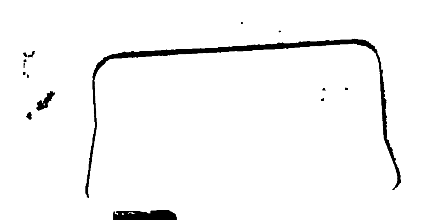



THO SHELLEY
LEWES Ann 1748



C. M.

Lina Eckenste

LES
LETTRES
DE
PLINE LE JEUNE.

NOUVELLE EDITION,
revûë & corrigée.

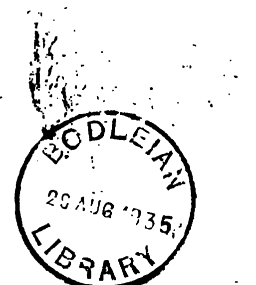
TOME PREMIER.



A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXI.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.


BODLEIAN
LIBRARY



PREFACE.

MON DESSEIN, dans cette Traduction, n'est pas d'instruire les Sçavans, mais d'amuser ceux qui n'ont pas eu le loisir de le devenir. Comme je n'aspire point à donner des modéles aux uns, je crois pouvoir faire des copies pour les autres. On auroit donc grand tort, si l'on me reprochoit que je n'ay pas rendu toutes les

graces de mon original. Je ſeray trop content, ſi j'en ay groſſierement ébauché les traits.

Plus j'ay lû Pline le jeune, plus il m'a paru que trois qualitez principales, quoyqu'en differents degrez, le caracteriſent. Beaucoup de fineſſe dans les penſées, aſſez d'enjouëment dans le ſtile, infiniment de nobleſſe dans les ſentiments. Je ſçay bien que ſon eſprit n'a pas été du goût de tout le monde. L'un de nos Auteurs modernes, qui s'eſt aquis le plus de réputation dans le

même genre d'écrire, trouve que les expressions de Pline sont trop concertées, & que sa maniere de penser n'est point assez naturelle. Il se déchaîne contre luy, le met fort au-dessous de Pline le Naturaliste son oncle, & le traite (ou peu s'en faut) d'écolier.

Seroit-ce un préjugé apporté du College? Personne n'ignore qu'en un Païs où la seule latinité fait le mérite des Auteurs, & où l'on étudie bien plus les phrases de Ciceron, que ses pensées, Pline doit avoir peu de crédit. L'on ne parloit

ne à tout ce qu'il écrit ; ſur la délicateſſe avec laquelle il penſe ; on ſera bien plûtôt tenté de croire qu'il avoit oublié ce qu'il devoit à Pline, ou qu'il vouloit le faire oublier aux autres.

Je l'avouërai pourtant ; il ſe trouve de la difference entr'eux. L'enjouëment fait le fond des Lettres de Voiture, & l'ornement de celles de Pline.

Le premier eſt plus hardi ; le ſecond plus retenu dans ſes plaiſanteries. Jamais Pline n'eût hazardé la Lettre du Clou à une gran-

de Princesse, ni celle des Chevaux de poste à une Dame qu'il eût respectée. Celuy-là n'écrit que pour rire ; celuy-cy ne rit que pour égayer ce qu'il écrit. Tous deux réjoüissent quand ils badinent : mais l'un ne prend point le sérieux que les Lecteurs n'y perdent ; l'autre, qu'ils n'y gagnent. Enfin, l'imagination peut trouver plus son compte avec Voiture ; le cœur avec Pline.

On ne peut jetter les yeux sur ses Lettres, sans y reconnoître la source de cette sorte de politesse, qui,

par des paroles obligeantes, multiplie le bienfait, & donne des graces même au refus. Il a des premiers enrichi le commerce des hommes de cette agréable flatterie qui plaît sans nuire, & qui s'éloigne également de la bassesse des Courtisans & de la bonté des Philosophes.

Il est surprenant que Montagne l'accuse de vanité. Si Pline, dans des discours publics, eût continuellement ramené son mérite & ses services; si dans des traitez de Philosophie il eût à tout propos vanté la Noblesse

de ſa race, ſes équipages de ſes Ayeux, & le nombre de ſes domeſtiques, l'accuſation auroit peut-être ſes apparences. Mais il parle de luy dans ſes Lettres : pouvoit-il s'en diſpenſer ? L'amitié qui met les amis en ſocieté des biens & des maux, ne les oblige-t-elle pas à ſe rendre compte de leur bonne & de leur mauvaiſe fortune ? Leur eſt-il permis de retrancher de ce compte leurs proſperitez, pour n'y faire entrer que leurs diſgraces ? La même loy qui veut que l'ami malheureux répande

une partie de ſa douleur dans le ſein de ſon ami, veut auſſi, par un juſte retour, que l'ami heureux y verſe une partie de ſa joye.

C'eſt-là proprement l'office des Lettres. Ailleurs, c'eſt orguëil de parler de ſoy; dans les Lettres, c'eſt néceſſité. Nous y ſommes le plus ſouvent hiſtoriens de nous-même: mais cette hiſtoire, faite pour demeurer inconnuë, ne peut être raiſonnablement ſuſpecte d'une oſtentation recherchée. Perſonne n'en fut jamais plus éloigné que Pline. L'avidité de gloire ſeroit peut-être

pardonnable à un Philoſophe, qui ne connoiſſoit gueres d'autre récompenſe de la vertu. Cependant on ne peut s'imaginer juſqu'où notre Auteur porte ſa délicateſſe ſur ce point. Il découvre dans une de ſes Lettres * le fond de ſon ame, à l'occaſion d'un diſcours, où il avoit été obligé de dire du bien de ſes ayeux & de luy-même. Il y fait voir tant de timidité, de modeſtie & de ſageſſe, que Montagne eût mieux parlé, s'il eût bien lû cette Lettre.

Pour moy, puiſqu'il faut

* Lettre 8, Liv. 1.

que je paye le tribut de préference, que tout Traducteur doit à ſon original (car de quel droit m'en affranchir), je ne feindrai point de le dire: Peut-êtreq u'ailleurs on trouvera un génie plus naturel & plus facile; mais nulle autre part, l'on ne rencontrera tant de mœurs.

Si ce n'eſt pas ce que la plûpart des Lecteurs cherchent dans des Lettres, c'eſt du moins ce qu'ils devroient y chercher. Les leçons de morale débitées dans les livres, où les vertus ſont traitées par chapitres, & démon-

trées par regles, ont ordinairement le sort, ou de dégoûter par la séchéresse du dogme, ou de ne toucher que légerement des esprits qui se tiennent sur leurs gardes.

Les Lettres seules ont le privilege d'insinuer dans le cœur, avant même qu'il s'en apperçoive, les sentiments qu'elles exposent. On s'y familiarise insensiblement avec les vertus que l'on y voit chacune à sa place; chacune appliquée à son usage. Charmez de les retrouver dans l'exercice continuel des plus communs devoirs de la

vie civile, nous revenons de l'erreur qui nous les repréſentoit auparavant comme les idées & les chimeres des ſages, ou comme les irréconciliables ennemies de la nature. Le peu qu'elles paroiſſent avoir coûté, inſpire la hardieſſe d'y prétendre & l'eſperance d'y parvenir. On ne ſe contente plus d'admirer ce que l'on croyoit inimitable : on ſe ſent piqué d'une noble émulation d'imiter ce qu'on admire.

Tel eſt l'effet le plus ordinaire des Lettres de Pline. On ne peut, quand on les lit, ne le pas eſtimer, ne le pas

imer. On ſent un déſir ſe-
ret de luy reſſembler. Vous
e voyez par tout que can-
eur, que déſintereſſement,
jue reconnoiſſance, que fru-
alité, que modeſtie, que
idelité pour ſes amis à l'é-
reuve de la diſgrace & de la
nort même; enfin qu'hor-
eur pour le vice, & paſſion
our la vertu.

J'ay donc crû que l'on ne
ouvoit trop mettre entre
es mains de tout le monde,
e qui peut être utile à tout
e monde. Pline, dans les
remiers rangs du Barreau,
le la Magiſtrature & de la
Cour, nous montre que l'on

peut être habile Avocat, & fort poli; grand Magiſtrat, & fort affable; délié Courtiſan, & fort ſincere. En un mot, que tous les défauts appartiennent aux hommes, & non pas à leurs profeſſions. Avec luy, l'on apprend à exercer les plus illuſtres emplois, & mieux encore à s'en paſſer. Aux uns, il enſeigne à ſe poſſeder dans la vie tumultueuſe. Aux autres, à joüir de la vie privée; à ne point chercher la gloire dans l'approbation des hommes, mais dans le témoignage de la conſcience; & pour tout dire, à ne point connoître

de mérite sans probité.

Comme je ne veux point de querelle, je ne prétends point m'en faire icy, avec ceux qui ne trouvent ni moins d'agrément, ni moins d'utilité dans les Lettres de Ciceron, & qui leur adjugent même la préference.

Cette question demanderoit plus d'étenduë que n'en souffre une Préface. D'ailleurs, je ne m'oublie pas jusqu'à croire qu'il m'appartienne de décider. Chacun peut donc en juger ce qu'il luy plaira. Mais si ceux pour qui j'ay déclaré avoir entrepris ma Traduction me pres-

ſent de leur dire mon avis ; il me paroît plus de génie dans les Lettres de Ciceron, plus d'art dans celles de Pline. Le premier ſe pardonne quelquefois plus de négligence ; le ſecond, ſouvent laiſſe voir trop d'étude. On lit dans Ciceron grand nombre de Lettres, dont il ſemble que la poſterité ſe ſeroit bien paſſée. Il en eſt peu dans Pline dont elle ne puiſſe profiter. Plus de grands événements, plus de politique dans les unes ; plus de ſentiments, plus de morale dans les autres. L'un eſt peut-être un meilleur modéle de

bien écrire, l'autre de bien vivre. Enfin les Lettres de Ciceron nous apprennent, mieux que toutes les histoires, à connoître les hommes de son siécle, & les ressorts qui les remuoient : les Lettres de Pline, mieux que tous les préceptes, apprennent aux hommes de tous les siécles à se connoître & à se regler eux-mêmes.

Voilà, selon moy, ce que l'on peut rapporter de plus précieux du commerce de Pline. Voilà l'unique objet de ma Traduction. Je puis n'avoir pas attrapé ses tours heureux, ses expressions vi-

ves & ſerrées ; j'ai pû ne pas donner aſſez de jour à tant de réflexions judicieuſes qu'il fait ſur l'éloquence. Mais je crois avoir exprimé ſes ſentiments avec aſſez de fidelité. Que ceux donc qui ne demandent que des ſentiments liſent hardiment cet Ouvrage. Que les autres le négligent ; ou, s'ils font tant que de le lire, qu'ils me pardonnent de ne les avoir pas ſatisfaits. J'en dis autant à ceux qui n'aiment rien davantage dans la lecture des Anciens, que le nom des poiſſons qu'ils mangeoient, des mets que l'on ſervoit ſur

leur table, des piéces qui composoient leurs appartements ; & que le rapport de l'ancienne Géographie avec la moderne. Ils peuvent, s'ils croyent cette découverte si importante, avoir recours à ces sçavants Interprétes, pour qui l'antiquité n'a rien d'obscur.

Persuadé que sur ces sortes de questions, l'on pouvoit impunément se tromper ; je me suis imaginé que cette recherche ne vaut pas toûjours ce qu'elle coûte. Sans trop m'embarrasser dans ces discussions curieuses, je m'en tiens à l'explication qui

me paroît la plus commu
ou la plus naturelle ; l
résolu de ne point défen
mon opinion contre c
qui pourroient m'en pro
ser une meilleure.



LES LETTR

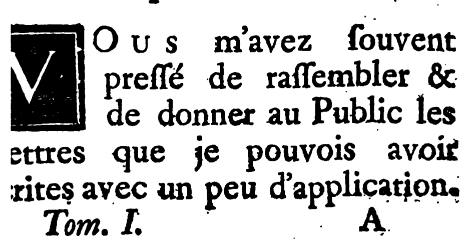


LES ETTRES DE LINE LE JEUNE.

LIVRE PREMIER.

ETTRE PREMIERE.

A Septitius Clarus.



VOus m'avez ſouvent preſſé de raſſembler & de donner au Public les ettres que je pouvois avoir rites avec un peu d'application.

Je vous en présente un recueil. Je ne me suis point arrêté aux dates, car je ne prétends pas faire une histoire ; mais je les ay placées dans le même ordre qu'elles se sont trouvées sous ma main. Je souhaite que nous ne nous repentions, ni vous de votre conseil, ni moy de ma déférence : j'en seray plus attentif, & à rechercher celles qui m'ont échappé, & à conserver celles qu'à l'avenir j'auray occasion d'écrire. Adieu.

LETTRE II.

A Arien.

COMME je prévois que vous ne reviendrez pas si-tôt, je vous envoye l'Ouvrage que mes dernieres Lettres vous avoient annoncé. Lisez-le, je vous en supplie ; & sur tout n'épargnez pas la ratu-

re ſelon votre loüable coûtume. J'en ay d'autant plus de beſoin, que je me ſuis imaginé n'avoir encore rien écrit avec tant d'envie d'atteindre aux grands modéles.* Car j'ay eu deſſein d'imiter tout-à-la-fois Demoſthene, dont vous avez toûjours fait vos délices, & Calvus dont je fais depuis peu les miennes. Quand je dis imiter, je parle des figures du diſcours. Je ſçay qu'il n'appartient qu'aux favoris des Dieux de parvenir à ce dégré de force, qui ſe fait admirer dans ces hommes incomparables. Mais (je crains bien de paſſer icy pour fanfaron) mon ſujet favoriſoit mon deſſein. Il étoit par tout ſuſceptible de véhémence & de mouvements. Il n'en falloit pas moins, pour réveiller une pareſſe

* J'ay préféré icy la leçon qui dit ζήλῳ, à celle qui porte *Stylo*, comme plus liée à ce qui ſuit.

tournée en habitude ; si tant est que telle paresse puisse être réveillée. Je ne me suis pas cependant si fort entêté de l'austérité de mes modéles, que je ne me sois quelquefois amusé à cueillir des fleurs à la façon de Ciceron, quand j'en ay vû qui ne m'éloignoient pas trop de mon chemin. Je souhaitois d'avoir de la force ; mais je ne voulois pas manquer de grace. Vous croyez que par-là je demande quartier à votre critique : au contraire, pour vous faire voir que je ne cherche qu'à l'irriter davantage, sçachez que nos amis & moy, nous nous sommes à tel point infatuez de cet Ouvrage, que nous ferons la folie de le publier, pour peu que vous l'approuviez. Il faut bien mettre au jour quelque chose ; & si cela est, donnons la préférence à ce qui est tout fait. Vous reconnoissez-là votre paresseux. Mais pourquoy se

faire Auteur, dites-vous ? Par plus d'une raison. La plus importante, c'est que nos Libraires nous jurent, que ceux de mes Ouvrages qui ont paru, sont encore recherchez, quoyqu'ils ayent perdu la grace de la nouveauté. Peut-être les Libraires nous en font-ils accroire ; mais puissent-ils toûjours nous tromper, si leurs flatteries nous donnent plus de goût pour nos études. Adieu.

LETTRE III.

A Caninius.

QUE fait-on à Côme, cette ville délicieuse, que nous aimons tant l'un & l'autre ? Cette belle maison que vous avez dans le faux-bourg est-elle toûjours aussi riante ? Cette galerie où l'on trouve toûjours le printems, n'a-t-elle rien perdu de ses charmes ?

Vos planes conservent-ils la fraicheur de leur ombrage ? Le canal qui se plie & replie en tant de façons différentes a-t-il toûjours sa bordure aussi verte, & ses eaux aussi pures ? Ne m'apprendrez-vous rien de ce vaste bassin, qui semble fait exprès pour les recevoir ? Quelles nouvelles de cette longue allée, dont le terrain est ferme sans être rude ? de ce bain délicieux où le grand soleil donne à toutes les heures du jour ? En quel état sont ces salles où vous tenez table ouverte, & celles qui ne sont destinées qu'à vos amis particuliers ? Nos apartements de jour & de nuit; ces lieux charmants, vous possedent-ils tour à tour ? Ou le soin de faire valoir vos revenus, vous met-il à l'ordinaire dans un mouvement continuel ? Vous êtes le plus heureux des hommes, si vous joüissez de tant

de biens; mais vous n'êtes qu'un homme vulgaire, si vous n'en joüissez pas. Que ne renvoyez-vous ces basses occupations à des gens qui en soient plus dignes que vous? & qu'attendez-vous pour vous donner tout entier à l'étude des belles Lettres dans ce paisible séjour? C'est la seule occupation, c'est la seule oisiveté honnête pour vous. Rapportez là votre travail, votre repos, vos veilles, votre sommeil même. Travaillez à vous assurer une sorte de bien, que le temps ne puisse vous ôter. Tous les autres dans la suite des siecles changeront mille & mille fois de maître; mais les ouvrages de votre esprit ne cesseront jamais d'être à vous. Je sçay à qui je parle. Je connois la grandeur de votre courage, l'étenduë de votre genie. Tâchez seulement d'avoir meilleure opinion de vous;

faites-vous justice, & les autres vous la feront. Adieu.

LETTRE IV.

A Pompeïa.

JE n'ay plus besoin de vos Lettres pour connoître les commoditez & l'agréable abondance qu'offrent vos maisons d'Otricoli, d'Arsuli, de Perouse, & de Narni où l'on trouve un bain si commode. La seule Lettre que je vous écrivis il y a déja quelque temps, quoique fort courte, suffit pour faire voir que j'en suis parfaitement instruit. Mais ce qui m'en plaît davantage, c'est d'y éprouver que mon bien n'est pas plus à moy que le vôtre. J'y vois pourtant une différence: vos gens me servent mieux chez vous, que les miens ne me servent chez moy;

Peut-être aurez-vous même fortune dans les maisons qui m'appartiennent, si vous me faites l'honneur d'y aller. Courez-en le risque, je vous en suplie. Vous me ferez deux plaisirs à la fois. L'un, d'user de mon bien, comme j'use du vôtre. L'autre, de réveiller un peu l'assoupissement de mes valets, qui m'attendent toûjours avec une espece de tranquillité, qui ressemble fort à la négligence. C'est le sort des maîtres trop indulgents. On s'accoûtume aisément à n'en avoir pas grand peur. Les nouveaux objets raniment le zele des domestiques. Ils aiment mieux obtenir l'approbation de leurs maîtres par le suffrage d'un étranger, que par les services qu'ils leur rendent. Adieu.

LETTRE V.

A Voconius.

VISTES-vous jamais d'homme plus lâche & plus rampant que Regulus depuis la mort de Domitien? Vous sçavez que sous son Empire, Regulus, quoyqu'il sauvât mieux les apparences, ne fut pas plus honnête homme, qu'il l'avoit été à la Cour de Neron. Il s'est avisé de craindre, que je n'eusse du ressentiment contre luy. Il n'a pas grand tort. Non content d'avoir fomenté la persécution faite à Rusticus Arulenus, il avoit triomphé de sa mort jusqu'à réciter en public, & à répandre un livre injurieux, où il le traite *de singe des Stoïciens, & d'homme qui porte les Stigmates de Vitellius.* Vous reconnoissez l'élo-

quence de Regulus. Il déchire avec tant d'emportement Herennius Senecion, que Metius Carus son rival dans le noble métier de délateur, n'a pû s'empêcher de luy dire, *Quel droit avez-vous sur mes morts? Me voit-on remuer les cendres de Crassus ou de Camerinus?* C'étoient des Personnes illustres, que, du temps de Neron, Regulus avoit accusées. Il lût en public son dernier livre. Il ne m'invita point, persuadé que je n'avois rien oublié de toutes ses indignitez. Il se souvenoit d'ailleurs qu'il m'avoit mis moi-même en un terrible danger devant les Centumvirs. Je parlois, à la recommandation de Rusticus Arulenus, pour Arionille femme de Timon, & j'avois contre moi Regulus. Je fondois en partie mon droit & mes esperances sur une Sentence de Metius Modestus très-homme de bien,

mais que Domitien avoit alors éxilé. Ce fut un pretexte à Regulus de me faire cette demande : *Pline, que pensez-vous de Modestus ?* Vous voyez quel péril je courois, si j'eusse rendu un fidéle témoignage à la vérité ; & de quel opprobre je me couvrois, si je l'eusse trahie. Je ne puis dire autre chose, si-non que les Dieux m'inspirerent dans cette occasion. *Je répondray,* (luy dis-je) *à votre question, quand les Centumvirs auront à la juger.* Il ne se rendit point. *Je vous demande* (poursuit-il) *quel jugement vous faites de Metius Modestus ?* Je luy repliquay que l'on ne demandoit témoignage que contre des accusez, & jamais contre un homme condamné. *Eh bien,* continua-t-il, *je ne vous demande plus ce que vous pensez de Modestus, mais quelle opinion avez-vous de son attachement pour le Prince ? Vous voulez* (dis-je)

Sçavoir ce que j'en pense ; mais moy, je croy qu'il n'est pas même permis de mettre en question ce qui est une fois jugé. Là, mon homme demeura muet. Vous ne pouvez vous imaginer quels éloges & quels applaudissemens suivirent cette réponse, qui, sans blesser ma réputation par aucune flatterie utile peut-être, mais honteuse, me tira d'un piége si artificieusement tendu. Aujourd'huy Regulus troublé par les justes reproches de sa conscience, s'adresse à Cecilius Celer, & ensuite à Fabius Justus, & les presse de vouloir bien faire sa paix avec moy. Il ne s'en tient pas là. Il court chez Spurinna ; & comme il est le plus rampant de tous les hommes, lorsqu'il craint, il le supplie avec les dernieres bassesses, de me venir voir le lendemain matin, mais de grand matin (car je ne puis plus

vivre, dit-il, dans l'inquiétude où je suis); & d'obtenir de moy, à quelque prix que ce soit, d'étouffer mon ressentiment. J'étois à peine éveillé, qu'un valet me vint prier de la part de Spurinna de l'attendre. Je luy réponds, que je vais le trouver. Et comme nous allions l'un au-devant de l'autre, nous nous rencontrons sous la galerie de Livie. Il m'expose le sujet de son ambassade. Il me prie, me presse, m'en fait des excuses, comme il convenoit à un si honnête homme engagé de solliciter pour un personnage qui luy ressemble si mal. *Vous verrez vous-même* (luy dis-je) *ce qu'il faut répondre à Regulus. Voici la situation où je me trouve. J'attends Mauricus* (*car il n'étoit pas encore revenu de son exil*); *je ferai tout ce qu'il voudra. Il me siéroit mal de me déterminer sans luy. C'est à luy à*

guider ; c'est à moy à le suivre.
gulus, peu de jours après, me
t trouver dans la salle du Pré-
r. Là, après m'avoir suivi quel-
: temps, il me tire à l'écart. *Je*
ins (dit-il) *que vous ne soyez*
qué de ce que je dis dans la Cham-
des Centumvirs. Je plaidois
tre vous & contre Satrius Ru-
Ce mot m'échappa : *Satrius,*
cet Orateur, qui, dégoûté de l'élo-
nce de notre siécle, se pique d'imi-
Ciceron. Je luy répondis, que
aveu seul m'ouvroit l'esprit ;
jusqu'alors je n'y avois pas en-
du malice ; & qu'il avoit été
-aisé de donner à ses paroles
sens fort obligeant. *J'ay en effet*
ursuivis-je) *une grande passion*
iter Ciceron ; & j'estime fort peu
quence de notre temps. Je trouve
cule, s'il faut se choisir des modè
de ne pas prendre les plus excel-
. Mais vous (luy dis-je) *qui*

vous souvenez si bien de ce qui se pa
sa dans cette cause, comment av
vous oublié les questions que v
eûtes la bonté de me faire dans u
autre, où vous me pressâtes tant
dire ce que je pensois de l'attac
ment de Metius Modestus pour
Prince? La pâleur ordinaire
l'homme augmenta plus de de
nuances. Il me dit enfin d'une vc
tremblante : *Ce n'étoit pas à vc*
que j'en voulois; mais à Metius M
destus. Remarquez, je vous prie,
caractere cruel de cet homme, q
ne feignoit pas d'avoüer qu
avoit voulu accabler un malhe
reux exilé. La raison qu'il me do
na pour justifier cet indigne pr
cédé vous divertira. *On a lû* (d
il) *à Domitien une Lettre,*
Modestus me traite du plus n
chant de tous les hommes; cor
me si Modestus avoit eu gra
tort. Notre conversation n'al

guére plus loin; car je voulois me réserver la liberté entiere d'agir comme il me plairoit quand Mauricus seroit de retour. Ce n'est pas que j'ignore qu'il est assez difficile de perdre Regulus. Il est riche, il est intriguant; bien des gens le considerent; beaucoup d'autres en plus grand nombre le craignent; & la crainte souvent a plus de pouvoir que l'amitié. Mais après tout, il n'est rien que de violentes secousses ne puissent abbattre. La fortune n'est pas plus fidelle aux scélérats, qu'ils le sont aux autres. Mais je vous le répéte encore, j'attends Mauricus. C'est un homme de poids, d'expérience, & que ses malheurs passez éclairent sur l'avenir. Je ne puis manquer de trouver dans ses conseils des raisons, ou pour agir, ou pour demeurer en repos. J'ay crû devoir ce récit à l'amitié qui nous unit.

Elle ne me permet pas de vous laisser ignorer mes démarches, mes discours, ni même mes desseins. Adieu.

LETTRE VI.

A Corneille Tacite.

VOUS allez rire; & je vous le permets : riez-en tant qu'il vous plaira. Ce Pline que vous connoissez, a pris trois sangliers; mais très-grands. Quoy! luy-même, dites-vous? Luy-même. N'allez pourtant pas croire qu'il en ait coûté beaucoup à ma paresse. J'étois assis près des toiles; je n'avois à côté de moy ni épieu ni dard, mais des tablettes; je rêvois, j'écrivois, & je me préparois la consolation de remporter mes feüilles pleines, si je m'en retournois les mains vuides. Ne méprisez pas cette manié-

re d'étudier. Vous ne ſçauriez croire combien le mouvement du corps donne de vivacité à l'eſprit ; ſans compter que l'ombre des forêts, la ſolitude, & ce profond ſilence qu'exige la chaſſe, ſont très-propres à faire naître d'heureuſes penſées. Ainſi croyez-moy, quand vous irez chaſſer, portez votre pannetiere & votre bouteille ; mais n'oubliez pas vos tablettes. Vous éprouverez que Minerve ſe plaît autant ſur les montagnes que Diane. Adieu.

LETTRE VII.

A Octavius Rufus.

SÇAVEZ-vous bien à quel dégré de puiſſance vous m'élevez, quand vous m'appliquez ce qu'Homere dit de Jupiter.

Le Pere accorda l'un; mais il refusa l'autre.

Ne puis-je donc pas aujourd'huy faire le Jupiter avec vous, vous accorder l'un & vous refuser l'autre? S'il m'est permis, pour vous obéir, de refuser mon ministere à l'Andalousie contre un Particulier qu'elle accuse, ne dois-je pas avoir aussi la liberté de ne point me charger de la défense de cet homme? Après avoir prodigué mes veilles; après avoir hazardé ma fortune en faveur de cette Province opprimée, que penseriez-vous de la fidélité scrupuleuse dont je fais profession, & de cette uniformité de conduite que vous aimez si fort en moy, si je me démentois jusqu'à me déclarer contre mes anciens Clients? Je prendray donc un milieu dans la priere que vous me faites. De deux graces que vous me demandez, je vous accorde celle qui peut en

même-temps remplir une partie de vos déſirs, & toute l'opinion que vous avez de moy. Car, afin que vous ne vous y trompiez pas, je n'ay pas tant à me regler, ſur ce que veut aujourd'huy un homme de votre caractere, que ſur ce qu'il voudra toûjours. J'eſpére me rendre à Rome vers le quinziéme d'Octobre. J'y réitéreray à Gallus en perſonne la promeſſe que je vous fais : & je luy engageray ma parole & la vôtre. Vous pouvez par avance luy répondre de moy.

Il dit ; & d'un clin d'œil, fait ſigne qu'il exauce.

Et pourquoy ne citerois-je pas auſſi les vers d'Homere, puiſque vous ne voulez pas que je puiſſe citer les vôtres ? Dans la paſſion que j'ay de les voir, les pauvres peuples d'Andalouſie ne ſeroient pas trop en ſûreté, ſi l'on tentoit à ce prix de me corrompre ; & je ne voudrois pas jurer que je ne

plaidâsse contre eux. J'oubliois le meilleur : j'ai reçû vos dattes ; & quelles dattes ? Elles sont si bonnes, qu'il faudroit être bien hardi pour entreprendre de regler les rangs entr'elles, les figues & les morilles que vous m'aviez auparavant envoyées. Adieu.

LETTRE VIII.

A Pompeïus Saturninus.

VOTRE Lettre ne pouvoit m'être renduë plus à propos. Elle me demande quelque ouvrage de ma façon, justement dans le temps que je me disposois à vous prier d'en recevoir un. C'est me presser de me satisfaire. Je n'ay donc plus à craindre, ni les excuses de votre paresse, ni les scrupules de ma discrétion J'aurois

aussi mauvaise grace de me croire importun, que vous de me traiter de fâcheux, quand je ne fais que répondre à votre impatience. Cependant vous ne devez attendre rien de nouveau d'un paresseux. Vous avez déja vû le discours dont j'accompagnay la fondation que j'ay faite d'une Bibliothéque en faveur de mes Compatriotes. Ne pourrois-je point obtenir qu'il repasse encore une fois sous votre lime? Votre critique la premiere fois ne s'attacha qu'au dessein. J'en voudrois aujourd'huy une qui ne fît pas de quartier même aux syllabes. Encore après cet examen, il nous sera permis de donner notre ouvrage, ou de le garder. Peut-être même que cette exacte revûë aidera beaucoup à nous déterminer? Car en retouchant souvent cette piéce, ou nous la trou-

verons indigne, ou nous la rendrons digne de paroître. Ce n'eſt pas qu'à vous parler ſincérement, ce qui me fait balancer ne tombe pas tant ſur la compoſition que ſur le ſujet. N'y entre-t-il point un peu trop de vanité ? Quelque ſimple que ſoit mon ſtile, il ſera difficile, que contraint à parler de la libéralité de mes Ayeux & de la mienne, je paroiſſe aſſez modeſte. Le pas eſt gliſſant, lors même que la plus juſte néceſſité nous y engage. Si les loüanges que nous donnons aux autres ne dégoûtent déja que trop, comment ſe promettre d'aſſaiſonner aſſez délicatement notre propre éloge? La vertu, qui toute ſeule fait des envieux, nous en attire bien davantage quand la gloire la ſuit. Vous expoſez à la malignité les plus belles actions, à meſure que vous les tirez de l'obſcurité. Plein de ces penſées,
je

je me demande souvent, si j'ay prétendu par ma harangue travailler pour le public, ou seulement pour moy. Je sens bien même, que les accompagnements les plus nécessaires à une action d'éclat, ne conservent pas après l'action & leur prix & leur grace. Sans aller plus loin chercher des exemples, peut-on douter qu'il ne fût très-important d'expliquer les motifs de mon dessein. J'y trouvois tout à la fois trois avantages. Je me remplissois l'esprit de sages réflexions. Plus je les repassois en moy-même, plus j'en découvrois les beautez; & je me précautionnois contre le repentir, qui ne manque guére de suivre les libéralitez précipitées. Par-là je m'aguerrissois au mépris des richesses. Car pendant que la nature attache tous les hommes à des biens vils & périssables, l'amour d'une libéralité bien entenduë me

dégageoit de ces honteux liens. Délibérer dans ces occasions, c'est assûrer au bienfait toute sa gloire. L'aveugle penchant d'un heureux naturel, les saillies de l'humeur n'y peuvent plus avoir de part. Une derniere considération me déterminoit encore. Je ne proposois point des spectacles ou des combats de Gladiateurs; mais des pensions, qui assurassent à de jeunes gens d'honnête famille les secours que la fortune leur refusoit. S'il faut parler quand on propose des plaisirs, qui charment les yeux ou les oreilles, ce ne doit être, que pour en modérer les transports. Faut-il engager quelqu'un à se livrer aux fatigues & aux dégoûts, que traîne à sa suite l'éducation des jeunes gens? on n'a pas trop & des charmes de l'intérêt, & de tous les agréments de l'éloquence. Les Médecins essayent par leurs discours de ré-

pandre sur des aliments insipides, mais salutaires, la saveur qui leur manque : & quand nous ferons à nos Citoyens un présent aussi utile que peu agréable, négligerons-nous de lui donner tout l'assaisonnement qu'il peut emprunter de la parole? On garderoit à contre-temps un silence modeste, quand il faut faire approuver à ceux qui n'ont plus d'enfants une institution qui n'est faite qu'en faveur de ceux qui en ont; & obtenir de ceux qui n'en ont point encore, qu'ils attendent avec patience le temps de participer à ce bienfait. Mais comme alors en rendant compte de mes intentions, j'étois plus occupé de l'utilité publique, que de ma gloire particuliere; je crains aujourd'huy en publiant ma harangue, de paroître plus occupé de ma gloire particuliere, que de l'utilité publique. Je n'ay pas ou-

blié, qu'une grande ame eſt plus touchée du témoignage ſecret de la conſcience, que des témoignages éclatants de la Renommée. Ce n'eſt pas à nos actions à courir après la gloire; c'eſt à la gloire à les ſuivre. Et s'il arrive que par un ſort bizarre elle nous échappe, il ne faut pas croire que ce qui l'a méritée, perde rien de ſon prix. Il eſt difficile de vanter le bien qu'on a fait, ſans donner lieu de juger que l'on ne s'en vante pas, parce qu'on l'a fait; mais qu'on l'a fait pour s'en vanter. Notre action, que l'on admire quand d'autres en parlent, eſt mépriſée dès que nous en parlons. Les hommes ſont ainſi faits : ils décrient comme vaine, l'action qu'ils ne peuvent décrier comme mauvaiſe. Quel parti prendre ? Ne faiſons-nous rien qui mérite que l'on parle de nous ? on nous le reproche,

Avons-nous mérité que l'on en parle? on ne nous pardonne pas d'en parler nous-même. Ce qui m'embarrasse le plus, c'est que je n'ay pas harangué en Public, mais dans l'assemblée des Décurions. Je crains donc que moy, qui, lors que je haranguois dans une salle particuliere, croyois à peine ma modestie en sûreté contre les applaudissements du peuple, qui pouvoit les devoir à ma libéralité, je ne semble aujourd'huy mandier l'approbation de ceux-même qui n'ont d'autre intérêt à mon action, que celuy de l'exemple qu'elle donne. Vous voilà instruit de tous mes doutes; décidez. Je ne veux pour raison que votre avis. Adieu.



LETTRE IX.

A Minutius Fundanus.

C'EST une chose étonnante de voir comment le temps se passe à Rome. Prenez chaque journée à part ; il n'y en a point qui ne soit remplie : rassemblez-les toutes ; vous êtes surpris de les trouver si vuides. Demandez à quelqu'un, Qu'avez-vous fait aujourd'huy ? J'ay assisté (vous dira-t'il) à la cérémonie de la robe virile qu'un tel a donnée à son fils. J'ay été prié à des fiançailles, ou à des nôces. L'on m'a demandé pour la signature d'un testament. Celuy-cy m'a chargé de sa cause. Celuy-là m'a fait appeller à une consultation. Chacune de ces choses, le jour qu'on l'a faite, a paru nécessaire. Toutes ensemble, quand vous venez à songer qu'elles ont

pris tout votre temps, paroiſſent inutiles ; & le paroiſſent bien davantage, quand on les repaſſe dans une agréable ſolitude. Alors vous ne pouvez vous empêcher de vous dire: A quelles bagatelles ay-je perdu mon temps ? C'eſt ce que je répete ſans ceſſe dans ma maiſon de Laurentin, ſoit que je liſe, ſoit que j'écrive, ſoit qu'à mes études je mêle les exercices du corps, dont la bonne diſpoſition influë tant ſur les opérations de l'eſprit. Je n'entends, je ne dis rien, que je me repente d'avoir entendu & d'avoir dit. Perſonne ne m'y fait d'ennemis par de mauvais diſcours. Je ne trouve à redire à perſonne, ſinon à moy-même, quand ce que je compoſe n'eſt pas à mon gré. Sans déſirs, ſans crainte, à couvert des bruits fâcheux, rien ne m'inquiéte. Je ne m'entretiens qu'avec moy & avec mes livres. O l'agréa-

ble ! ô l'innocente vie ! Que cette oisiveté est aimable ! qu'elle est honnête ! qu'elle est préférable même aux plus illustres emplois ! Mer, rivage, dont je fais mon vray cabinet, que vous m'inspirez de nobles, d'heureuses pensées ! Voulez-vous m'en croire, mon cher Fundanus ; fuyez les embarras de la Ville. Rompez au plûtôt cet enchaînement de soins frivoles qui vous y attachent ; adonnez-vous à l'étude ou au repos ; & songez que ce qu'a dit si spirituellement & si plaisamment notre ami Attilius, n'est que trop vrai : *Il vaut infiniment mieux ne rien faire, que de faire des riens.* Adieu.

LETTRE X.

A Atrius Clemens.

SI jamais les Belles-lettres ont été florissantes à Rome, c'est

urément aujourd'huy. Il ne tien-
oit qu'à moy de vous en ci-
: plusieurs exemples. Vous en
:ez quitte pour un seul. Je ne
ous parleray que du Philosophe
uphrate. Je commençay à le con-
oître en Syrie dans ma jeunesse
dans mes premieres campagnes.
es entrées que j'avois chez luy
e donnerent lieu de l'étudier à
nd. Je pris soin de m'en faire ai-
er; & il n'en falloit pas beaucoup
:endre. Il est accessible, préve-
unt, & soûtient bien par sa con-
uite les leçons d'affabilité qu'il
onne. Que je serois content, si
avois pû remplir l'espérance qu'il
voit conçûë de moy, comme il a
urpassé celle qu'on avoit déja de
y! Peut-être qu'aujourd'huy je
admire d'avantage ses vertus, que
arce que je les connois mieux;
uoy qu'à vray dire, je ne les con-
oisse pas encore assez. Il n'appar-

tient qu'aux Maîtres de bien juger des finesses d'un art ; & il faut avoir fait de grands progrès dans la sagesse, pour sentir tout le mérite d'un Sage. Mais autant que je puis m'y connoître, tant de rares qualités brillent dans Euphrate, qu'elles frappent les moins clairvoyants. Il est subtil, solide & fleuri dans la dispute ; & quand il luy plaît, personne n'atteint mieux au sublime de Platon, & n'en fait mieux revivre le vaste génie. On voit regner dans ses discours la richesse des expressions, la variété des tours, & sur tout, une douce violence qui ébranle & qui emporte les plus opiniâtres. Son extérieur ne dément point le reste : il est de belle taille ; il a le visage agréable, les cheveux longs, & une très-longue barbe toute blanche. Vous ne pouvez vous imaginer combien ces dehors, tout indifférents qu'ils

paroiſſent, luy attirent de vénération. Ses habits ſont propres, ſans affectation. Son air eſt ſérieux, ſans être chagrin. Son abord inſpire le reſpect, ſans imprimer la crainte. Son extrême politeſſe égale la pureté de ſes mœurs. Il fait la guerre aux vices, & non pas aux hommes. Il ramene ceux qui s'égarent, & ne leur inſulte point. On eſt ſi charmé de l'entendre, qu'après même qu'il vous a perſuadé, vous voudriez qu'il eût à vous perſuader encore. Trois enfants compoſent ſa famille. Il a deux fils, & il n'oublie rien pour leur éducation. Julien ſon beau-pere tient le premier rang dans ſa Province. C'eſt un homme recommandable par mille endroits; & principalement par la préférence que, dans le choix d'un gendre, il a donnée à la ſeule vertu ſur la naiſſance & ſur la fortune. Mais il

faut que je n'aime guére mon repos, quand je m'étends si fort sur les loüanges d'un ami, qui est comme perdu pour moy. Ay-je donc peur de ne point sentir assez ma perte? Malheureuse victime d'un emploi, qui, tout important qu'il est, me paroît encore plus fâcheux, je passe ma vie à écouter, à juger des Plaideurs, à répondre des Requêtes, à faire des Reglements, à écrire un grand nombre de Lettres, mais où les Belles-lettres n'ont guére de part. Je m'en plains quelquefois fort sérieusement à Euphrate; c'est tout ce que je puis. Il essaye de me consoler. Il m'assûre que la plus noble fonction de la Philosophie, c'est de consacrer ses travaux aux intérêts publics; c'est de faire regner la justice & la paix parmi les hommes; & que c'est là mettre en œuvre les maximes des Philosophes. Je

us l'avouë, c'est le seul point où
n éloquence ne me persuade
s. Je suis encore à compren-
e, que de semblables occu-
ions puissent valoir le plaisir de
couter continuellement, & de
tudier. Voulez-vous que je vous
le en ami? Vous qui en avez
temps, revenez promptement à
ome; & dès que vous y serez,
tez-vous de mettre votre esprit
is une si douce lime. Vous
yez que je ne ressemble pas à la
part des hommes, qui envient
x autres les avantages qu'ils ne
uvent avoir eux-même. Au
ntraire, je crois joüir des biens
e je n'ay pas, quand je sçais que
s amis en joüissent. Adieu.



LETTRE XI.

A Fabius Justus.

DEPUIS long-temps je n' reçû de vos nouvelles. Vo n'avez rien à m'écrire, dites-vou eh bien, écrivez-le-moy, que vo n'avez rien à m'écrire. Du moi écrivez-moy ce que vos ancêtr avoient coûtume de mettre : commencement de leurs Lettre *Si vous vous portez bien, j'en fi bien aise; quant à moy, je me pe te fort bien.* Je vous quitte du rest car cela dit tout. Vous croyez q je badine : non, je parle très-s rieusement. Mandez-moy co ment vous passez votre temps ; souffre trop à ne le pas sçavo Adieu.

LETTRE XII.

A Calestrius.

J'AY fait une cruelle perte, si c'est assez dire pour exprimer : malheur qui nous enleve un grand homme. Corellius Rufus st mort ; & ce qui m'accable daantage, il n'est mort que parce u'il l'a voulu. Ce genre de mort ue l'on ne peut reprocher, ni à ordre de la nature, ni aux capri- :s de la fortune, me semble le lus affligeant de tous. Lorsque le ours d'une maladie emporte nos nis, ils nous laissent au moins un ijet de consolation, dans cette inétable nécessité qui menace tous s hommes. Mais ceux qui se li- :ent eux-mêmes à la mort, ne ous laissent que l'éternel regret

de penser qu'ils auroient pû vivre long-temps. Une souveraine raison qui tient lieu de destin aux sages, a déterminé Corellius Rufus. Mille avantages concouroient à luy faire aimer la vie. Le témoignage d'une bonne conscience, une haute réputation, un crédit des mieux établis, une femme, une fille, un petit-fils, des sœurs très-aimables; & ce qui est encore plus précieux, de véritables amis. Mais ses maux duroient depuis si long-temps, & étoient devenus si insupportables, que les raisons de mourir l'emporterent sur tant d'avantages qu'il trouvoit à vivre. A trente-trois ans, il fut attaqué de la goûte. Je luy ay oüy dire plusieurs fois qu'il l'avoit héritée de son pere: car les maux comme les biens nous viennent souvent par succession. Tant qu'il fut jeune, il trouva des remédes dans le régime &

is la continence : plus avancé en
& plus accablé, il se soûtint par
ertu & par son courage. Un jour
: les douleurs les plus aiguës,
ttaquoient plus les pieds seuls
nme auparavant, mais se répan-
ent sur tout le corps, j'allay le
r à sa maison près de Rome :
:oit du temps de Domitien. Dès
: je parus, les valets de Corel-
; se retirerent. Il avoit établi cet
re chez luy, que quand un ami
confiance entroit dans sa cham-
, tout en sortoit, jusqu'à sa
ıme, quoyque d'ailleurs très-ca-
ıle d'un secret. Après avoir jetté
yeux de tous côtez : *Sçavez-vous*
r (dit-il) *pourquoy je me suis ob-*
! à vivre si long-temps, malgré
maux insupportables ? C'est pour
ivre au moins un jour à ce bri-
d ; & j'en aurois eu le plaisir, si
forces n'eussent pas démenti mon
'age. Ses vœux furent pourtant

exaucez. Il eut la ſatisfaction d'expirer libre & tranquille; & de n'avoir plus à rompre que les autres liens en grand nombre, mais beaucoup plus foibles, qui l'attachoient à la vie. Ses douleurs redoublerent; il eſſaya de les adoucir par la diette. Elles continuerent: il ſe laſſa d'être ſi long-temps leur joüet. Il y avoit déja quatre jours qu'il n'avoit pris de nourriture, quand Hiſpula ſa femme envoya notre ami commun C. Geminius m'apporter la triſte nouvelle, que Corellius avoit réſolu de mourir; que les larmes de ſa femme, les ſupplications de ſa fille, ne gagnoient rien ſur luy; & que j'étois le ſeul qui pouvois le rappeller à la vie. J'y cours. J'arrivais, lorſque Julius Atticus, de nouveau dépêché vers moy par Hiſpula, me rencontre, & m'annonce que l'on avoit perdu toute eſpérance, même celle que l'on avoit

n moy : tant Corellius paroiſſoit
ffermi dans ſa réſolution. Ce qui
éſeſpéroit, c'étoit la réponſe qu'il
voit faite à ſon Medecin qui le
reſſoit de prendre des aliments :
'en ay prononcé l'Arrêt (dit-il.) Pa-
ole qui me remplit tout à la fois
'admiration & de douleur. Je ne
eſſe de penſer quel homme, quel
mi j'ay perdu. Il avoit paſſé ſoixan-
e & ſept ans, terme aſſez long,
nême pour les plus robuſtes. Il eſt
élivré de toutes les douleurs d'u-
e maladie continuelle. Il a eu le
onheur de laiſſer floriſſantes &
à famille & la République, qui
uy étoit plus chere encore que ſa
amille. Je me le dis ; je le ſçais ; je
e ſens ; cependant je le regette
omme s'il m'eût été ravi dans la
leur de ſon âge ; & dans la plus
rillante ſanté. Mais, (duſſiez-
ous m'accuſer de foibleſſe) je le
egrette, particuliérement pour l'a-

mour de moy. Ah! mon cher, j'ay perdu le témoin, le guide, le juge de ma conduite. Vous feray-je un aveu que j'ay déja fait à notre ami Calvisius dans les premiers transports de ma douleur? Je crains bien que cette perte ne me coûte quelque relâchement. Vous voyez quel besoin j'ay que vous me consoliez. Il ne s'agit pas de me représenter que Corellius étoit vieux, qu'il étoit infirme. Il me faut d'autres consolations; il me faut de ces raisons, que je n'aye point encore trouvées, ni dans le commerce du monde, ni dans les livres. Tout ce que j'ay entendu dire, tout ce que j'ay lû, me revient assez dans l'esprit. Mais mon affliction n'est pas d'une nature à se rendre aux réflexions communes. Adieu.

LETTRE XIII.

A Sosius Senecion.

CETTE année nous avons des Poëtes à foiſon. Il n'y a pas eu un ſeul jour du mois d'Avril, qui n'ait eu ſon Poëme & ſon Poëte pour le déclamer. Je ſuis charmé que l'on cultive les ſciences, & qu'elles excitent cette noble émulation, malgré le peu d'empreſſement qu'ont nos Romains d'aller entendre les pieces nouvelles. La plûpart, aſſis dans les places publiques, s'amuſent à écouterdes fornettes; & ſe font informer de temps en temps, ſi l'auteur eſt entré, ſi la Préface eſt expédiée, s'il eſt bien avancé dans la lecture de ſa piece. Alors vous les voyez venir gravement, & d'un pas qui viſiblement

ſe reſſent de la violence qu'ils ſe font. Encore n'attendent-ils pas la fin pour s'en aller. L'un ſe dérobe adroitement ; l'autre moins honteux ſort ſans façon & la tête levée. Qu'eſt devenu le temps que nos Peres nous ont tant vanté? Nous nous ſouvenons de leur avoir oüi dire, qu'un jour que l'Empereur Claude ſe promenoit dans ſon Palais, il entendit un grand bruit. Il en demanda la cauſe. On luy dit que Nonianus liſoit publiquement un de ſes ouvrages. Ce Prince quitte tout, & par ſa préſence vient ſurprendre agréablement l'aſſemblée. Aujourd'huy l'homme le plus fainéant, bien averti, convié, prié, ſupplié, dédaigne de venir ; ou s'il vient, ce n'eſt que pour ſe plaindre d'avoir perdu un jour, parce qu'il ne l'a pas perdu. Je vous l'avouë ; cette nonchalance & ce dédain de la

t des Auditeurs, rehaussent
ucoup dans mon idée le cou-
e des Auteurs, qu'ils ne dé-
itent pas de l'étude. Pour moy,
i'ay manqué presque personne;
à dire vray, la plûpart étoient
s amis: car c'est tout un, ou
i s'en faut, d'aimer les Belles-
ttres, & d'aimer Pline. Voilà
qui m'a retenu icy plus long-
nps que je ne voulois. Enfin, je
s libre. Je puis revoir ma re-
ite, & y composer, sans dessein
voir à mon tour de quoy entre-
uir le Public. Gardons-nous
en de faire croire à nos déclama-
urs, que je ne leur ay pas donné,
ais seulement prêté mon atten-
n. Car dans ce genre d'obliga-
n, comme dans tous les autres,
bienfait cesse, dès qu'on le re-
mande. Adieu.

LETTRE XIV.

A Junius Mauricus.

VOus me priez de cherche un parti pour la fille de votr frere. C'est avec raison que vou me donnez cette commission plû tôt qu'à tout autre. Vous sçavez jus qu'où je portois mon attachemen & ma vénération pour ce granc homme. Par quels sages conseil n'a-t-il point soûtenu ma jeunesse Par quelles avances de loüanges n m'a-t-il point engagé à en méri ter ? Vous ne pouviez donc m charger d'une commission plus im portante, & qui me fit tout à l fois & plus de plaisir & plus d'hon neur, que celle de choisir un hom me digne de faire revivre Rusti cus Arulenus dans ses descendants Ce choix m'embarrasseroit fort, s Minutius

Minutius Acilianus n'étoit tout propre pour cette alliance, & comme fait exprès. C'est un jeune homme qui m'aime comme l'on aime les gens de son âge, car je n'ay que quelques années plus que luy ; & qui n'a guéres moins de respect pour moy que pour un barbon. Il me demande ; & je luy montre les routes de la science & de la vertu, que vous m'avez autrefois enseignées. Il est né à Bresse, ville de ce canton d'Italie, où l'on conserve encore des restes de la modestie, de la frugalité, de la franchise de nos Ancêtres. Minutius Macrinus son pere n'eût d'autre rang, que celuy de premier des Chevaliers, parce qu'il refusa de monter plus haut. Vespasien luy offrit une place parmi ceux qui avoient exercé la Préture. Mais il eut la constance de préférer une honnête oisiveté aux illustres embarras, que

peut-être notre ſeule ambition pa-re du nom de grandes charges. Serrana Procula, ayeule maternelle de ce jeune homme, eſt née à Padouë. Le naturel auſtere des Padoüans ne vous eſt pas inconnu ; ils la propoſent eux-même comme un modéle. Il a un oncle que l'on nomme P. Acilius. C'eſt un homme d'une ſageſſe, d'une prudence, d'une intégrité ſinguliere. En un mot, vous ne trouverez dans toute cette famille, rien qui ne vous plaiſe autant que dans la vôtre. Revenons à Minutius Acilianus. Modeſte autant qu'on le peut être, il n'en a ni moins de courage, ni moins de capacité. Il a paſſé avec approbation par les charges de Queſteur, de Tribun, de Préteur ; & par avance il vous a épargné la peine de les briguer pour luy. Sa phiſionomie eſt heureuſe, ſes couleurs vives. Il eſt parfaitement bien fait.

Il a l'air noble, & toute la majesté d'un Sénateur. Loin de croire qu'il faille négliger ces avantages, je suis au contraire persuadé qu'il faut les chercher, comme la récompense que l'on doit aux mœurs innocentes d'une jeune personne. Je ne sçay si je dois ajoûter, que le pere est fort riche. Quand je me représente le caractere de ceux qui veulent un gendre de ma main, je n'ose parler de ses biens; mais ils ne me semblent pas à mépriser, quand je consulte l'usage établi, & même nos Loix, qui mesurent les hommes principalement par leurs revenus. Et franchement on ne peut jetter les yeux sur les suites du mariage, sans mettre les biens au nombre des choses nécessaires pour sa félicité. Vous croyez peut-être que mon cœur a conduit mon pinceau, dans le portrait que j'ay fait d'Acilianus. Ne vous fiez ja-

plaiſanté, moraliſé! Vous trouverez ailleurs des repas plus magnifiques: mais n'en cherchez point où regnent davantage la joye, la propreté, la liberté. Faites-en l'épreuve: & après cela, ſi vous ne quittez toute autre table pour la mienne, je conſens que vous quittiez la mienne pour toute autre. Adieu.

LETTRE XVI.

A Euricius,

JE chériſſois déja Pompée Saturnin: je parle de notre ami. Je vantois ſon eſprit, même avant que j'en connûſſe bien la fécondité, le tour, l'étenduë. Aujourd'huy j'en ſuis tout rempli. Il me ſuit par tout; il m'occupe tout entier. Je l'ay oüy plaider avec autant de vivacité que de force; & je ne l'ay trouvé ni moins juſte ni moins fleu-

ri dans ses repliques imprévûës, que dans ses discours étudiez. Son stile est soutenu par tout de réflexions solides : sa composition est belle & majestueuse: ses expressions harmonieuses & marquées au coin de l'antiquité. Toutes ces beautez qui vous transportent quand la déclamation les anime, vous charment encore, lorsque vous les retrouvez sans vie sur le papier. Vous serez de mon avis, dès que vous aurez jetté les yeux sur ses piéces d'Eloquence. Vous n'hésiterez pas à les comparer aux plus belles que les Anciens nous ont laissées; & vous avoüerez qu'il égale ses modéles. Mais vous serez encore plus content de luy, si vous lisez ses histoires. Ses narrations vous paroîtront tout à la fois serrées, claires, coulantes, lumineuses, & même sublimes. Il n'a pas moins de force dans ses harangues, que

dans ses plaidoyers : mais il y est plus concis, plus ramassé, plus pressant. Ce n'est pas tout : il fait des vers, qui valent ceux de Catulle ou de Calvus que j'aime tant. Quel agrément, quelle douceur, quel sel, quelle tendresse ! Il en mêle quelquefois exprès de plus lâches, de plus négligez, de plus durs ; & cela, Catulle ou Calvus ne le font pas mieux. Ces jours passez, il me lût des Lettres qu'il disoit être de sa femme. Je crus lire Plaute ou Terence en prose. Pour moy, soit qu'il soit l'auteur de ces Lettres, qu'il ne veut pas reconnoître ; soit que sa femme, à qui il les donne, les ait écrites : je le trouve également estimable, d'avoir sçû les composer luy-même, ou d'en avoir si bien appris l'art à sa femme, qui n'étoit encore qu'un enfant lorsqu'il l'épousa. Je ne le quitte donc plus. Je le lis à

toute heure, avant que de prendre la plume, quand je la quitte, quand je me délasse : & je crois en vérité le lire toûjours pour la premiere fois. Croyez-moy, faites-en autant; & n'allez pas vous en dégoûter, parce qu'il est votre contemporain. Quoy! S'il avoit vécu parmi des gens que nous n'eussions jamais vû, nous courrions après ses Livres, nous rechercherions jusqu'à ses Portraits; & quand nous l'avons au milieu de nous, nous n'aurons que du dégoût pour son mérite, à cause de la facilité que nous avons d'en joüir? Les hommes selon moy ne font rien de plus indigne, rien de plus injuste, que de refuser leur admiration à un homme, parce qu'il n'est pas mort; parce qu'il leur est permis, non-seulement de le loüer, mais de le voir, de l'entendre, de l'entretenir, de l'embrasser, de l'aimer. Adieu.

LETTRE XVII.

A Cornelius Titianus.

IL reſte encore de l'honneur & de la probité parmi les hommes. Il s'en trouve dont l'amitié ſurvit à leurs amis. Titinius Capiton vient d'obtenir de l'Empereur la permiſſion d'élever une ſtatuë dans la Place publique à Lucius Sillanus. Qu'il eſt glorieux d'employer à cet uſage ſa faveur, & d'eſſayer ſon crédit à illuſtrer la vertu des autres! Véritablement Capiton eſt dans l'habitude d'honorer les grands hommes. Il eſt étonnant de voir, avec quelle affection, avec quel reſpect il conſerve dans ſa maiſon les Portraits des Brutus, des Caſſius, des Catons. Il ne s'en tient pas là. Il eſt peu de perſonnes diſtinguées, que

ses excellentes poësies ne célébrent. Croyez-moy, l'on n'aime point tant le mérite d'autruy sans en avoir beaucoup. On a fait justice à Sillanus : mais lorsque Capiton luy assure l'immortalité, il se la donne à luy-même. Il n'est pas selon moy plus glorieux de mériter une statuë dans Rome, que de la faire dresser à celuy qui la mérite. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Suetone.

VOUS m'écrivez qu'un songe vous effraye ; que vous craignez qu'un accident fâcheux ne traverse le succès de votre plaidoyer. Vous me priez de faire remettre pour quelques jours la cause ; ou du moins de la faire renvoyer à un autre jour, qu'à celuy qui étoit marqué. Cela n'est pas

aisé : j'y feray pourtant de mon mieux ; car

Le songe assez souvent est un avis des Dieux. *

Mais il n'est pas indifférent de sçavoir, si ordinairement vos songes disent vray. Pour moy quand je me rappelle un songe que je fis, sur le point de plaider la cause de Julius Pastor, j'augure bien de celuy qui vous fait tant de peur. Je révay que ma belle-mere à mes genoux me conjuroit avec les dernieres instances, de ne point plaider ce jour-là. J'étois fort jeune ; il me falloit parler en quatre différents tribunaux. J'avois contre moy tout ce qui étoit de plus acrédité dans Rome, sans excepter ceux que le Prince honoroit de sa faveur. Il n'y avoit pas une de ces circonstances, qui jointe à mon songe, ne dût me détourner de mon entreprise. Je plaiday pourtant, rassûré par cette reflexion, que

* Vers d'Homere.

Défendre sa patrie est un très-bon augure. *

Ma parole que j'avois engagée me tenoit lieu de patrie, & même s'il est possible, de quelque chose de plus cher encore. Je m'en trouvay fort bien. C'est cette action qui la premiere me fit connoître, qui la premiere fit parler de moy dans le monde. Voyez donc si cet exemple ne vous engagera point à mieux augurer de votre songe; ou si vous trouvez plus de sûreté dans ce conseil des Sages, *Ne faites rien avec répugnance*. Mandez-le-moy. J'imagineray quelque honnête prétexte. Je plaideray pour vous faire obtenir de ne plaider que quand il vous plaira. Après tout, vous êtes dans une situation différente de celle où je me trouvois. L'audiance des Centumvirs ne souffre point de remise. Celle où vous devez parler ne se remet pas aisément : mais enfin elle se peut remettre. Adieu.

* Vers d'Homere.

LETTRE XIX.

A Romanus.

NEZ dans un même lieu, inſtruits en même école, nous n'avons depuis notre enfance preſque habité que la même maiſon. Votre pere étoit lié d'une étroite amitié avec ma mere, avec mon oncle, avec moy, autant que le pouvoit permettre la différence de nos âges. Que de raiſons à la fois pour m'intéreſſer dans votre élévation, & pour y concourir ! Il eſt certain que vous avez * cent mille ſeſterces de revenu, puiſque vous êtes Décurion dans notre Province. Je veux achever ce qui vous manque, pour monter juſqu'à l'ordre des Chevaliers : & pour cela j'ay trois cents mille ſeſterces ** à votre ſervice. Je vous prie de tout

* Environ 10000 livres de notre monnoye.
** Environ 30000 livres de notre monnoye.

mon cœur de les accepter. Retranchez les proteſtations de votre reconnoiſſance : notre ancienne amitié m'en répond aſſez. Je ne veux pas même vous avertir de ce que je devrois vous recommander, ſi je n'étois perſuadé que vous vous y porterez aſſez de votre propre mouvement. Gouvernez-vous dans ce nouvel employ, avec une retenuë qui prouve que vous le tenez de moy. On ne peut remplir avec trop d'exactitude les devoirs de ſon rang, lors qu'il faut juſtifier le choix de l'ami qui nous y éleve. Adieu.

LETTRE XX.

A Corneille Tacite.

JE diſpute ſouvent avec un fort ſçavant & fort habile homme, qui, dans l'Eloquence du Barreau,

n'estime rien tant que la briéveté. J'avouë qu'elle n'est pas à négliger, quand la cause le permet : mais quand la cause a besoin d'être plus développée, je soûtiens que ne pas dire ce qu'il peut être dangereux d'obmettre ; ne tracer que légérement ce qu'il faut imprimer ; ne dire qu'à demy ce qui ne peut être trop rebattu, c'est une véritable prévarication. Il arrive assez souvent, que l'abondance des paroles ajoûte une nouvelle force, & comme un nouveau poids aux idées qu'elles forment. Nos pensées entrent dans l'esprit des autres, comme le fer entre dans un corps solide ; un seul coup ne suffit pas, il faut redoubler. Quand je presse par ces raisonnements notre partisan du stile Laconique, il s'arme d'exemples. Il m'attaque avec les harangues de Lysias, qu'il vante entre les Orateurs Grecs, avec

celles des Gracques & de Caton, qu'il vante entre les nôtres. La plûpart véritablement ne pourroient être plus ſerrées ni plus conciſes. Moy, à Lyſias, j'oppoſe Eſchine, Hyperide, Demoſthene, & une infinité d'autres. Aux Gracques & à Caton, j'oppoſe Pollion, Cælius, Ceſar, & ſur tout Ciceron, de qui, ſelon l'opinion commune, la plus longue harangue eſt la plus belle. Il en eſt d'un bon livre, comme de toute autre choſe bonne en ſoi : plus il eſt grand, meilleur il eſt. Ne voyez-vous pas que les ſtatuës, les gravûres, les tableaux, la figure même des hommes, des animaux, des arbres, reçoivent principalement leur prix de leur grandeur, pourvû qu'elle ſoit réguliére. Les harangues ont le même ſort. La grandeur d'un volume luy donne je ne ſçay quelle autorité & je ne ſçay quelle beau-

té. Comme j'ay affaire à un hon
me subtil, on ne sçait par où l
prendre. Il échappe à tous ces ra
sonnements & à plusieurs autres c
même espéce, par un détour asse
ingénieux. Il prétend que les h
rangues même que je luy oppose
étoient plus courtes, lors qu'ell
ont été prononcées. Je ne puis êt
de ce sentiment: je me fonde s
un bon nombre de harangues c
divers Orateurs ; par exemple
sur celle de Ciceron pour M
rena, pour Varenus. L'Orateur
traite quelque chef d'accusatio
si superficiellement, qu'il semb
ne faire qu'y dénoncer les crime
sans dessein d'en établir la preuv
De-là on doit juger qu'en prono
çant, il s'étoit étendu sur bien d
choses, qu'il a supprimées en éc
vant. Il dit luy-même, que sel
l'ancien usage, qui dans une cau
ne donnoit qu'un Avocat à cl

e Client, il plaida seul pour
uentius, & pendant quatre Au-
:nces pour Cornelius. Par-là, il
: assez entendre, que ce qu'il
oit été obligé d'étendre bien da-
ntage en plaidant pendant plu-
urs jours, il l'avoit depuis, en
crivant, à force de retrancher &
corriger, réduit dans un seul dis-
urs, long à la vérité, mais uni-
e. Mais il y a bien de la diffé-
ıce entre la licence que l'action
rmet, & la justesse que la com-
sition exige. C'est l'opinion de
:n des gens, je le sçay. La mien-
(peut-être que je me trompe),
:st qu'il se peut bien faire que ce
i a paru bon quand il a été dé-
mé, se trouve mauvais quand il
lû; mais qu'il n'est pas possible
e ce qui est bon quand on le
, paroisse mauvais quand on le
clame. Car enfin la harangue
: le papier est l'original & le

modéle du discours qui doit être prononcé. De-là vient, que celles que nous avons se trouvent toutes pleines de ces figures, qui ont l'air si peu médité : je dis les harangues même que l'on sçait n'avoir jamais été récitées. C'est ainsi que dans une des harangues contre Verrès, nous lisons : *Un Ouvrier... comment s'appelloit-il ? Vous m'aidez fort à propos ; c'est Policlete.* On ne peut donc en disconvenir : pour plaider parfaitement, il faut parfaitement écrire, & n'être point resserré dans un espace de temps trop court. Que si l'on vous y renferme, ce n'est plus la faute de l'Avocat, c'est celle du Juge. Les Loix s'expliquent en ma faveur : elles ne sont point avares du temps pour l'Orateur. Ce n'est point la briéveté, mais l'attention à ne rien obmettre, qu'elles luy recommandent : & comment s'acquitter de

e devoir, ſi l'on ſe pique d'être
ourt ? C'eſt tout ce qu'on pour-
oit faire dans les cauſes d'une
ès-petite importance. J'ajoûte ce
ue je tiens d'un long uſage, le
lus ſûr de tous les Maîtres : J'ai
ouvent rempli les fonctions d'A-
ocat & de Juge ; on m'a conſulté
ouvent ; & j'ay toûjours éprouvé
ue celuy-cy étoit frappé d'une rai-
on, & celuy-là d'une autre : que
e qui paroît un rien, avoit quel-
uefois de grandes ſuites. Les diſ-
oſitions de l'eſprit, les affections
u cœur ſont ſi différentes dans
es hommes, qu'il eſt ordinaire de
es voir de différents avis ſur une
ueſtion que l'on vient d'agiter
evant eux ; & s'il leur arrive de
'accorder, c'eſt preſque toûjours
ar différents motifs. D'ailleurs,
n s'entête de ce qu'on a ſoy-
nême penſé ; & lorſque la raiſon
u'on a prévûë eſt propoſée par

un autre, on y attache irrévocablement la décision. Il faut donc donner à chacun quelque chose qui soit de sa portée & de son goût. Un jour que Regulus & moy défendions le même Client, il me dit: *Vous vous imaginez qu'il faut tout relever, tout faire valoir dans une cause ; moy, je prends d'abord mon ennemi à la gorge, je l'étrangle.* Il presse effectivement l'endroit qu'il saisit : mais il se trompe souvent dans le choix qu'il fait. Ne pourroit-il point arriver, luy répondis-je, que vous prissiez quelquefois le genou, la jambe, ou même le talon, pour la gorge? Moy, qui ne suis pas si sûr de saisir la gorge, je saisis tout ce qui se présente, de peur de m'y tromper. Je mets tout en œuvre : je fais valoir ma cause, comme on fait valoir une ferme. On n'en cultive pas seulement les vignes ; on

prend soin des moindres arbrisseaux, on en laboure les terres. Dans ces terres, on ne se contente pas de semer du froment; on y seme de l'orge, des fêves, & de toute sorte d'autres légumes. Je jette aussi à pleines mains dans ma cause des faits, des raisonnements de toute espéce, pour en recueillir ce qui pourra venir à bien. Il n'y a pas plus de fond à faire sur la certitude des jugements, que sur la constance des saisons, & sur la fertilité des terres. Je me souviens toûjours qu'Eupolis, dans une de ses Comédies, donne cette loüange à Periclès:

La Déesse des Orateurs
Sur ses lévres fait sa demeure;
Et par luy laisse dans les cœurs
L'aiguillon, dont un autre à peine les effleure.

Mais sans cette heureuse abon-

dance qui me charme, Pericles eût-il exercé cet empire souverain sur les cœurs, soit par la rapidité, soit par la briéveté de son discours (car il ne faut pas les confondre), ou par toutes les deux ensemble? Plaire & convaincre, s'insinuer dans les esprits & s'en rendre maître, ce n'est pas l'ouvrage d'une parole & d'un moment. Mais comment y laisser l'aiguillon, si l'on pique sans enfoncer? Un autre Poëte Comique*, lorsqu'il parle du même Orateur, dit:

Il tonnoit, foudroyoit, & renversoit la Grece.

Quand il faut mêler le feu des éclairs aux éclats du tonnerre, ébranler, renverser, détruire; il n'appartient pas à un discours concis & serré, de faire comparaison avec un discours soutenu, majestueux & sublime. Il y a pourtant une juste mesure, je l'avouë. Mais à

* Aristophane.

votre,

[illegible]e avis, celuy qui ne la remplit [illegible] eſt-il plus eſtimable que celuy q[illegible] paſſe ? Vaut-il mieux ne pas di[illegible]ſez, que de trop dire ? On re-pr[illegible] tous les jours à cet Orateur d'ê[illegible]érile & languiſſant ; on re-pro[illegible] à cet autre d'être fertile & v[illegible] l'excès. On dit de celuy-cy q[illegible]'emporte au-delà de ſon ſujet [illegible] dit de celuy-là qu'il n'y peut a[illegible]dre. Tous deux péchent égalem[illegible] ; mais l'un a trop de force, [illegible]'autre en manque. Si cette fé[illegible]dité ne marque pas tant de juſte[illegible]elle marque en récom-penſe [illegible]coup plus d'étenduë dans l'e[illegible] Quand je parle ainſi, je n'app[illegible]e pas ce diſcoureur ſans fin, [illegible] peint Homere ; mais plûtôt c[illegible] dont les paroles ſe précipite[illegible]n abondance,

Telles qu'en [illegible]yver on voit tomber la neige.

Ce n'[illegible]pas que je n'aye tout

le goût imaginable pour l'autre,

Qui, concis dans son stile, est énergique & vif.

Mais vous en remettez-vous à mon choix? Je me déclareray pour cette profusion de paroles, qui tombent comme la neige en hyver; je veux dire, pour cette éloquence impétueuse, abondante, étenduë. En un mot, c'est elle qui me paroît toute céleste & presque divine. Mais, dites-vous, un discours moins long plaît davantage à la plûpart des Auditeurs: dites aux paresseux, dont il seroit ridicule de prendre pour regle la délicatesse & l'indolence. Si vous les consultez, non-seulement vous parlerez peu, mais vous ne parlerez point. Voilà mon sentiment, que j'offre d'abandonner pour le vôtre. Toute la faveur que je vous demande, si vous me condamnez, c'est de m'en expliquer les rai-

:. Ce n'eſt pas que je ne ſça-
quelle ſoumiſſion je dois à
:e autorité : mais dans une
aſion de cette importance, il
encore plus ſûr de déférer à
aiſon. Quand même je ne me
ɔis point trompé, ne laiſſez pas
me l'écrire, en auſſi peu de
ts qu'il vous plaira. Cela me
:ifiera toûjours dans mon opi-
n. Que ſi je ſuis dans l'erreur,
nez la peine de m'en convain-
, & de n'y pas épargner le pa-
r. N'eſt-ce point vous corrom-
:, que de vous en quitter pour
e petite Lettre, ſi vous m'êtes
orable; & d'en exiger de vous
e longue, ſi vous m'êtes con-
ire? Adieu.

LETTRE XXI.

A Plinius Paternus.

JE ne me fie pas moins à vos yeux qu'à votre discernement. Non que je vous croye fort habile (car il ne faut pas vous donner de vanité), mais je crois que vous l'êtes autant que moy ; c'est encore beaucoup dire. Raillerie à part, les Esclaves que vous m'avez fait acheter, me paroissent d'assez bonne mine. Il ne reste qu'à sçavoir s'ils sont de bonnes moeurs ; & c'est de quoy il vaut mieux se rapporter à leur réputation qu'à leur phisionomie. Adieu,



LETTRE XXII.

A Catilius Severus.

UN accident fâcheux me retient depuis long-temps à Rome. La longue & opiniâtre maladie de Titus Ariston, pour qui je n'ay pas moins d'admiration que de tendresse, me jette dans un trouble étrange. Rien ne surpasse sa sagesse, son intégrité, son sçavoir; & je m'imagine voir expirer avec luy les Sciences, les Arts, & les Belles-lettres. Egalement versé dans le Droit Public & dans le Droit Particulier, il a toûjours en main les maximes, les exemples, l'histoire de l'antiquité la plus éloignée. Voulez-vous apprendre quelque chose que vous igno-

riez? à coup sûr adressez-vous à luy. C'est pour moy un trésor, où je trouve toûjours tout ce qui me manque. Quelle sincérité dans ses discours ! De quel poids ne sont-ils pas ! Que de modestie dans sa lenteur à se déterminer ! Cet homme, qui du premier coup d'œil découvre la vérité que vous cherchez, ne laisse pas d'hésiter fort souvent, combattu par les raisons opposées, que son vaste génie va reprendre jusques dans leur principe. Il voit, il examine, il décide. Vous vanteray-je la frugalité de sa table, la simplicité de ses habits ? Je vous l'avouë, je n'entre jamais dans sa chambre, je ne jette jamais les yeux sur son lit, que je ne croye revoir les mœurs de nos Peres. Il rehausse cette simplicité par une grandeur d'ame, qui n'accorde rien à l'ostentation, qui donne tout au

ſecret témoignage de la conſcience, & n'attache point la récompenſe d'une bonne action, aux loüanges qu'elle s'attire, mais à la ſeule ſatisfaction intérieure qui la ſuit. En un mot, il n'eſt pas aiſé de trouver, même entre nos Philoſophes déclarez, quelqu'un digne de luy être comparé. Vous ne le voyez point courir d'école en école, pour nourrir par de longues diſputes l'oiſiveté des autres & la ſienne. Les affaires, le Barreau l'occupent tout entier. Il plaide pour l'un; il donne des conſeils à l'autre: & malgré tant de ſoins, il pratique ſi bien les leçons de la Philoſophie, qu'aucun de ceux qui en font profeſſion publique ne luy peut diſputer la gloire de la modeſtie, de la bonté, de la juſtice, de la magnanimité. Vous feriez ſurpris de voir avec quelle patience il

ſupporte la maladie, comment il lutte contre la douleur, comment il réſiſte à la ſoif, avec quelle tranquillité il ſouffre les plus cruelles ardeurs de la fiévre. Ces jours paſſez il nous fit appeller quelques-uns de ſes plus intimes amis & moy. Il nous pria de conſulter férieuſement ſes Médecins, & nous dit, qu'il vouloit prendre ſon parti : quitter au plûtôt une vie douloureuſe, ſi la maladie étoit incurable ; attendre patiemment la guériſon, ſi elle pouvoit venir avec le temps. Qu'il ne ſe défendoit point, d'être ſenſible aux prieres de ſa femme, aux larmes de ſa fille & à l'inquiétude de ſes amis ; qu'il vouloit bien ne pas trahir leurs eſpérances, par une mort volontaire, pourvû qu'elles ne fûſſent pas une illuſion de leur tendreſſe. Voilà ce que je crois auſſi difficile dans l'exécution, que

grand dans le dessein. Vous trouverez assez de gens, qui ont la force de courir sans réflexion & en aveugles à la mort. Mais il n'appartient qu'aux ames héroïques, de peser la mort & la vie ; & de se déterminer entre l'un ou l'autre, selon qu'une sérieuse raison fait pencher la balance. Les Médecins nous font tout espérer. Il reste, qu'une divinité secourable favorise leurs soins, & me délivre de cette mortelle inquiétude. Aussi-tôt l'on me verra voler à ma maison de Laurentin, avec impatience de reprendre mon porte-feuilles & mes livres, & de me plonger dans une sçavante oisiveté. En l'état où je suis, tout occupé de mon ami tant que je le vois ; inquiet dès que je le perds de vûë, il ne m'est pas possible ni de lire, ni d'écrire. Vous voilà informé de mes allarmes, de

mes vœux, de mes desseins. Apprenez-moy à votre tour, mais d'un stile moins triste, ce que vous avez fait, ce que vous faites, & ce que vous vous proposez de faire. Ce ne sera pas un petit soulagement à ma peine, de sçavoir que vous n'avez rien qui vous en fasse.

LETTRE XXIII.

A Pompée Falcon.

VOus me demandez, s'il vous convient de plaider pendant que vous êtes Tribun. Pour se bien déterminer, il est bon de sçavoir quelle idée vous vous faites de cette dignité. Ne la regardez-vous que comme un phantôme d'honneur, comme un vain titre? Ou la croyez-vous une puis-

ſance ſacrée, une autorité reſpectable à tout le monde, même à celuy qui en eſt revêtu? Pour moy, tant que j'ay exercé cette charge, je me ſuis trompé peut-être, par l'opinion d'être devenu un homme d'importance : mais comme ſi cette opinion eût été vraye, je ne me ſuis chargé d'aucune cauſe. Je me faiſois ſur cela plus d'une peine. Je croyois qu'il étoit contre la bienſéance que le Magiſtrat, à qui la premiére place eſt dûë en tout lieu, devant qui tout le monde devoit être debout, ſe tînt luy-même debout, pendant que tout le monde ſeroit aſſis; que luy, qui a droit d'impoſer ſilence à qui il luy plaît, fût obligé de ſe taire quand il plaît à l'horloge; que luy, qu'il n'eſt pas permis d'interrompre, fût expoſé à s'entendre dire des injures, traité de lâche s'il les ſouffre, de ſuperbe s'il s'en venge. J'y voyois

un autre embarras. Que faire, si l'une des parties venoit à réclamer ma protection? Aurois-je usé de mon pouvoir? Serois-je demeuré muet, sans action? Et, comme si je me fusses dégradé moy-même, me serois-je réduit à la condition d'un simple particulier? J'ay donc mieux aimé être le Tribun de tous nos Citoyens, que l'Avocat de quelques-uns. Pour vous, je vous le répéte, tout dépend de sçavoir ce que vous pensez du rang que vous tenez, quel rôle vous avez résolu de choisir, & de ne pas oublier qu'un homme sage le doit prendre tel qu'il le puisse soutenir jusqu'au bout. Adieu.

LETTRE XXIV.

A Bebius.

SUETONE, qui loge avec moy, a dessein d'acheter une petite terre, qu'un de vos amis veut vendre. Faites en sorte, je vous prie, qu'elle ne soit venduë que ce qu'elle vaut. C'est à ce prix qu'elle luy plaira. Un mauvais marché ne peut être que désagréable, mais principalement par le reproche continuel qu'il semble nous faire de notre imprudence. Cette acquisition (si d'ailleurs elle n'est pas trop chere), tente mon ami par plus d'un endroit. Son peu de distance de Rome; la commodité des chemins; la médiocrité des bâtimens; les dépendances, plus capables d'amuser que d'occuper. En un mot, il ne faut à ces Mes-

ſieurs les Sçavans, abſorbez comme luy dans l'étude, que le terrain néceſſaire pour délaſſer leur eſprit & réjoüir leurs yeux : il ne leur faut qu'une allée pour ſe promener, qu'une vigne dont ils puiſſent connoître tous les ſeps, que des arbres dont ils ſçachent le nombre. Je vous mande tout ce détail pour vous apprendre quelle obligation il m'aura, & toutes celles que luy & moy vous aurons, s'il achete, à des conditions dont il n'ait jamais lieu de ſe repentir, une petite maiſon telle que je viens de la dépeindre. Adieu.

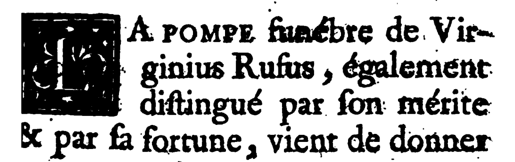


LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

LIVRE SECOND.

LETTRE PREMIERE.

A Voconius Romanus.



LA POMPE funébre de Virginius Rufus, également diſtingué par ſon mérite & par ſa fortune, vient de donner

aux Romains un ſpectacle des plus beaux & des plus mémorables, qu'ils ayent eû depuis long-temps. Il a joüi trente années de ſa gloire. Il a eû le plaiſir de lire des Poëmes & des Hiſtoires à ſa loüange, & de ſe voir revivre avant que de mourir. Trois fois Conſul, il ſe vit élevé au plus haut rang où pouvoit monter un particulier qui n'avoit pas voulu être Souverain. Suſpect, ou même odieux par ſes vertus aux Empereurs, il s'étoit ſauvé de leur jalouſie & de leur haine; & mourant, il a eû la ſatisfaction de laiſſer la République entre les mains du meilleur de tous les Princes, & qui d'ailleurs l'honoroit d'une amitié particuliére. Il ſemble que les Deſtins eûſſent réſervé un ſi grand Empereur, pour faire les honneurs des funérailles d'un ſi grand homme.*

* J'ay ſuivi la leçon qui dit, *reſervatum*, & non celle qui porte *reſervatus*, & qui ne m'a pas paru ſi belle.

l a vécu quatre-vingt-trois ans, toûjours heureux, toûjours admiré. Sa santé fut parfaite; & il n'eût d'autre incommodité, qu'un tremblement de mains sans aucune douleur. Il est vray que sa mort à été longue & douloureuse: mais cela même n'a fait que rehausser sa gloire. Comme il exerçoit sa voix pour se préparer à remercier publiquement l'Empereur, du Consulat où il l'avoit élevé; un livre assez grand qu'il tenoit, échape par son propre poids à un homme de cet âge, & qui étoit debout. Il veut le retenir, & se presse de le ramasser; le plancher étoit glissant, le pied luy manque: il tombe & se rompt une cuisse. Elle fut si mal remise, que les os ne purent reprendre, la vieillesse s'opposant aux efforts de la nature. Les obséques que l'on vient de faire répandent un nouvel élat sur l'Empereur, sur notre siécle, sur le

Barreau même. Corneille Tacite Consul, a prononcé l'Oraison funébre. La fortune, toûjours fidelle à Virginius, gardoit pour derniére grace, un tel Orateur à de telles vertus. Quoyqu'il soit mort chargé d'années, comblé d'honneurs, même de ceux qu'il a refusez; nous n'en devons pas moins regretter ce modéle des anciennes mœurs. Mais personne ne le doit plus que moy, qui ne l'aimois, qui ne l'admirois pas moins dans le commerce familier, que dans les emplois publics. Nous étions originaires du même pays. Nous étions nez dans des villes voisines l'une de l'autre. Nos terres se touchoient. Il m'avoit été laissé pour Tuteur, & avoit eû pour moy la tendresse d'un pere. Je n'ay point obtenu de charge, qu'il ne l'ait briguée publiquement pour moy; & qu'il n'ait accouru du fond de sa retraite pour

s'appuyer de sa présence & de son crédit, quoyque depuis longtemps il eût renoncé à ces sortes de devoirs. Enfin le jour que les Prêtres ont coûtume de nommer ceux qu'ils croyent les plus dignes du sacerdoce, jamais il ne manqua de me donner son suffrage. Cette vive affection ne se démentit point pendant sa derniere maladie. Dans la crainte d'être élû l'un des cinq Commissaires, que le Sénat a chargé du soin de retrancher les dépenses publiques ; il me choisit à l'âge où vous me voyez, pour porter ses excuses, par préférence à tant d'amis & vieux & Consulaires. Mais de quelles paroles obligeantes n'accompagna-t-il point cette faveur ? *Quand j'aurois un fils*, dit-il, *je vous préférerois encore à luy.* Jugez si j'ay raison de verser dans votre sein les larmes que je donne à sa mort ;

& de les verser comme si je n'avois pas dû m'y attendre : quoyqu'il ne soit peut-être pas trop permis de la pleurer, ou d'appeller mort le passage qu'il a fait d'une vie courte, à une vie qui ne finira jamais. Car enfin il vit, & ne cessera plus de vivre; jamais si présent à l'esprit des hommes, jamais plus mêlé dans leurs discours, que depuis qu'il ne paroît plus à leurs yeux. J'avois mille autres choses à vous mander. Mais mon esprit ne peut se détacher de Virginius; je ne puis penser qu'à Virginius; son idée me revient sans cesse. Je crois l'entendre, l'entretenir, l'embrasser. Nous avons & nous aurons peut-être encore des Citoyens, qui sauront atteindre à ses vertus : mais je ne crois pas qu'aucun arrive jamais au comble de sa gloire. Adieu.

LETTRE II.

A Paulin.

suis en colere, & tout de bon.
e n'ay pas encore trop bien dé-
é si c'est avec raison. Tout ce
il y a de certain, c'est que je suis
en colere. Vous sçavez que l'a-
ur est quelquefois injuste,
vent emporté, toûjours que-
eur. Mon chagrin est très-
nd; peut-être n'est-il pas
p juste: mais je ne me fâ-
e ni plus ni moins, que
étoit aussi juste que grand.
uoy! si long-temps sans me don-
r de vos nouvelles! Je ne sa-
e plus qu'un moyen de m'appai-
. C'est de m'écrire à l'avenir fort
uvent, & de très-longues let-
s. Je ne reçois que cette seu-

le excuse. Je traiteray toutes les autres de chansons. Je ne me payeray pas de toutes ces défaites, *Je n'étois point à Rome ; j'étois accablé d'affaires.* Car pour l'excuse, *j'étois malade*, aux Dieux ne plaise que vous puissiez vous en servir! Moy je me partage icy entre l'étude & la paresse, enfans de l'oisiveté.

LETTRE III.

A Nepos.

LA Renommée publioit des merveilles d'Iséus avant qu'il parût; & la Renommée n'en disoit pas encore assez. Rien n'égale la facilité, la variété, la richesse de ses expressions. Jamais il ne se prépare, & il parle toûjours en hom-

ne préparé. Il se sert de la langue Grecque, ou plûtôt de l'Attique. Ses exordes sont polis, déliez, insinuants, quelquefois nobles & majestueux. Il demande plusieurs sujets de problêmes. Il en laisse le choix aux auditeurs, & prend le parti qu'il leur plaît. Il se leve, il se compose, il commence, tout se trouve sous sa main. Ses pensées sont profondes; les paroles (mais quelles paroles!) les plus propres & les plus choisies, semblent courir & voler au devant de ses pensées. Il paroît, dans ses discours les moins étudiez, qu'il a lû beaucoup, & beaucoup composé. Il entre avec dignité dans son sujet; il narre avec clarté; il presse vivement; il récapitule avec force, & seme par tout des fleurs. En un mot il instruit, il plaît, il remuë, & (ce que vous aurez peine à croire) il ramene sans cesse de cour-

tes réflexions, & des raisonnemens si justes & si serrez, que même la plume à la main, on auroit peine à leur donner plus d'agrément & plus d'énergie. Sa mémoire est un prodige. Il reprend dès le commencement un discours fait sur le champ, & n'y manque pas d'un mot. L'étude & l'exercice luy ont acquis ce merveilleux talent. Car ce qu'il fait, ce qu'il entend, ce qu'il dit, tout se rapporte là. Il passe soixante ans, & il s'exerce encore dans les Ecoles. C'est chez des hommes de son caractere, que l'on trouve de la bonté, de la franchise, de la droiture dans toute sa pureté. Nous autres qui passons notre vie dans les contestations réelles & sérieuses, & dans le tumulte du Barreau, nous apprenons, même contre notre intention, plus de chicane que nous ne voulons. Les Ecoles au contraire, où tout n'est que fiction, que fable,

:, ne nous offre aussi que
sujets où l'imagination se jouë,
'esprit s'amuse innocemment;
tout lorsque l'on est déja sur
;e. Car quel plaisir plus inno-
ıt pour la vieillesse, que ce qui
le plus doux amusement d'une
ıesse reglée? Je ne crois donc
seulement Iséus le plus élo-
:nt, mais encore le plus heu-
x homme du monde; & je vous
is le plus insensible, si vous ne
urez d'envie de le connoître.
and d'autres affaires, quand
ıpatience de me voir ne vous
›elleroient pas icy, vous y de-
ez voler pour l'entendre. N'a-
:-vous jamais lû, qu'un Citoyen
Cadix, charmé de la réputa-
n & de la gloire de Tite-Live,
ıt des extrémités du monde
ur le voir, le vit, & s'en retour-
. Il faut être sans goût, sans
:érature, sans émulation (peu

s'en faut que je ne dise sans l
neur), pour n'être pas piqué
cette curiosité, la plus agréabl
plus belle, la plus digne d'un l
nête homme. Vous me direz p
être, je lis icy des ouvrages où
ne trouve pas moins d'éloque
Je le veux: mais vous les lirez
jours quand il vous plaira; vou
pourrez pas toûjours entendre
grand homme. Ignorez-vous d
leurs que la prononciation
bien d'autres impressions, & l
plus profondes? Quelque viva
qu'il y ait dans ce que vous lis
ne comptez point qu'il pén
aussi avant que les traits que l
rateur enfonce par le geste, pa
voix, & par tous les autres acc
pagnements de la déclamati
si vous n'êtes homme à traiter
fable, ce que l'on raconte d'Es
ne. Un jour qu'il lisoit à Rho
la Harangue que Demosth

it faite contre luy, les Audi-
rs charmez applaudissoient. *Que*
it-ce donc (s'écria-t-il) *si vous*
iez entendu cette bête féroce elle-
me? Cependant Eschine, selon
emosthene, avoit la déclamation
s-véhémente; & ce même Es-
ine avoüoit que Demosthene
oit infiniment mieux prononcé
e luy. Où tendent tous ces rai-
nnements? A vous obliger d'en-
ndre Iséus, quand ce ne seroit
e pour dire que vous l'ayez en-
ndu. Adieu.

LETTRE IV.

A Calvine.

SI votre pere avoit laiss
sieurs créanciers, ou mê
seul à qui il dût plus qu'à
vous auriez raison de dél
si vous accepteriez une succ
onéreuse, je ne dis pas à un
me seulement, je dis mêm
homme. Mais vous avez sa
tous les autres créanciers pl
cheux, ou plus vigilants que
Les égards que demandoit
alliance m'ont retenu. Je sui
seul & le dernier. J'ay con
cent mille sesterces * pour
dot, outre la somme què
pere promit en quelque faç
mon bien (car c'étoit moy
prement qui la devois payer).

* Environ dix mille livres de notre m

ma conduite paſſée vous répond de moy. Vous pouvez hardiment épargner à votre pere, la honte de n'avoir point d'héritier. Mais pour donner à mes avis toute la vertu que les effets donnent aux paroles, je vous envoye une quittance générale de tout ce que me doit la ſucceſſion. N'appréhendez point qu'une telle donation me ſoit à charge; qu'elle ne vous faſſe point de peine. Il eſt vray, j'ay un bien médiocre; mon rang exige de la dépenſe; & mon revenu, par la nature de mes terres, eſt auſſi caſuel que modique. Ce qui me manque de ce côté-là, je le retrouve dans la frugalité, la ſource la plus aſſûrée de mes libéralitez. Je ſçay bien pourtant, qu'il ne faut pas y puiſer juſqu'à la tarir; mais je garde cette précaution pour d'autres que vous. Je ſuis ſûr qu'avec une amie de votre carac-

tere, à quelque excès que je porte mes bienfaits, la raison les justifiera toûjours. Adieu.

LETTRE V.

A Lupercus.

JE vous envoye une piéce que vous m'avez demandée plus d'une fois, & que je vous ay souvent promise. Vous n'en recevrez pourtant aujourd'huy qu'une partie: l'autre est encore sous la lime. Cependant j'ay crû que je ne ferois pas mal de mettre sous la vôtre ce qui me paroissoit déja de plus achevé. Lisez, je vous prie, avec la même application que j'ay composé. Il n'est encore sorti de mes mains rien qui ait dû m'intéresser davantage. On n'avoit à juger dans mes autres discours, que de

n zéle & de ma fidélité à rem-
r mon ministere : icy l'on jugera
l'amour que j'ay pour la Patrie.
ne pouvois manquer d'être long,
iporté par le plaisir d'en relever
qu'aux moindres avantages, de
justifier des plus petits repro-
es, & de mettre sa gloire dans
it son jour. Coupez pourtant ;
llez à votre gré. Car toutes les
s que je fais réflexion sur le dé-
ût, & sur la délicatesse de nos
:cteurs, je conçois qu'il est très-
ident de donner à un livre
qu'au mérite du petit volume.
:pendant je ne m'abandonne pas
ort à votre sévérité, que je ne
y demande quartier pour les jeux
:sprit qui ont pû m'échapper. Il
t bien donner quelque chose au
ût des jeunes gens, sur tout
sque le sujet n'y répugne pas.
ins ces sortes d'ouvrages, il est
:mis de prêter aux descriptions

des lieux qui reviennent ſouvent ; non-ſeulement les ornements de l'Hiſtoire, mais peut-être encore les embelliſſements de la Poëſie. Que ſi quelqu'un croit que je me ſuis ſur cela plus égayé que ne le permettoit le ſérieux de mon ſujet, les autres endroits de mon diſcours demandront grace à ce cenſeur chagrin. J'ay, par la variété de mon ſtile, tâché de ſatisfaire les différentes inclinations des Lecteurs. Ainſi dans la crainte que l'endroit qui plaît à l'un ne déplaiſe à l'autre, je me flatte de l'eſpérance, que cette variété même ſauvera le corps entier de l'ouvrage. Quand nous ſommes à table, nous ne touchons pas à tous les mets : nous loüons pourtant tout le repas ; & ce qui n'eſt pas de notre goût ne fait point de tort à ce qui en eſt. Non que je prétende avoir atteint au dégré de perfection dont je par-

je veux seulement vous faire en-
idre que j'y visois. Peut-être
:me n'auray-je pas perdu ma pei-
, si vous prenez celle de retou-
er ce que je vous envoye, & ce
ıe je vous envoyeray bien-tôt;
ous direz, qu'il ne vous est pas
ssible de vous déterminer sans
ir toute la piece. Je l'avoüe. Ce-
ndant vous vous familiariserez
ıjours avec ces morceaux; &
us y trouverez quelque endroit,
i peut souffrir une critique déta-
ée. Que l'on vous présente une
:e, ou quelqu'autre partie d'u-
statuë; vous ne pourrez pas dire,
les proportions sont bien gar-
es; vous ne laisserez pas de juger,
cette partie est parfaite. Et par
el autre motif va-t-on lire de
ıison en maison les commence-
ents d'un ouvrage, sinon parce
e l'on est persuadé, qu'ils peu-
nt avoir leur beauté, indépen-

damment du reste? Je m'apperçois que le plaisir de vous entretenir m'a mené loin. Je finis. Il sied trop mal à un homme, qui blâme même les longues harangues, de faire de longues Lettres. Adieu.

LETTRE VI.

A Avitus.

IL faudroit reprendre trop loin une Histoire d'ailleurs inutile, pour vous dire, comment malgré mon humeur reservée, je me suis trouvé à souper chez un homme, selon luy magnifique & œconome: selon moy somptueux & mesquin tout à la fois. On servoit pour luy & pour un petit nombre de conviez des mets excellents: l'on ne servoit pour les autres, que des viandes communes & de mauvais

ragoûts. Il y avoit trois sortes de vins dans de petites bouteilles différentes, non pas pour en laisser le choix, mais pour l'ôter. Le premier étoit pour la bouche du maître de la maison, & pour nous qui étions aux premieres places. Le second, pour les amis du second rang (car il aime par étage). Le dernier, pour ses affranchis, & pour les nôtres. Quelqu'un qui se trouva près de moy, me demanda, si j'approuvois l'ordonnance de ce repas. Je luy répondis que non. Et comment donc en usez-vous, dit-il? Je fais servir également tout le monde; car j'assemble mes amis pour les régaler, non pour les offenser par des distinctions injurieuses. La différence du service ne distingue point ceux que ma table égale. Quoy, reprit-il! traitez-vous de même les affranchis? Pourquoy non? Dans ce moment

je ne vois point en eux d'affranchis, je n'y vois plus que des convives. Cela vous coûte beaucoup, (ajoûta-t-il)? Point du tout: Quel secret avez-vous donc? Quel secret? C'est que dans ces occasions, je ne fais pas servir de mon vin; mais du vin de mes affranchis. Refusez à l'excessive délicatesse ce qu'elle vous demande; & il ne vous coûtera plus rien de traiter les autres comme vous. Il ne faut prendre que sur ce rafinement de bonne chere, & luy ôter ce qu'il a de trop. Une œconomie reglée par notre tempérance aura toûjours meilleure grace, que celle qui sera fondée sur le mépris que nous faisons des autres. A quoy tend ce discours? A instruire un jeune homme bien né comme vous, à le préserver d'une sorte de profusion énorme, & d'autant plus dangereuse, qu'elle se pare des de-

rs de l'œconomie. L'amitié que vous ay voüée exige de moy, que utes les fois qu'en mon chemin rencontre quelque chose de semble, je m'en serve pour vous vertir de ce qu'il faut éviter. N'ouiez donc jamais, que l'on ne peut voir trop d'horreur de ce monstueux mêlange d'avarice & de odigalité : & que si un seul de ces ces suffit, pour ternir la réputaon de quelqu'un; celuy qui les rassemble, se déshonore infiniment ıvantage. Adieu.

LETTRE VII.

A Macrin.

HIER le Sénat, sur la proposition qu'en fit l'Empeur, ordonna qu'il seroit élevé ie Statuë Triomphale à Vestri-

cius Spurinna ; non pas comme à tant d'autres, qui ne se sont jamais trouvez à une bataille, qui n'ont jamais vû de camp, & qui n'ont jamais entendu la trompette qu'au milieu des spectacles ; mais comme à ceux pour qui leurs travaux, leurs exploits, & leur sang la demandent. Spurinna, à la tête d'une Armée, a rétabli le Roy des Bructeres dans ses Etats ; & ce qui est de toutes les victoires la plus glorieuse, il n'a fait que paroître, pour dompter par la terreur de ses armes une nation très-belliqueuse. Mais au même temps que l'on a récompensé le Heros, on a pris soin de consoler le pere. Spurinna en son absence a perdu son fils Cottius, à qui l'on a aussi décerné une statuë ; distinction rarement accordée à un homme de cet âge. Les services du pere l'avoient bien méritée : outre

qu'une ſi grande playe demandoit un tel appareil. L'heureux naturel de Cottius faiſoit déja voir tant de vertus, que l'on ne pouvoit prendre trop de ſoin d'immortaliſer en quelque ſorte une vie ſi précieuſe, mais ſi courte. La pureté de ſes mœurs, ſoûtenuë d'un extérieur grave, imprimoit tant de reſpect, qu'il ne l'eût point cedé aux vieillards, à qui ce nouvel honneur l'a juſtement égalé. Cet honneur (ſi je ne me trompe) ne ſe bornera pas à la conſolation du pere, & à la gloire du fils. Il va faire naître une nouvelle émulation dans tous les cœurs. Les jeunes gens animez par l'eſpérance du même prix, vont ſe diſtinguer à l'envy dans l'exercice des vertus. Les gens de qualité s'empreſſeront d'élever des enfans; ou pour revivre en eux, s'ils les conſervent; ou pour être ſi

glorieusement consolez, s'ils les perdent. Voilà ce qui m'engage à me réjouir avec le public, & plus encore avec moy-même, de la statuë dressée à Cottius. J'aimois ce jeune homme si accompli; & je l'aimois avec une ardeur, qui n'a rien d'égal, que le regret que je sens de sa perte. Je puis donc me promettre beaucoup de satisfaction, à jetter les yeux de temps en temps sur sa statuë, à la regarder, à la considérer avec attention, à m'arrêter devant elle, à passer auprès d'elle. Si les Portraits des morts qui nous ont été chers adoucissent notre douleur, lors même que nous ne les voyons que dans notre maison: quel charme pour nous de les rencontrer dans les places publiques! Non seulement il nous remettent devant les yeux leur air & leur traits: mais ils nous rappellent tou-

tes leurs vertus & toute leur gloire. Adieu.

LETTRE VIII.

A Caninius.

EST-CE l'étude; eſt-ce la pêche; eſt-ce la chaſſe? ou les trois enſemble, qui vous amuſent? car on peut prendre ces trois ſortes de plaiſirs dans notre charmante maiſon près du lac de Côme. Le lac vous fournit du poiſſon; les bois qui l'environnent ſont pleins de bêtes fauves; & la profonde tranquillité du lieu invite à l'étude. Mais ſoit que toutes ces choſes enſemble, ou quelqu'autre vous occupent, je n'oſerois dire que je vous porte envie. Je ſouffre pourtant avec beaucoup de peine qu'il ne me ſoit pas permis auſſi-bien qu'à vous, de goûter ces innocents plai-

firs, après lesquels je soupire, avec la même ardeur que le malade soupire après les bains, après le vin, après les eaux. Ne m'arrivera-t-il donc jamais, de rompre les noeuds qui m'attachent, puisque je ne puis les délier? Non, je n'ose m'en flatter. Chaque jour, nouveaux embarras viennent se joindre aux anciens. Une affaire n'est pas encore finie, qu'une autre commence. La chaîne que forment mes occupations, ne fait que s'allonger & s'appesantir. Adieu.



LETTRE IX.

A Apollinaire.

LES démarches que fait mon ami Sextus Euritius pour obtenir la charge de Tribun, me donnent une véritable inquiétude. Je ressens pour cet autre moy-même des agitations, qu'en pareille occasion je n'ay point senties pour moy. D'ailleurs, il me semble que mon honneur, mon crédit, & ma dignité sont compromis. J'ay obtenu de l'Empereur pour Sextus une place dans le Sénat, & la charge de Questeur. Il doit à mes sollicitations la permission de demander celle de Tribun. Si le Sénat la luy refuse, j'ay peur que je ne paroisse avoir surpris le Prince. Je ne dois donc rien oublier,

pour faire en ſorte que le jugement public confirme l'opinion que, ſur ma parole, l'Empereur en a bien voulu concevoir. Quand une raiſon ſi preſſante me manqueroit, je n'aurois guére moins d'ardeur pour l'élevation de Sextus. C'eſt un jeune homme plein de probité, de ſageſſe, de ſçavoir, & de qui l'on ne peut dire trop de bien, ainſi que de toute ſa maiſon. Son pere Euritius Clarus s'eſt acquis une grande réputation. Il n'a pas moins de droiture que d'éloquence. Il excelle dans la profeſſion d'Avocat, dont il s'acquitte avec autant de modeſtie & de probité que de courage. Caïus Septitius ſon oncle, eſt la vérité, la franchiſe, la candeur, la fidélité même. Ils m'aiment tous comme à l'envy, & tous également. Voicy une occaſion, où je puis, en payant un ſeul, m'acquitter envers tous. J'employe

donc tous mes amis. Je supplie, je brigue, je vais de maison en maison, je cours dans toutes les places publiques; & je n'oublie rien, pour voir jusqu'où peuvent aller mon crédit & la considération que l'on a pour moy. Partagez, s'il vous plaît, les soins & les mouvements que je me donne; je vous le rendray au premier ordre, que même je préviendray. Je sçay combien de gens vous chérissent, vous honorent, vous font la cour. Laissez entrevoir seulement vos intentions; nous ne manquerons pas de personnes empressées à les seconder. Adieu.

LETTRE X.

A Octave.

N'ESTES-vous pas bien nonchalant, ou plûtôt bien dur, peut s'en faut que je ne dise cruel, de tenir toûjours dans l'obscurité de si excellentes Poësies ? Combien de temps encore avez-vous résolu d'être l'ennemi de votre gloire & de notre plaisir ? Laissez, laissez vos ouvrages courir le monde. Ne les resserrez pas dans des bornes plus étroites que celles de l'Empire Romain. L'idée qu'ils nous ont donnée n'est-elle pas assez grande, & notre curiosité assez vive, pour vous obliger à ne nous pas faire languir davantage ? Quelques-uns de vos vers échappez malgré vous, ont déja paru. Si vous ne prenez soin de les rappeller & de les rassembler,

s vagabonds ſans aveu trouve-
nt maître. Songez que nous ſom-
es mortels,& qu'ils peuvent ſeuls
us aſſûrer l'immortalité. Tous
s autres ouvrages des hommes ne
ſiſtent point au temps, & périſ-
nt comme eux. Vous m'allez di-
, à votre ordinaire : C'eſt l'affaire
 mes amis. Je ſouhaite de tout
on cœur, que vous ayez des amis
ſez fidéles, aſſez ſçavants, aſſez la-
orieux pour vouloir ſe charger de
tte entrepriſe, & pour la pou-
oir ſoûtenir. Mais croyez-vous
i'il y ait beaucoup de ſageſſe à
 promettre des autres ce que
on ſe refuſe à ſoy-même ? Ne
rlons plus de publier : ce ſera
iand il vous plaira. Eſſayez du
oins d'en avoir envie; récitez-les;
 donnez-vous enfin la ſatisfac-
on, que je goûte par avance pour
ous depuis ſi long-temps. Je me
préſente déja cette foule d'Au-

diteurs, ces transports d'admiration, ces applaudissements, ce silence même, qui, lorsque je plaide, ou que je lis mes piéces, n'a guére moins de charmes pour moy, que les applaudissements, quand il est causé par la seule attention, & par l'impatience d'entendre la suite. Ne dérobez plus à vos veilles par ce long retardement une récompense & si grande & si sûre. A différer plus long-temps, vous ne gagnerez rien que le nom d'indolent, de paresseux, & peut-être de timide. Adieu.



LETTRE

LETTRE XI.

A Arrien.

VOUS avez coûtume de montrer de la joye, lorſqu'il ſe paſſe dans le Sénat quelque choſe digne de cette auguſte Compagnie. L'amour du repos qui vous éloigne des affaires, ne bannit pas de votre cœur la paſſion que vous avez pour la gloire de l'Empire. Apprenez donc ce qui vient d'arriver. C'eſt un évenement fameux par le rang de la perſonne, ſalutaire par la ſévérité de l'exemple, mémorable à jamais par ſon importance. Marius Priſcus Proconſul d'Afrique, accuſé par les Africquains, ſe retranche à demander des Juges ordinaires, ſans propoſer aucune défenſe. Corneille Tacite &

moy chargez par ordre du Sénat de la cause de ces Peuples, nous crûmes qu'il étoit de notre devoir de remontrer, que les crimes dont il s'agissoit étoient d'une énormité, qui ne permettoit pas de civiliser l'affaire. On n'accusoit pas Priscus de moins, que d'avoir vendu la condamnation, & même la vie des innocens. Catius Fronto supplia la Compagnie de vouloir bien que toute l'accusation fût renfermée dans le Péculat; & cét homme très-sçavant dans l'art de tirer des larmes, fit joüer tous les ressorts de la pitié. Grande contestation, grandes clameurs de part & d'autre. Selon les uns, la Loy assujettit le Sénat à juger luy-même. Selon les autres, elle luy laisse la liberté d'en user comme il croit convenir à la qualité des crimes. Enfin Julius Ferox Consul désigné, homme droit & integre, ouvre un

troisiéme avis Il veut que par provision l'on donne des Juges à Priscus sur le Péculat; & qu'avant que de prononcer sur l'accusation capitale, ceux à qui il avoit vendu le sang des innocens soient appellez. Non-seulement cet avis l'emporta, mais il n'y en eut presque plus d'autre après tant de disputes; & l'on éprouva, que si les premiers mouvements de la prévention & de la pitié sont vifs & impétueux, la sagesse & la raison peu à peu les appaisent. De-là vient, que personne n'a le courage de proposer seul, ce qu'il osoit soûtenir par des cris confus avec la multitude. La vérité que l'on ne pouvoit découvrir, tant que l'on étoit envelopé dans la foule, se manifeste tout-à-coup dès que l'on s'en tire. Enfin Vitellius Honoratus, & Flavius Martianus complices assignez comparurent. Le premier étoit accusé d'avoir

acheté trois cens mille sesterces* le banissement d'un Chevalier Romain ; & la mort de sept de ses amis. Le second en avoit donné sept cens mille ** pour faire souffrir divers tourments à un autre Chevalier Romain. Ce Chevalier avoit été d'abord condamné au foüet, de-là envoïé aux mines, & à la fin étranglé en prison. Mais une mort favorable a derobé Honoratus à la justice du Sénat. On amena donc Martianus sans Priscus. Tutius Cerealis homme Consulaire demanda, que suivant le privilege des Sénateurs ; Priscus en fût averty : soit qu'il cherchât à luy attirer par-là ou plus de compassion, ou plus de haine : soit qu'il crut (ce qui me paroît plus vray-semblable) que selon les regles de la Justice, dans un crime commun la défense ou la condam-

* Environ trente mille livres de notre monnoye.

** Environ soixante & dix mille livres de notre monnoye.

nation doivent être communes. L'affaire fut renvoyée à la premiere assemblée du Sénat, qui fut des plus augustes. Le Prince y présidoit, il étoit Consul. Nous entrions dans le mois de Janvier, celuy de tous qui rassemble à Rome le plus de monde, & particuliérement de Sénateurs. D'ailleurs l'importance de la cause, le bruit qu'elle avoit fait, & que tant de remises avoient redoublé, la curiosité naturelle à tous les hommes de voir de près les grands & rares événements, avoient de toutes parts attiré le monde. Imaginez-vous quels sujets d'inquiétude & de crainte pour nous, qui devions porter la parole en une telle assemblée, & en présence de l'Empereur. J'ay plus d'une fois parlé dans le Sénat. J'ose dire même, que je ne suis nulle part aussi favorablement écouté. Cependant tout m'étonnoit,

comme si tout m'eût été inconnu. La difficulté de la cause ne m'embarrassoit guéres moins que le reste. Je regardois dans la personne de Priscus, tantôt un Consulaire, tantôt un Septemvir, quelquefois un homme déchû de ces deux dignitez. J'avois un véritable chagrin, d'accuser un malheureux déja condamné pour le Péculat. Si l'énormité de son crime parloit contre luy, la pitié qui suit ordinairement une premiere condamnation, parloit en sa faveur. Enfin je me rassuray, je commençay mon discours, & je reçûs autant d'applaudissements, que j'avois eû de crainte. Je parlay près de cinq heures (car on me donna près d'une heure & demie au de-là des trois & demie qui m'avoient été d'abord accordées.) Tout ce qui me paroissoit contraire & fâcheux quand j'avois à le dire, me devint favorable quand je le

dis. Les bontez, les soins de l'Empereur pour moy, je n'oserois dire ses inquiétudes, allerent si loin, qu'il me fit avertir plusieurs fois par un affranchi, que j'avois derriere moy, de ménager mes forces, & de ne pas oublier la foiblesse de ma complexion. Claudius Marcellinus défendit Martien. Le Sénat se sépara pour se rassembler le lendemain : car il n'y avoit pas assez de temps pour achever un nouveau plaidoyer avant la nuit. Le jour d'après, Salvius Liberalis parla pour Marius. Cet Orateur a l'esprit délié. Il est habile, très-véhément, & tout à la fois très-fleuri. Ce jour-là il déploya tous ses talents. Corneille Tacite répondit avec beaucoup d'éloquence ; & fit éclater ce grand, ce sublime, qui regne dans ses discours. Catius Fronto fit une très-belle replique pour Marius ; & s'accommodant à son sujet, il songea

plus à fléchir les Juges qu'à justifier l'accusé. La nuit survint avant qu'il pût finir ; & la plaidoyerie fut continuée au jour suivant, où l'on traita ce qui regardoit les preuves. C'étoit en vérité quelque chose de fort beau, de fort digne de l'ancienne Rome, que de voir le Sénat trois jours de suite assemblé, trois jours de suite occupé, ne se séparer qu'à la nuit. Cornutus Tertullus Consul désigné, homme d'un rare mérite, & très-zélé pour la vérité, opina le premier. Il fut d'avis de condamner Marius à porter au Trésor Public les sept cent mille sesterces * qu'il avoit reçûs, & de le bannir de Rome & d'Italie. Il alla plus loin contre Martien, & fut d'avis de le bannir même d'Afrique. Il conclut, par proposer au Sénat de déclarer que nous avions Tacite &

* Environ soixante & dix mille livres de notre monnoye.

moy fidélement & dignement rempli & son attente & notre ministere. Les Consuls désignez, & tous les Consulaires qui parlerent ensuite, se rangerent à cet avis, jusqu'à ce que Pompeïus Collega en ouvrit un autre. Le sien fut de condamner Marius à porter au Trésor Public les sept cens mille sesterces, d'en demeurer à la condamnation qu'il avoit déja subie pour le Péculat, & d'envoyer en exil Martien pour cinq ans. Chaque opinion eut grand nombre de Partisans; & il y avoit bien de l'apparence, que la derniere, qui étoit la plus douce, l'emporteroit: car plusieurs qui avoient suivi Cornutus, sembloient le quitter, pour celuy qui venoit d'opiner après eux. Enfin lorsqu'on vint à recueillir les voix, tous ceux qui se trouverent autour des Consuls, commencerent à se déclarer pour Cornutus. Alors tout changea de

face. Ceux qui donnoient lieu de croire qu'ils étoient de l'avis de Collega, repasserent tout à coup de l'autre côté, en sorte que Collega se trouva presque seul. Il exhala son chagrin en reproches amers contre ceux qui l'avoient engagé dans ce parti, principalement contre Regulus, qui n'avoit pas le courage de suivre un avis dont il étoit l'auteur. Vous connoissez le caractere de Regulus : c'est un esprit si léger, qu'en un moment il passe de l'audace à la crainte. Voilà quel fut le dénouëment de cette grande affaire. Il en reste toutefois un chef, qui n'est pas de petite importance. C'est ce qui regarde Hostilius Firminus, Lieutenant de Marius Priscus, qui, se trouvant fort impliqué dans cette accusation, a eu de terribles assauts à soutenir. Il est chargé par les registres de Martien, & par la harangue qu'il fit dans l'assemblée des

itans de Leptis, d'avoir rendu
fâmes offices à Marius; d'avoir
gé cinquante mille deniers * de
rtianus, & reçû dix mille sester-
** , comme parfumeur de Ma-
s; qualité qui convenoit parfai-
nent à un homme qui est toû-
rs si peigné, si rasé, si parfumé.
mutus fut d'avis de renvoyer à
remiere Séance, ce chef qui re-
doit Hostilius. Car alors soit
ard, soit remords, il étoit ab-
t. Vous voilà bien informé de
qui se passe icy. Informez-moy
otre tour de ce que vous faites
otre campagne. Rendez-moy un
npte exact de vos arbres, de vos
nes, de vos bleds, de vos trou-
ux; & songez que si je ne re-
s de vous une très-longue let-
, vous n'en aurez plus de moy
e de très-courtes. Adieu.

viron vingt mille livres de notre monnoye.
nviron mille livres de notre monnoye.

LETTRE XII.

A Arrien.

JE ne sçai si nous avons bien jugé ce dernier chef, qui nous restoit de l'affaire de Priscus, comme je vous l'avois mandé; mais enfin nous l'avons jugé. Firminus comparut au Sénat, & se défendit en homme qui se voyoit déja convaincu. Les avis se partagerent entre les Consuls désignez. Cornutus opinoit à le chasser du Sénat; Acutius Nerva, seulement à luy donner l'exclusion dans la distribution des Gouvernements. Cette opinion prévalut comme la plus douce, quoyqu'elle soit en effet plus rigoureuse que l'autre. Car enfin, qu'y a-t-il de plus cruel, que de se voir livré aux soins & aux travaux attachez à la digni-

e Sénateur, sans espérance de
r jamais des honneurs qui en
: la récompense? Qu'y a-t-il de
affreux à un homme flétri d'u-
elle tache, que de n'avoir pas
berté de se cacher au fond d'u-
solitude; mais d'être obligé de
poser aux yeux de cette illustre
npagnie? Que peut-on d'ail-
s imaginer de plus bizarre &
plus indigne, que de voir assis
s le Sénat, un homme que le
at a noté? De voir un homme
damné, prendre place parmi
juges? Un homme exclus du
consulat, pour avoir prévariqué
s sa Lieutenance, juger luy-mê-
les Proconsuls? Enfin un con-
ionaire déclaré, prononcer
les concussions? Mais ces ré-
ions n'ont pas touché le plus
id nombre; car on ne pese pas
voix, on les compte; & il ne
pas s'attendre à rien de mieux,

l'Espagne de deçà l'Ebre. Vous sc
vez quelle est la réputation de c
te Province, quelle sévérité
mœurs y regne. Pour luy, la dern
re charge par où il a passé, a été
Sacerdoce. Notre amitié a com
mencé avec nos études. Nous n
vions qu'une même maison, à la v
le & à la campagne. Il entroit da
mes affaires, comme dans mes pl
sirs. Et où trouver aussi une affe
tion plus sûre, & tout à la fois u
compagnie plus agréable? On
peut exprimer le charme de sa co
versation, la douceur de sa ph
sionomie. Il a l'esprit élevé, délic
doux, aisé, très-propre pour le Ba
reau. Vous ne lirez point ses Le
tres, sans croire que les Muses e
les-mêmes les ont dictées. Je l'ai
plus encore que je ne vous le dis;
je ne l'aime pas pourtant plus qu
ne m'aime. J'étois tout jeune aus
bien que luy; & déja, pour le serv

e cherchois avec empressement
les occasions, que notre âge me
ouvoit permettre. Je viens de luy
btenir le privilége, que donne le
ombre de trois enfants. Quoyque
'Empereur se soit fait une loy de
e le donner que très-rarement, &
vec beaucoup de circonspection;
l a bien voulu me l'accorder aussi
gréablement que s'il l'avoit don-
é par choix. Je ne puis mieux soû-
enir mes premiers bienfaits, que
ar de nouveaux; principalement
vec un homme, qui les reçoit d'u-
e maniére qui seule pourroit suffi-
e pour en mériter d'autres. Je vous
y dit quel estRomanus,ce que j'en
çay,combien je l'aime.Faites-luy,
e vous prie, toutes les graces que
e puis attendre de votre inclina-
ion bienfaisante, & de la situation
ù vous êtes. Je vous recommande
ur tout de l'aimer. Quelque bien
que vous luy fassiez, je n'en vois

point de plus précieux pour luy que votre amitié. Dans le dessein de vous apprendre combien il en est digne, je vous ay peint au naturel ses inclinations, son esprit, ses moeurs & toute sa conduite. Je re doublerois encore ici mes recom mandations, si je ne sçavois que vous n'aimez pas à vous faire prie long-temps, & que je ne vous a déja que trop prié dans toute cet te Lettre. Car c'est prier, & prie très-efficacement, que faire senti la justice de ses prieres. Adieu.

LETTRE XIV.

A Maxime.

VOUS l'avez deviné : je commence à me laſſer des cauſes que je plaide devant les Centumvirs. La peine paſſe le plaiſir. La plûpart ſont peu importantes. Rarement s'en preſente-t'il une, qui par la qualité des perſonnes, ou par la grandeur du ſujet, attire l'attention. D'ailleurs il s'y trouve un très-petit nombre de dignes concurrents. Le reſte n'eſt qu'un amas de gens, dont l'audace fait tout le mérite, ou d'écoliers ſans talents & ſans nom. Ils ne viennent là que pour déclamer ; mais avec ſi peu de reſpect & de retenuë, que ſelon moy notre ami Attilius a fort bien dit, que *les enfants commencent au Barreau par plaider devant les Centumvirs, comme au College par lire*

Homere; car dans l'un & dans l'autre, on commence par ce qu'il y a de plus difficile. Mais avant que je paruſſe dans le monde, les perſonnes déja avancées en âge plaidoient ces ſortes de cauſes, * & les jeunes gens même les plus qualifiez n'étoient point admis à parler devant les Centumvirs, ſi quelqu'homme Conſulaire ne les préſentoit; tant on avoit alors de vénération pour de ſi nobles exercices. Aujourd'huy toutes les barrieres de la diſcretion & de la pudeur rompuës, laiſſent le champ ouvert à tout le monde. Ils n'attendent plus qu'on les préſente, ils s'y jettent d'eux-mêmes. A leur ſuite marchent des auditeurs d'un ſemblable caractere, & que l'on achette à beaux deniers comptants. On

* Je hazarde icy la correction d'un mot du texte, qui me paroît alteré. Je lis *Iſtas ſolebant dicere*, qui fait un ſens parfait, au lieu de ... *Iſta* qui le gâte.

ait ſans honte ſon marché avec eux ; ils s'aſſemblent dans le Palais ; & on en fait une ſale à manger, où l'Orateur regale & défraye ; on les voit à ce prix courir d'une cauſe à l'autre. De-là on les a nommez en Grec aſſez plaiſamment, *gens gagez pour applaudir* ; en Latin, *loüangeurs pour un repas*. Cette indignité caractériſée dans les deux langues s'établit de plus en plus. Hier (j'en fus témoin) deux de mes domeſtiques à peine ſortis de l'Enfance, & chargez du ſoin d'annoncer ceux qui m'abordent, allerent bon gré malgré pour une ſomme très-modique * entonner des loüanges. Tant il en coûte pour être excellent Orateur. A ce prix il n'y a point de chaiſes & de bancs que vous ne rempliſſiez, point de lieux où vous ne mettiez les auditeurs en preſſe, point d'applaudiſſements

* Le texte dit trois deniers qui valent environ vingt-quatre ſols de notre monnoye.

que vous n'excitiez, quand i
à celuy qui regle ce beau co
d'en faire le signal. Il faut bi
signal pour des gens qui n'e
dent pas, & qui même n'éco
point. Car la plûpart ne s'am
pas à écouter, & ce sont ce
loüent le plus haut. S'il vous
jamais de passer près du Pala
que vous soyez curieux de s
comment parle chacun de nos
cats ; sans vous donner la
d'entrer, & de prêter votr
tention, il vous sera facile
deviner. Voicy une regle
Celuy qui reçoit plus d'applau
ments, c'est celuy qui en mér
moins. Largius Licinius ame
premier cette mode. Mais
contentoit de rassembler lu

ires avec gravité & d'un ton fort
ent ; c'étoit sa maniere. Il enten-
dit dans une chambre voisine un
bruit extraordinaire. Surpris, il
se tût. Le silence succede, il re-
prend où il en est demeuré. Le
bruit recommence, il s'arrête en-
core une fois. On se taît, il conti-
nuë à parler. Il est encore inter-
rompu. Enfin fatigué de ces cla-
meurs, il demande qui est-ce donc
qui plaide ? On luy répond que
c'est Licinius. *Messieurs*, dit-il, *c'est
fait de l'éloquence*. C'est aujour-
d'huy que cet art qui ne commen-
çoit qu'à se perdre, lors qu'Afer le
croyoit déja perdu, est entiere-
ment éteint & anéanti. J'ay honte
de vous dire avec quelles acclama-
tions flateuses sont reçûs les plus
mauvais discours, & les plus mol-
lement prononcez. En vérité il ne
manque à cette sorte de simphonie,
que des battements de mains, ou

retentir de ces acclamation
gnes du Théâtre même. M
pourtant, & l'intérêt de me
m'arrêtent encore. Je crai
l'on ne me soupçonne, de ne
fuir ces infamies que le trav
pendant, je commence à m
trer au Bureau plus rareme
l'ordinaire ; ce qui me cond
sensiblement à disparoître.

LETTRE XV.

A Valerien.

LA terre que vous avez

dre de ses charmes ? Il est rare elle laisse aux choses toutes les ces que leur prétoient nos dé- . Pour moy, je n'ay pas trop à : loüer des terres que j'ay héri- s de ma mere : elles ne laissent s de me faire plaisir, parce qu'el- viennent de ma mere ; & d'ail- irs, une longue habitude m'a en- rci. C'est ordinairement où se minent les plaintes qui revien- nt trop souvent. A la fin, on a nte de se plaindre. Adieu.

LETTRE XVI.

A Annien.

E reconnois votre attention or- dinaire à mes intérêts, quand us me mandez que les Codici- s d'Acilien, qui m'a institué son ritier en partie, doivent être

connu au Jurisconsulte le p
diocre : mais je me suis fait
particuliere ; c'est de ne trou
mais aucun défaut dans la v
des morts, quoyqu'en puisse
les formalitez. Les Codicile
il s'agit sont certainement é
la main d'Acilien. C'en e
pour oublier avec luy, qu'i
vent être confirmez par for
ment, & pour les exécuter c
s'il en avoit fait la cérémon
tout ici, où je ne vois rien à
dre de la chicane des dél
Car, je vous l'avoüeray, j'hé
davantage, si j'avois lieu d'

gré des biens d'une ſucceſſion, je ne vois rien qui puiſſe traverſer l'exécution de ma loy particuliére, que les loix publiques ne déſapprouvent pas. Adieu.

LETTRE XVII.

A Gallus.

VOus êtes ſurpris que je me plaiſe tant à ma terre de Laurentin, ou ſi vous voulez, de Laurens. Vous reviendrez ſans peine de votre étonnement, quand vous connoîtrez ce charmant ſéjour, les avantages de ſa ſituation, l'étenduë de nos rivages. Le Laurentin n'eſt qu'à dix-ſept mille de Rome : ſi bien qu'on y peut aller après avoir achevé toutes ſes affaires, & ſans rien prendre ſur ſa journée. Deux grands chemins y me-

si vous prenez le second ,
le quitter à onze. Tous de
bent dans un autre, où les
rendent le voyage assez fâc
assez long pour les voitures
cheval, il est plus doux & plu
La vûë est de tous côtez f
versifiée : tantôt la route se
entre des bois, tantôt ell
vre & s'étend dans de vaste
ries. Là, vous voyez des tro
de moutons, de bœufs, d
vaux, qui s'engraissent dans
turages & profitent du print
dès qu'il a chassé l'hyver d
montagnes. La maison es

tite cour assez riante, & qui offre une agréable retraite contre le mauvais temps; car elle vous met à l'abri, par des vîtres qui la ferment de toutes parts, & beaucoup plus par un toît avancé qui la couvre. De cette galerie, vous passez dans une grande cour fort gaye; & dans une assez belle salle à manger, qui s'avance sur la mer, dont les vagues viennent mourir au piéd du mur, pour peu que le vent du midi souffle: tout est porte à deux battants, ou fenêtres, dans cette salle; & les fenêtres y sont aussi hautes que les portes: ainsi, à droite, à gauche, en face, vous découvrez comme trois mers en une seule: A l'opposite, l'œil retrouve la grande cour, la galerie, la petite cour, encore une fois la galerie, & enfin l'entrée, d'où l'on voit des bois & des montagnes en éloignement. A la

a deux fenêtres, dont l'u
çoit les premiers rayons du
l'autre en retient les dernier
le-cy voit aussi la mer, c
vûë est plus éloignée, &
est que plus douce : l'ang
l'avance de la salle à mang
me avec le mur de la cha
semble fait pour recueillir
arrêter, pour réunir tou
deur du soleil ; c'est l'azile c
gens contre l'hyver ; c'est
font leurs exercices : là,
connoît d'autre vent, que
qui, par quelques nuages, tro
plus la sérénité du Ciel

les heures du jour : on a ménagé dans le mur une armoire en façon de Bibliothéque, où j'ay soin d'avoir de ces livres qu'on ne peut trop lire & relire. De-là, vous passez dans des chambres à coucher par un petit coridor, qui, pour être suspendu & n'avoir qu'un plancher d'ais, répand & distribuë de tous côtez la chaleur qu'il reçoit. Le reste de cette aîle est occupé par des affranchis ou par des valets ; & cependant la plûpart des appartements en sont tenus si proprement, qu'on y peut fort bien loger des maîtres. A l'autre aîle, est une chambre fort bien entenduë ; ensuite une grande chambre, ou une petite salle à manger, que le soleil & la mer à l'envi semblent égayer : vous passez après cela dans une chambre accompagnée de son antichambre, aussi fraîche en été par son ex-

haussement, que chaude en hyver; par les abris qui la mettent à couvert de tous les vents : à côté, on trouve une autre chambre avec son antichambre : de-là, on entre dans la salle des bains, où est un réservoir d'eau froide; cette salle est grande & spatieuse : des deux murs opposez, sortent en rond deux baignoires si profondes & si larges, que l'on pourroit au besoin y nager à son aise; auprès de-là est une étuve pour se parfumer; & ensuite le fourneau nécessaire au service du bain. De plein-pié, vous trouvez encore deux salles, dont les meubles sont plus galants que magnifiques; & un autre bain tempéré, d'où l'on voit la mer en se baignant. Assez près de-là, est un jeu de paume, percé de maniére que le Soleil, dans la saison où il est le plus chaud, n'y entre que sur le déclin du jour, & lorsqu'il a perdu sa force. D'un côté, s'éle-

ve une tour, au bas de laquelle sont deux cabinets, deux autres au dessus, & une terrasse où l'on peut manger, & dont la vûë se promene au loin, & fort agréablement, tantôt sur la mer ou sur le rivage, tantôt sur les maisons de plaisance des environs : de l'autre côté est une autre tour, on y trouve une chambre percée au levant & au couchant : derriere est un garde-meuble fort spacieux ; & puis un grenier : au dessous de ce grenier, est une salle à manger, où le bruit de la mer agitée vient de si loin qu'on ne l'entend presque plus quand il y arrive : cette salle donne sur le jardin, & sur l'allée qui regne tout autour : cette allée est bordée des deux côtez de buis, ou de romarin au défaut de buis ; car dans les lieux où le bâtiment couvre le buis, il conserve toute sa verdure ; mais au grand air & en plein

vent, l'eau de la mer le desseche; quoy qu'elle n'y rejaillisse que de fort loin. Entre l'allée & le jardin, est une espece de palissade d'une vigne fort touffuë, & dont le bois est si tendre, que l'on pourroit marcher dessus nuds pieds sans se blesser. Le jardin est plein de figuiers & de meuriers, à qui le terrain est aussi favorable, que contraire à tous les autres arbres. Une salle à manger prés de-là jouït de cet aspect, qui n'est guéres moins agréable que celuy de la mer dont elle est plus éloignée: derriere cette salle, il y a deux appartements, dont les fenêtres regardent l'entrée de la maison, & un potager fort fertile. De-là vous trouvez une galerie voûtée, qu'à sa grandeur on pourroit prendre pour un ouvrage public. Elle a grand nombre de croisées sur la mer, & demy-croisées sur le jardin; & quelques ouvertures en petit

sombre dans le haut de la voûte : Quand le temps est calme & serein, on les ouvre toutes ; si le vent donne d'un côté, on ouvre les fenêtres de l'autre. Devant cette galerie, est un parterre parfumé de violettes. La réverbération du soleil que la galerie renvoye, échauffe le terrain, & en même temps le met à couvert du Nord : ainsi d'un côté, la chaleur se conserve ; & de l'autre, le frais. Enfin, cette galerie vous défend aussi du Sud ; de sorte que de différents côtez, elle vous offre un abri contre les vents différents. L'agrément que l'on trouve l'hyver en cet endroit, augmente en été. Avant midy, vous pouvez vous promener à l'ombre de la galerie dans le parterre ; après midy, dans les allées, ou dans les autres lieux du jardin, qui sont le plus à la portée de cette ombre. On la voit

croître ou décroître, selon que les jours deviennent plus longs ou plus courts. La galerie elle-même n'a point de soleil, lorsqu'il est le plus ardent, c'est-à-dire quand il donne à plomb sur la voûte. L'on y trouve encore cette commodité; qu'elle est percée de maniere que les fenêtres, lors qu'on les veut ouvrir, laissent aux Zéphirs un passage assez libre, pour empêcher que l'air trop renfermé ne se corrompe. Au bout du parterre & de la galerie, est dans le jardin un appartement détaché, que j'appelle mes délices, je dis mes vrayes délices: je l'ay moy-même bâty. Là, j'ay un salon, qui est une espece de poësle solaire, qui d'un côté regarde le parterre, de l'autre la mer, & de tous les deux reçoit le soleil: son entrée répond à une chambre voisine; & une de ses fenêtres donne sur la galerie: J'ay pratiqué du côté

la mer un enfoncement qui fait
n effet fort agréable : on y peut
lacer un lit & deux chaises ; & par
moyen d'une cloison vîtrée que
on approche ou que l'on recule,
u de rideaux que l'on ouvre ou
que l'on ferme, on joint cet en-
oncement à la chambre ; ou, si l'on
veut, on l'en sépare : les pieds du
it sont tournez vers la mer, le che-
vet vers les maisons. A côté, sont des
forêts. Trois différentes fenêtres
vous présentent ces trois différen-
es vûës, & tout à la fois les con-
fondent. De-là, on entre dans une
chambre à coucher, où la voix
des valets, le bruit de la mer, le
fracas des orages, les éclairs, ni
le jour même ne peuvent pénétrer,
à moins que l'on n'ouvre les fenê-
tres. La raison de cette tranquilité
si profonde, c'est qu'entre le mur
de la chambre & celuy du jardin,
il y a un espace vuide qui rompt

le bruit. A cette chambre tient u
petite étuve, dont la fenêtre f
étroite retient ou dissipe la chale
selon le besoin. Plus loin, on tro
ve une antichambre & une cha
bre, où le soleil entre au mome
qu'il se leve, & où il donne enco
après midy, mais de côté. Quand
suis retiré dans cet appartemen
je m'imagine être à cent lieues
chez moy. Il me fait sur tout un s
gulier plaisir dans le temps d
Saturnales. J'y joüis du silen
& du calme, pendant que tout
reste de la maison retentit de c
de joye, que la licence de ces f
tés excite parmy les Domestique
Ainsi, mes études ne troubl
point les plaisirs de mes gens ;
leurs plaisirs, mes études. Ce q
manque à tant de commoditez,
tant d'agrémens, ce sont des ea
courantes : à leur défaut, nous
vons des puits, ou plûtôt des fo

taines ; car ils sont très-peu profonds. Le terrain est admirable. En quelqu'endroit que vous foüilliez, vous avez de l'eau ; mais de l'eau pure, claire, & fort douce, quoyque près de la mer. Les forêts d'alentour vous donnent plus de bois que vous n'en voulez. Ostie vous fournit abondamment toutes les autres choses nécessaires à la vie. Le village même peut suffire aux besoins d'un homme frugal. Il n'y a qu'une seule maison de campagne entre la mienne & le village : on y trouve jusqu'à trois bains publics. Imaginez-vous combien cela est commode, soit que vous arriviez lorsqu'on ne vous attend pas, soit que le peu de séjour que vous avez résolu de faire dans votre maison, ne vous donne pas le temps de préparer vos propres bains. Tout le rivage est bordé de maisons, les unes contiguës, les autres sépa-

rées, qui, par leur beauté différente, forment le plus agréable aspect du monde, & semblent offrir plus d'une ville à vos yeux. Vous pouvez également joüir de cette vûë, soit que vous vous promeniez sur terre ou sur mer. La mer y est quelquefois tranquille, le plus souvent fort agitée. On y pêche beaucoup de poisson, mais ce n'est pas du plus délicat. On y prend pourtant des Soles excellentes, & des Cancres assez bons. La terre ne vous est pas moins libérale de ses biens. Sur tout nous avons du lait en abondance au Laurentin ; car les troupeaux aiment à s'y retirer, quand la chaleur les chasse du paturage, & les oblige de chercher de l'ombrage ou de l'eau. N'ay-je pas raison de tant chérir cette retraite, d'en faire mes délices, d'y demeurer si long-temps ? En vérité vous aimez trop la ville, si vous n'a-

vez envie de passer avec moy quelques jours en un lieu si agréable. Puissiez-vous y venir, pour ajoûter à tous les charmes de ma maison, ceux qu'elle emprunteroit de votre présence ! Adieu.

Lettre XVIII.

A Mauricus.

Quelle commission plus agréable pouviez-vous me donner, que celle de chercher un Précepteur pour vos neveux? Je vous suis redevable du plaisir de revoir des lieux, où l'on a pris soin de former ma jeunesse, & où il me semble que je reprends en quelque sorte mes plus belles années. Je recommence à m'asseoir, comme j'avois coûtume de faire, entre les jeunes gens; & je m'apperçois de la considération que

mon inclination pour les Belles-lettres me donne auprès d'eux. Le dernier jour j'arrivay, pendant qu'ils disputoient ensemble dans une assemblée nombreuse, & en présence de plusieurs Sénateurs. J'entray : ils se tûrent. Je ne vous rapporterois pas ce détail, s'il ne leur faisoit plus d'honneur qu'à moy, & s'il ne vous promettoit une heureuse éducation pour vos neveux. Ce qui me reste, c'est d'entendre tous les Professeurs, & de vous mander mon sentiment. Je feray si bien, autant qu'une Lettre le pourra permettre, que vous serez en état d'en juger, comme si vous les aviez entendus vous-même. Je vous dois ce soin ; je le dois à la mémoire de votre frere, & sur tout dans une occasion de cette importance. Car que pouvez-vous avoir plus à cœur, que de rendre ses enfants (je dirois les vôtres, si ce n'est

que vous aimez ceux-cy davantage); de rendre, dis-je, ses enfans dignes d'un tel pere & d'un tel oncle? J'aurois de mon propre mouvement rempli ce devoir, quand même vous ne l'eussiez pas exigé. Je sçais que la préférence donnée à un Précepteur, ne manquera pas de me broüiller avec tous les autres. Mais pour l'intérêt de vos neveux, il n'est point d'inimitiez si fortes que je ne doive affronter, avec autant de courage qu'un pere le feroit pour ses propres enfants. Adieu.



LETTRE XIX.

A Cerealis.

VOUS me pressez de lire m plaidoyé dans une assembl d'amis : je ne m'y sens pas trop d posé ; mais vous le voulez, le feray. Je sçais que dans la le ture, les harangues perdent l feu, leur force ; en un mot, qu' les cessent presque d'être hara gues. Rien ne les fait ordinai ment tant valoir, rien ne les a me tant, que la présence des J ges, le concours des Avocats, l' tente du succès, la réputation d Acteurs, & l'inclination secre qui divise les Auditeurs & les at che à différents partis. Le ge même de l'Orateur, sa démarch sa prononciation ; enfin un air

pandu dans toute sa personne, & i exprime les mouvements de son ie, tout frappe, tout impose. On n apperçoit dans ceux qui décla-ent assis. Quoyqu'ils conservent illeurs tous les autres avanta-s, cette seule posture semble ren-e leur action plus foible & plus nguissante. Ceux qui lisent ont en plus à perdre. Comme ils ne uvent presque se servir, ni de eil, ni de la main, si propres à soû-nir le déclamateur; il ne faut pas tonner que l'attention languisse, rsqu'aucun agrément extérieur la pique, ne la réveille. Outre s desavantages, j'avois celuy de aiter un sujet rempli de subtilitez de chicanes. Il est naturel à l'O-teur de croire que le sujet qui y a donné du dégoût & de la pei-:, en doit donner aussi à ses Au-teurs. Où en trouver d'assez équi-bles, pour préférer un discours

grave & serré, à un discours coulant & harmonieux? C'est une discorde honteuse, mais très-réelle pourtant, que celle des Juges & des Auditeurs, qui demandent des choses toutes différentes. Un Auditeur raisonnable devroit se mettre à la place du Juge, & n'être touché que de ce qui le toucheroit luy-même s'il avoit à prononcer. Cependant malgré tant d'obstacles, la nouveauté pourra peut-être faire passer ma piéce. J'entends nouveauté par rapport à nous: car les Grecs avoient un genre d'éloquence, qui, bien qu'opposé à celuy dont je vous parle, revient en quelque sorte au même. Quand ils réfutoient une Loy comme contraire à une plus ancienne, qui n'étoit point révoquée, ils déterminoient ordinairement le sens contesté, en comparant ces loix avec d'autres qui pouvoient y avoir du rapport.

Moy au contraire, ayant à défendre la disposition que je prétendois trouver dans la Loy du Péculat, je l'ay soûtenuë par d'autres Loix, qui l'expliquoient plus clairement. Le vulgaire aura peine à goûter un ouvrage de cette nature; mais il n'en doit avoir que plus de grace pour les sçavants. Si vous persistez toûjours à vouloir que je lise ma piéce, je la liray indistinctement devant toutes les personnes habiles. Mais encore une fois, examinez bien sérieusement si je dois m'engager à cette lecture; comptez, pesez tout ce que je viens de vous dire *; & n'écoutez pour vous déterminer, que la raison. Vous seul aurez besoin d'apologie. Je trouveray la mienne dans ma complaisance. Adieu.

* Le texte dit *novi*. . . . je croirois qu'il faudroit substituer *movi*, pour dire, Raisons que je viens de toucher.

A Calvisius.

QUE me donnerez-vous
vous conteray une hi
qui vaut son pesant d'or. J
en diray même plus d'une ;
derniére m'en rappelle d'a
il n'importe par où comm
Veranie, veuve de Pison (
qui fut adopté par Galba)
à l'extrémité. Regulus la
voir. Quelle effronterie à un
me qui avoit toûjours été l
mi déclaré du mari, &
reur de la femme ! Encore
pour la visite : mais il pre

tôt il compose son visage, fixe ses yeux, remuë les lévres, compte par ses doigts sans rien compter ; & tout ce vain mystere ne va qu'à tenir l'esprit de cette pauvre malade suspendu par une longue attente. *Vous êtes*, dit-il, *dans votre année climactérique ; mais vous guérirez. Pour plus grande certitude, je vais consulter un Sacrificateur, dont je me suis souvent fort bien trouvé.* Il part ; il fait un sacrifice, revient, jure que les entrailles des victimes sont d'accord avec ce qu'il a promis de la part des Astres. Cette femme crédule, comme on l'est d'ordinaire dans le péril, fait un codicile, & laisse un legs à Regulus. Peu après, le mal redouble ; & dans les derniers soupirs, elle s'écrie : *Le scélérat ! le perfide ! qui renchérit même sur le parjure, & affirme des impostures par les jours*

de son fils ! Ce crime est familier à Regulus. Il expose sans scrupule à la colere des Dieux, qu'il trompe tous les jours, la tête de son malheureux fils, & le donne pour garant d'un si grand nombre de faux serments. Velleïus Bléfus, ce riche Consulaire, vouloit pendant sa derniére maladie changer quelque chose à son testament. Regulus, qui se promettoit quelque avantage de ce changement, parce qu'il avoit pris des mesures pour s'insinuer dans l'esprit du malade, s'adresse aux Médecins, les prie, les conjure de prolonger à quelque prix que ce soit la vie de son ami. Le testament est à peine scellé, que Regulus change de personnage & de ton. *Eh! Messieurs*, dit-il aux Médecins, *combien de temps voulez-vous encore tourmenter un malheureux ? Pour-*

quoy envier une douce mort à qui vous ne pouvez conserver la vie? Blésus meurt; & comme s'il eût tout entendu, il ne laisse rien à Regulus. C'est bien assez de deux contes: m'en demandez-vous un troisiéme, selon la coûtume des Ecoliers? Il est tout prêt. Aurelie, femme d'un rare mérite, se pare de ses plus riches habits, sur le point de signer son testament. Regulus invité à la signature *, arrive; & aussi-tôt, sans autre detour, *Je vous prie*, luy dit-il, *de me léguer ces habits.* Aurelie de croire qu'il plaisante; luy de la presser fort sérieusement: enfin il fait si bien, qu'il la contraint d'ouvrir son testament, & de luy faire un legs de l'habit qu'elle portoit. Il ne se contenta pas de

* C'étoit une action de cérémonie chez les Romains.

la voir écrire, il voulut encore lire ce qu'elle avoit écrit. Il est vray qu'Aurelie est réchappée; mais ce n'est pas la faute de Regulus: il avoit bien compté qu'elle mourroit. Un homme de ce caractere ne laisse pas de recüeillir des successions, & de recevoir des legs, comme s'il le méritoit. Cela doit-il surprendre dans une ville, où le crime & l'impudence sont en possession de disputer, ou même de ravir à l'honneur & à la vertu leurs récompenses? Voyez Regulus. C'étoit un gueux: il est devenu si riche, à force de lâchetez & de crimes, qu'il m'a dit: *Je sacrifiois un jour aux Dieux, pour sçavoir si je parviendrois jamais à joüir de soixante millions de sesterces*; doubles entrailles trouvées dans*

* Environ six millions de notre monnoye.

*victime m'en promirent six vingt
tions.* * Il les aura, n'en doutez
nt, s'il continuë à dicter ainsi
testaments; espéce de fausseté,
toutes les faussetez, à mon avis,
lus punissable. Adieu.

Environ douze millions de notre monnoye.





LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

LIVRE TROISIEME.

LETTRE PREMIERE.
A Calvisius.

JE NE CROIS PAS avoir jamais mieux passé le tems, que j'ay fait derniérement auprès de Spurinna. J'en suis si charmé, que si

j'ay à vieillir, je ne sçache personne à qui je voulûsse davantage ressembler dans ma vieillesse. Rien n'est mieux entendu que son genre de vie. Le cours reglé des astres ne me fait pas plus de plaisir que l'arrangement dans la vie des hommes, & sur tout dans celle des vieillards. Comme il y a une espéce d'agitation, & je ne sçay quel désordre, qui ne sied pas mal aux jeunes gens; rien aussi ne convient mieux, que l'ordre & la tranquillité, aux gens avancez en âge. Pour eux, l'ambition est honteuse, & le travail hors de saison. Spurinna suit religieusement cette regle. Il renferme même comme dans un cercle les petits devoirs qu'il s'impose; petits, si la régularité qui les rappelle chaque jour, ne leur donnoit du prix. Le matin, il se recüeille quelque temps dans son lit; à huit heures, il s'habille, il fait une lieuë

res choſes ; s'il eſt ſeul, on
lit même quand il y a comp
& qu'elle aime la lecture. En
ſe repoſe, & reprend un livre,
converſation qui vaut mieu
livre. Peu après, il monte da
chaiſe avec ſa femme, qui e
rare mérite, ou avec quelq
ſes amis, comme par exemp
derniers jours avec moy.
charmes ne trouve-t-on poi
qu'un ſi grand homme épanc
cœur ? Quelle profonde co
ſance de l'antiquité ! Vous n
vez vous imaginer combien
tions héroïques vous repaſſe

sa modestie a grand soin d'éviter. Quand on a fait plus de deux lieuës, il met pied à terre, & marche environ un quart de lieuë. Après cela, il prend quelque repos, ou retourne travailler dans son cabinet; car il fait très-bien des Vers Lyriques, en Grec & en Latin. Ses Poësies ont une douceur, une grace, une gayeté qui surprennent; & la probité de l'auteur en rehausse le prix. Dès qu'un esclave annonce l'heure du bain (c'est ordinairement à deux heures en hyver, à trois en été), il se dèshabille & se promene au soleil, s'il ne fait point de vent. De-là, il va joüer à la paume, long-temps & violemment; car il oppose encore ce genre d'exercice à la pesanteur de la vieillesse. Après le bain, il se met dans son lit, & différe un peu le repas. Il s'amuse par une lecture divertissante. Pendant ce temps-là, ses amis

té, dans de la vaiſſelle d'arge
pre & antique. Il a même ur
d'airain de Corinthe, qui le
ſans l'attacher. Souvent le re
entremêlé de Comédie, pou
ter à la bonne chere les a
nements de l'étude. La nuit
en été, le trouve encore à
& perſonne ne s'apperçoit d'
trop demeuré, tant le repas f
agréablement. Par-là, il s'e
ſervé à ſoixante & dix-ſept a
ſez, la vûë & l'oüie ſaines &
res, le corps dans toute ſa fo
ſans avoir rien de la vieilleſſ
la ſeule prudence. L'ambi

travaux m'accablent ; mais l'exemple de Spurinna me guide tout-à-la-fois & me soûtient. Tant que la bienséance l'a voulu, il a rempli tous les devoirs publics. Il a passé par les charges, il a gouverné les Provinces, & il a mérité par les fatigues qu'il a soûtenuës, le repos dont il joüit. Je me propose donc, & la même course & le même but. C'est la parole que je vous donne aujourd'huy. Si vous voyez que jamais je m'emporte plus loin, citez-moy devant les Juges, en vertu de cette Lettre ; & faites-moy condamner au repos, quand je n'auray plus à craindre le reproche d'oisiveté. Adieu.



LETTRE II.

A Maxime.

JE crois être en droit de vous demander, pour mes amis, ce que je vous offrirois pour les vôtres, si j'étois à votre place. Arianus Maturius, tient le premier rang parmi les Altinates. Quand je parle de rangs, je ne les regle pas sur les biens de la fortune, dont il est comblé; mais sur la pureté des mœurs, sur la justice, sur l'intégrité, sur la prudence. Ses conseils dirigent mes affaires, & son goût mes études. Il a toute la droiture, toute la sincérité, toute l'intelligence qui se peut désirer. Il m'aime (je ne puis dire rien de plus) autant que vous m'aimez vous-même. Comme il ne connoît point

l'ambition, il s'eſt tenu dans l'ordre des Chevaliers, quoyqu'aiſément il eût pû monter aux plus grandes dignitez. Je voudrois pourtant luy donner un plus grand relief. J'ay une forte paſſion de l'élever à quelque grade ſans qu'il y penſe, ſans qu'il le ſçache, & peut-être même ſans qu'il y conſente ; mais j'en veux un qui luy faſſe beaucoup d'honneur & peu d'embarras. C'eſt une faveur que je vous demande pour luy, à la premiére occaſion qui s'en préſentera. Luy & moy en aurons une parfaite reconnoiſſance. Car quoyqu'il ne ſouhaite point ces ſortes de graces, il les reçoit, comme s'il les avoit fort ſouhaitez. Adieu.

LETTRE III.

A Corellia.

JE ne pourrois pas dire si j'ay eû ou plus de tendresse, ou plus de vénération pour votre pere, homme d'un mérite & d'une probité rare. Ce que je sens, c'est que par rapport à sa mémoire, & par rapport à vous-même, je vous chéris uniquement. Jugez de-là, si je puis manquer de contribuer, non-seulement par des vœux, mais par tous mes efforts, à faire que votre fils ressemble à son ayeul. J'aime mieux qu'il se forme sur le maternel : quoyque d'ailleurs je n'ignore pas que l'ayeul paternel s'étoit acquis beaucoup de considération; & que votre mari & son frere se sont fait un grand nom. Le secret

pour mettre votre fils en état de marcher dignement sur leurs traces, c'est de luy donner un bon guide, qui sçache luy montrer les routes de la science & de l'honneur; mais il importe de bien choisir ce guide. Jusqu'icy l'enfance de votre fils, l'a tenu auprès de vous & sous la conduite de ses précepteurs. Là, rien de ce qu'il a appris n'a pû donner d'atteintes à son innocence; ou n'a pû luy en donner que de légéres. Aujourd'huy, qu'il faut l'envoyer aux Ecoles publiques, on doit prendre un Professeur en éloquence qui soit distingué par sa régularité, & sur tout par sa modestie & par sa vertu. Car entre les autres avantages que cet enfant a reçu de la nature & de la fortune, il est d'une beauté singuliére; & c'est ce qui engage encore plus dans un âge si tendre, à ne luy pas donner un Précepteur seule-

ment, mais un gouverneur en quelque sorte & un défenseur. Je ne vois personne plus propre à cet employ que Julius Genitor. Je l'aime; & l'amitié que je luy porte ne séduit point mon jugement, à qui elle doit sa naissance. C'est un homme grave & irréprochable : peut-être un peu trop sévére & trop dur, si l'on s'en rapporte à la licence de ces derniers temps. Comme tout le monde le peut entendre, & que l'éloquence se manifeste d'elle-même, vous pouvez vous informer à tout le monde de son éloquence. Il n'en est pas de même des qualitez de l'ame : elle a des abîmes, où il n'est presque pas possible de pénétrer ; & de ce côté-là, je vous suis caution de Genitor. Votre fils ne luy entendra rien dire, dont il ne puisse faire son profit ; il n'apprendra rien de lui, qu'il eût été plus à propos d'ignorer. Il n'aura

as moins de soin que vous & moy,
e luy remettre sans cesse devant
s yeux les portraits de ses Ancê-
es, & de luy faire sentir tout le
oids du fardeau que leurs grands
oms luy imposent. N'hésitez donc
as à le mettre entre les mains d'un
récepteur, qui le formera d'abord
ux bonnes mœurs, & ensuite à
éloquence, où l'on ne fait jamais
e grand progrès, sans les bonnes
mœurs. Adieu.

LETTRE IV.

A Macrinus.

QUOYQUE ceux de mes amis qui se sont trouvez icy, & le
ublic même, semblent avoir ap-
rouvé ma conduite, dans la con-
oncture dont je vais vous parler;
seray pourtant fort aise de sça-

voir encore ce que vous en pense
Comme j'eusse souhaité de regle
par votre avis les démarches qui
j'avois à faire, je ne désire pas avec
moins de passion, d'apprendre
votre jugement, sur les démarches que j'ay faites. J'étois allé en
Toscane, après avoir obtenu mon
congé, sans lequel ma charge d'Intendant des Finances ne me permettoit pas de quitter Rome. Je
me disposois à faire commencer
dans cette Province quelque ouvrage public à mes dépens, lorsque
des Députez d'Andalousie vinrent
supplier le Sénat de vouloir bien
m'ordonner d'être leur Avocat
dans l'accusation qu'ils venoient
intenter contre Cecilius Classicus,
leur dernier Gouverneur. Mes
Collegues, par un excès de bonté
& d'amitié pour moy, représentérent les engagements de nos charges, & n'oublierent rien pour me

te dispenser. Sur leurs remon-
nces le Sénat fit un décret, qui
est infiniment honorable, *que*
n me donneroit pour Avocat à ces
ples, s'ils pouvoient m'obtenir de
y-même. Après mon retour, les
putez, de nouveau introduits
is le Sénat, lui réïtérerent en
: présence leurs supplications;
me conjurerent par cette géné-
ité dont ils avoient ressenti les
ets contre Bébius Massa, de ne
leur refuser la protection qu'ils
ient droit d'attendre de moy
nme mes anciens Clients. Aussi-
cette espéce d'applaudisse-
nt, qui précéde ordinairement
décrets, s'excite dans le Sénat.
ors je me leve. *Messieurs* (dis-je),
esse de croire que mes excuses fûs-
t justes. Le motif & la simplici-
le cette réponse, la firent bien
evoir. Ce qui m'y détermina, ce

autres raiſons, qui, quoyq
importantes, n'étoient pa
gliger.* Quand je repaſſ
mon eſprit la généroſité c
porté nos Ancêtres à pc
volontairement la répara
injures particuliéres faite
avec qui ils vivoient da
liaiſon que nous appello
pitalité, j'avois honte de
aux droits d'une alliance p
D'ailleurs, lors que je p
quels périls m'avoit expo
ſenſe des peuples d'And
dans la cauſe que je plai
eux: je ne pouvois me ré

service, le mérite du premier, qui m'avoit tant coûté. Car enfin telle est la disposition du cœur humain. Vous détruisez vos premiers bienfaits, si vous ne prenez soin de les soûtenir par de seconds. Obligez cent fois, refusez une; on ne se souviendra que du refus. La mort de Classicus m'invitoit encore à me charger de cette cause, & en éloignoit ce qui la rendoit plus désagréable, le danger où l'on expose un Sénateur. Je trouvois donc que cette accusation m'assuroit autant de reconnoissance, que si Classicus eût vécu, & ne me laissoit nul ressentiment à craindre. Enfin je comptois qu'après avoir plaidé deux fois pour cette Province, il me seroit plus aisé de m'excuser, si elle me vouloit charger dans la suite une troisiéme fois, contre quelqu'un qu'il ne me convînt pas

d'accuser ; car tout devoir a
bornes. Notre complaisance, d
une occasion ; prépare une ex
à la liberté de nos refus dans u
tre. Je vous ay informé des
secrets motifs de ma condu
c'est à vous d'en juger. Si vo
condamnez, votre sincérité ne
fera guéres moins de plaisir qu
tre approbation, si vous me la
nez. Adieu.

LETTRE V.

A Marcus.

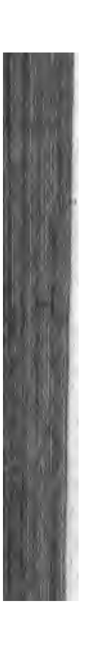
VOUS me faites un g
plaisir, de lire avec tan
passion les ouvrages de mon
cle, & de vouloir les conn
tous & les avoir tous. Je ne
contenteray pas de vous les i

quer : je vous marqueray encore dans quel ordre ils ont été faits. C'eſt une connoiſſance, qui n'eſt pas ſans agréments pour les gens de Lettres. Lorſqu'il commandoit une brigarde de Cavalerie, il a composé un livre de l'art de lancer le javelot à cheval ; & dans ce livre l'eſprit & l'exactitude ſe font également remarquer. Deux autres, de la vie de Pomponius Secundus. Il en avoit été ſinguliérement aimé, & il crut devoir cette marque de reconnoiſſance à la mémoire de ſon ami. Il nous en a laiſſé vingt autres des guerres d'Allemagne, où il a renfermé toutes celles que nous avons eu avec les peuples de ce pays. Un ſonge luy fit entreprendre cet ouvrage. Lors qu'il ſervoit dans cette Province, il crut voir en ſonge Druſus Neron, qui, après avoir fait de

grandes conquêtes, y étoit mort. Ce Prince le conjuroit de ne le pas laisser enseveli dans l'oubli. Nous avons encore de luy trois Livres intitulez, *l'Homme de Lettres*, que leur grosseur obligea mon oncle de partager en six volumes. Il prend l'Orateur au berceau, & ne le quitte point, qu'il ne l'ait conduit à la plus haute perfection. Huit livres, sur les façons de parler douteuses. Il fit cet ouvrage pendant les derniéres années de l'Empire de Neron, où la tyrannie rendoit dangereux tout genre d'étude plus libre & plus élevé. Trente & un, pour servir de suite à l'histoire qu'Aufidius Bassus a écrite. Trente-sept, de l'histoire naturelle. Cet ouvrage est d'une étenduë, d'une érudition infinie, & presque aussi varié que la nature elle-même. Vous êtes surpris, comme un homme,

omme, dont le temps étoit ſi
empli, a pû écrire tant de volu-
nes, & y traiter tant de différents
ujets, la plûpart ſi épineux & ſi
ifficiles. Vous ſerez bien plus
tonné, quand vous ſçaurez qu'il
plaidé pendant quelque temps,
: qu'il n'avoit que cinquante-ſix
ıs quand il eſt mort. On ſçait qu'il
ı a paſſé la moitié dans les em-
arras que les plus importants em-
lois, & la bienveillance des Prin-
es luy ont attiré. Mais c'étoit une
énétration, une application, une
igilance incroyable. Il commen-
oit ſes veilles aux fêtes de * Vul-
ain, non pas pour chercher dans
e Ciel des préſages, mais pour
tudier. Il ſe mettoit à l'étude en
té dès que la nuit étoit tout-à-
uit venuë; en hyver, à une heure
u matin, au plûtard à deux,

* Elles ſe célébroient ordinairement au mois
'Août.



le quittoit ſur les livres. A
jour, il ſe rendoit chez l'Em
Veſpaſien, qui faiſoit auſſi
uſage des nuits. De-là, il all
quitter de ce qui lui avoit
donné. Ses affaires faites, il
noit chez luy; & ce qui luy
de temps, c'étoit encore po
de. Après le dîner (toûjours t
ple & très-léger, ſuivant la c
de nos peres) s'il ſe trouvoi
ques moments de loiſir, en
couchoit au ſoleil. On lu
quelque livre, il en faiſoit
marques & ſes extraits; car
il n'a rien lû ſans extraire.

l'eau froide. Il mangeoit un mor-ceau, & dormoit très-peu de temps. Ensuite, & comme si un nouveau jour eût recommencé, il reprenoit l'étude jusqu'au temps le souper. Pendant qu'il soupoit, nouvelle lecture, nouveaux extraits, mais en courant. Je me souviens, qu'un jour le Lecteur ayant mal prononcé quelques mots, un de ceux qui étoient à table l'obligea de recommencer. *Quoy! ne l'avez-vous pas entendu* (dit mon oncle)? *Pardonnez-moy* (reprit son ami). *Et pourquoy donc* (reprit-il) *le faire répéter? Votre interruption nous coûte plus de dix lignes*. Voyez si ce n'étoit pas être bon ménager du temps. L'été, il sortoit de table avant que le jour nous eût quitté; en hyver, entre sept & huit: & tout cela, il le faisoit au milieu du tumulte de Rome, malgré toutes les occupations que l'on y trouve;

d'étude : je veux dire le
qu'il étoit dans l'eau ; ca
dant qu'il en sortoit, &
faisoit essuyer, il ne ma
point ou de lire ou de dicte
ses voyages, c'étoit sa seul
cation. Comme si alors il
plus dégagé de tous les
soins, il avoit toûjours à se
son livre, ses tablettes &
piste. Il luy faisoit pren
gants en hyver, afin que la
même de la saison ne pû
ber un moment à l'étude.
par cette raison, qu'à R
n'alloit jamais qu'en chaise

pas aux ſciences. C'eſt par cette prodigieuſe aſſiduité, qu'il a ſçû achever tant de volumes, & qu'il m'a laiſſé cent ſoixante tomes remplis de ſes remarques, écrites ſur la page & ſur le revers en très-petits caracteres ; ce qui les multiplie beaucoup. Il me contoit, qu'il n'avoit tenu qu'à luy, pendant qu'il étoit Procureur de Ceſar en Eſpagne, de les vendre à Larcius Licinius, quatre cent mille ſeſterces*; & alors ces mémoires n'étoient pas tout-à-fait en ſi grand nombre. Quand vous ſongez à cette immenſe lecture, à ces ouvrages infinis qu'il a compoſez ; ne croiriez-vous pas, qu'il n'a jamais été ni dans les charges, ni dans la faveur des Princes ? Mais quand on vous dit tout le temps qu'il a ménagé

* Environ quarante mille livres de notre monnoye.



Car d'un côté, quels obsta
Charges & la Cour ne forn
les point aux études ? & de
que ne peut point une si c
application ? C'est donc a
son que je me mocque de c
m'appellent studieux, moy
comparaison de luy, suis
fainéant. Cependant je don
tude tout ce que les devoi
blics & particuliers me lai
temps. Eh! qui, parmi ceu
qui consacrent toute leur
Belles-lettres, pourra
cette comparaison ; & ne
gir, comme si le somme

ous apprendre, ce que vous déſi-
ez ſçavoir, quels ouvrages mon
ncle a composez. Je m'aſſure
ourtant, que ce que je vous ay
andé ne vous fera guéres moins
e plaiſir, que leur lecture. Non-
ulement cela peut piquer enco-
davantage votre curioſité : mais
ous piquer vous-même, d'une
oble envie de faire quelque cho-
de ſemblable. Adieu.

LETTRE VI.

A Severe.

CEs jours paſſez, j'ay acheté
des deniers d'une ſucceſſion
ui m'eſt échûë, une figure d'ai-
in de Corinthe, petite à la véri-
, mais belle & bien travaillée,
moins ſuivant mes lumiéres,

qui ne vont pas loin en aucune chose, moins encore dans celle-cy. Je crois pourtant en avoir assez, pour juger de l'excellence de cette statuë. Comme elle est nuë, elle ne cache point ses défauts, & nous étale toutes ses beautez. C'est un vieillard debout. Les os, les muscles, les nerfs, les veines, les rides même vous paroissent comme dans un homme vivant. Ses cheveux sont clairs & plats; son front large, le visage étroit, le cou maigre; les bras abbattus, les mammelles pendantes, le ventre enfoncé; le dos exprime parfaitement la vieillesse; & la couleur de l'airain ne permet pas de douter, que la figure ne soit fort ancienne. Enfin, tout y est assez achevé, pour arrêter les yeux des maîtres, & pour charmer ceux des ignorants, C'est ce qui m'a engagé à

'acheter, tout médiocre con-
ıoiſſeur que je ſuis : Non dans
e deſſein d'en parer ma maiſon ;
:ar je ne me ſuis point encore avi-
é de luy donner de ces ſortes
l'embelliſſements : mais pour or-
ıer quelque lieu remarquable dans
.otre Patrie, comme le temple
le Jupiter. Le préſent me pa-
oît digne d'un Temple, digne
l'une Divinité. Faites donc faire
. ma Statuë un pied-d'eſtal, de
el marbre qu'il vous plaira, & pre-
.ez ſur vous ce ſoin avec la même
ivacité que vous montrez dans
es moindres choſes dont je vous
harge. On y lira mon nom & mes
ualitez, ſi vous croyez que mes
ualitez y doivent auſſi avoir pla-
e. Moy, j'auray ſoin de vous en-
oyer mon vieillard, par la pre-
niére commodité qui ſe préſente-
a; ou (ce que vous aimerez beau-

coup mieux) je vous le porteray moy-même. Car je me propose, pour peu que les devoirs de ma charge me le permettent, de faire une course jusques chez vous. Je voy déja la joye se répandre sur votre visage à cette nouvelle; mais vous allez vous refrogner. Je n'y feray que très-peu de jours. Les mêmes raisons qui retardent mon départ aujourd'huy, me défendent une longue absence. Adieu.

LETTRE VII.

A Caninius.

LE bruit vient de se répandre icy, que Silius Italicus a fini ses jours, par une abstinence volontaire dans sa terre près de Naples.

Un abcès incurable qui luy étoit survenu, l'a dégoûté de la vie, & l'a fait courir à la mort avec une constance inébranlable. Jamais la moindre disgrace ne troubla son bonheur, si ce n'est peut-être la perte de son second fils ; mais l'aîné, qui valoit beaucoup mieux, & qu'il a laissé Consulaire & plein de santé, l'en a bien dédommagé. Sa réputation avoit reçû quelque atteinte, du temps de Neron. Il fut soupçonné de s'être rendu volontairement délateur ; mais il avoit usé sagement & en honnête homme de la faveur de Vitellius. Il acquit beaucoup de gloire dans le gouvernement d'Asie ; & par une honorable retraite, il avoit effacé la tache de ses premiéres intrigues. Il a sçû tenir son rang parmi les plus grands de Rome, sans se faire valoir, & sans se faire envier. On le visitoit, on le respectoit ; & quoy-

qu'il gardât souvent le lit, & toûjours la chambre, où sa fortune ne pouvoit attirer personne; la bonne compagnie ne le quittoit point. Quand il ne composoit pas, il passoit les jours dans de sçavantes conversations. Il faisoit des vers où il y avoit plus d'art que de génie; & il les lisoit quelquefois, pour sonder le goût du Public. Enfin il prit conseil de sa vieillesse, & sortit de Rome pour se retirer dans la Poüille, d'où rien n'a pû depuis l'arracher, non pas même l'avénement du nouveau Prince à l'Empire. Que cette liberté fait d'honneur à Trajan, qui l'a bien voulu donner; & à Silius, qui l'a osé prendre! Tout ce qui paroissoit beau le tentoit; jusques-là que son empressement pour l'avoir luy attiroit des reproches. Il achetoit en un même pays plusieurs maisons; & la passion qu'il prenoit pour la derniére, le dé-

it des autres. Il se plaisoit
:mbler dans chacune grand
re de livres, de statuës, de
its, qu'il n'aimoit pas seule-
, mais dont il étoit enchanté.
rtrait de Virgile l'emportoit
is les autres. Il fêtoit la naif-
de ce Poëte, avec beaucoup
e solemnité, que la sienne pro-
rincipalement à Naples, où
prochoit de son tombeau,
c le même respect, qu'il eût
:hé d'un temple. Il a vécu
:ette tranquillité soixante &
: ans, avec un corps délicat,
qu'infirme. Comme il fut
ier Consul que fit Neron,
rut aussi le dernier de tous
ue ce Prince avoit honorez
:e dignité. Il paroît même
ıuable, que cet homme, qui
va Consul quand Neron fut
t survécu à tous les autres
oient été élevez au Consu-

lat par cet Empereur. Je ne
penser, sans être vivement
de la misére humaine. C
peut-on imaginer de si cour
si borné, qui ne le soit moi
la vie même la plus longue
vous semble-t-il pas qu'il
qu'un jour que Neron re
Cependant, de tous ceux
exercé le Consulat sous luy
reste pas un seul. Mais po
s'en étonner ? Lucius Pis
pere de celuy que Valerius
assassina si cruellement en A
avoit coûtume de nous dire
ne voyoit plus aucun de
dont il avoit pris l'avis dan
nat étant Consul. Les jour
ptez à cette multitude
d'hommes répandus sur la
sont en si petit nombre,
n'excuse pas seulement, m
je louë même les larmes de
ce dont parle l'histoire. Vo

vez ce que l'on dit de Xerxès. Après avoir attentivement regardé cette prodigieuse armée qu'il commandoit, il ne pût s'empêcher de pleurer le sort de tant de milliers d'hommes, qui devoit si-tôt finir. Combien cette réflexion doit-elle être puissante, pour nous engager à faire un bon usage de ce peu de moments, qui nous échapent si vîte! Si nous ne pouvons les employer à des actions d'éclat, que la fortune ne laisse pas toûjours à notre portée, donnons-les au moins entiérement à l'étude. S'il n'est pas en notre pouvoir de vivre long-temps, laissons au moins des ouvrages, qui ne permettent pas d'oublier jamais que nous avons vécu. Je sçay bien que vous n'avez pas besoin d'être excité: mon amitié pourtant m'avertit de vous animer dans votre course, comme vous m'animez vous-même dans la

mienne. O la noble ardeur, c
celle de deux amis, qui,
de mutuelles exhortations, a
ment de plus en plus en eux
mour de l'immortalité! Adieu

LETTRE VIII.

A Tranquille. *

VOTRE air de cérémo
avec moy ne se dém
point, quand vous me priez a
tant de circonspection, de v
loir bien faire passer à Césen
Silvanus votre proche parent
charge de Colonel que j'ay o
nuë pour vous de Neratius M
cellus. Je n'auray pas moins
plaisir, à vous mettre en état
donner à quelqu'un cette pla
qu'à vous la voir remplir vous-

* C'est Suetone l'Historien.

Je ne crois point qu'il ſoit rai-
ıable d'envier à ceux que
veut élever aux honneurs, le
de bienfaicteur, qui ſeul vaut
ux que tous les honneurs en-
ble. Je ſçay même qu'il eſt auſſi
ieux de répandre les graces,
de les mériter. Vous aurez à
›is cette double gloire, ſi vous
orez un autre, d'une dignité où
e mérite vous avoit appellé.
croyez pas que je m'oublie
; cette occaſion : je ſens que la
ſidération qu'on a pour moi, va
tre infiniment dans le monde.
y connoîtra, que mes amis
vent non-ſeulement exercer la
'ge de Colonel ; mais même
›nner. Je vous obéis donc avec
ir dans une choſe ſi juſte.
ıreuſement votre nom n'a
ıt encore été porté ſur le rolle
lic. Ainſi nous avons la liberté
nettre à la place celuy de Sil-

vanus. Puiſſe-t-il être auſſi ſenſible à cette grace qu'il reçoit de vous, que vous l'êtes à ce petit ſervice que je vous rends ! Adieu.

LETTRE IX.

A Minutianus.

JE puis enfin vous faire icy le détail de tous les travaux que m'a coûté la cauſe que j'ay plaidée pour la Province d'Andalouſie. * Cette cauſe a duré pluſieurs audiences, avec des ſuccès fort différents. Vous demandez d'où peut venir cette différence ? De la même raiſon qui a obligé de partager la cauſe en pluſieurs audiences. Claſſicus, ame baſſe, & qui alloit au crime à découvert, avoit gouverné cette Province avec autant de cruauté que

* Le texte dit la Bétique, partie de l'Andalouſie.

ıvarice, la même année, que us Marius Priſcus, l'Afrique rouvoit ſemblable ſort. Priſcus oit orignaire d'Andalouſie, & laſſicus d'Afrique. De-là ce bon ot des Andalouſiens (car il échai: quelquefois de bons mots à la ɔuleur): *L'Afrique nous rend ce que us luy avons prêté.* Il y eut pournt cette différence entre ces :ux hommes, qu'une ſeule ville ɔurſuivit criminellement Priſıs, & que pluſieurs particuliers rendirent ſes parties; au lieu ıe toute l'Andalouſie en corps ndit ſur Claſſicus. Il prévint les ıites de ce procès, par une mort u'il dût, ou à ſa bonne fortune, ı à ſon courage. Car la mort de :t infâme ne laiſſe pas d'être quivoque. Si d'un côté il paroît ırt vray-ſemblable, qu'en perant l'eſpérance de ſe juſtifier, il



commettre les actions
condamnables , ait eu
d'affronter la mort, pou
ber à la honte de la c
tion. L'Andaloufie cepe
mandoit, que tout mort
fon procès fût inftruit. L
vouloient ainfi. L'ufage
s'y oppofer. Enfin, aprè
gue interruption, les Loi
cette occafion repris leu
re force. Les peuples de
vince alloient encore plu
prétendoient que Claf
toit pas le feul coupable.
foient nommément les M

t un homme qui n'étale pas
ns de richesses que de fleurs
s ses discours, & pour qui cet-
ociété de ministere a redoublé
a ancienne amitié pour luy. Il
ible que les rivaux de gloire, sur
t parmi les gens de lettres,
nt fort disposez à la discorde.
us n'avons pas eu pourtant la
ndre dispute. Chacun, sans
uter l'amour-propre, marchoit
1 pas égal où l'appelloit le bien
a cause. Son étenduë, & l'utili-
e nos clients, nous firent dès le
nmencement reconnoître qu'il
alloit pas que chacun de nous
fermât tant d'actions différen-
dans un seul discours. Nous
gnions que le jour, que la voix,
: les forces ne nous manquâs-
t, si nous rassemblions comme
in seul corps d'accusation, tant
crimes & tant de criminels.
us ces noms, tous ces faits dif-

férents pouvoient d'ailleurs, non
ſeulement épuiſer l'attention des
Juges, mais même confondre leurs
idées. Nous appréhendions encore
que le crédit particulier de cha-
cun des accuſez, ſi on les réüniſ-
ſoit dans un même jugement, ne
devînt commun à tous par ce mé-
lange. Enfin nous voulions éviter
que dans la confuſion, le plus pu
ſant ne ſe ſauvât aux dépens
plus foible; & qu'un indigne ſ
fice ne dérobât à la juſtice les
nobles victimes. Car jamais la
veur & la brigue n'agiſſent p
ſûrement, que lors qu'elles p
vent ſe couvrir du maſque de la
vérité. Nous voulions imiter S
torius, qui commanda au plus f
de ſes ſoldats d'arracher tout-à
fois la queuë d'un cheval, &
plus foible de ne l'arracher c
poil à poil. Vous ſçavez le re
Nous jugions de même, qu'il

nous étoit pas possible de triompher d'un si gros escadron d'accusez, si nous ne les détachions les uns des autres. La premiére chose que nous crûmes devoir bien établir, c'est que Classicus étoit coupable. C'étoit une préparation naturelle & nécessaire à l'accusation de ses Officiers & de ses complices, qui ne pouvoient jamais être criminels, s'il étoit innocent. Nous en choisîmes deux entre eux pour luy joindre, Bébius Probus & Fabius Hispanus, l'un & l'autre considérables par leur crédit, Hispanus même par son éloquence. Classicus nous fit peu de peine. Il avoit laissé parmi ses papiers un mémoire écrit de sa main, où l'on trouvoit au juste ce que luy avoit valu chacune de ses concussions. Nous avions même une Lettre de luy fort vaine & fort impertinente, qu'il écrivit à une de ses

maîtresses à Rome, en ces termes *Réjouïssons-nous; je parts pour m rendre auprès de vous; & je part grand Seigneur: J'ay amassé quatr millions de sesterces* du prix d'un partie des Domaines d'Andalousi* Probus & Hispanus nous embar rasserent davantage. Avant qu d'entrer dans la preuve de leur crimes, je crus qu'il étoit nécessai re de faire voir que l'exécution d l'ordre d'un Gouverneur en un chose manifestement injuste, étoi un crime. Autrement, c'étoit pe dre son temps que de prouver qu'ils avoient été les exécuteu des ordres de Classicus. Car ils n nioient pas les faits dont ils étoien chargés; mais ils s'excusoient si l'obéissance qui les y avoit forcez & qui demandoit leur grace. I prétendoient la mériter d'autan

* Environ quatre cens mille livres de not monnoye.

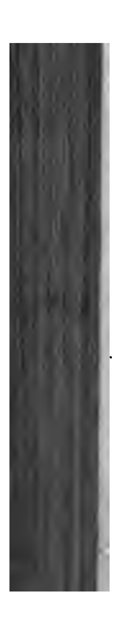
pl

us juftement, qu'ils étoient des
ens de Province, accoûtumez à
embler au moindre commande-
ent du Gouverneur. Claudius
eftitutus, qui me répliqua, publie
autement, que malgré le long
xercice & cette vivacité natu-
elle qui luy tient la repartie toû-
ours prête, il ne fut jamais plus
roublé, jamais plus déconcerté,
ue lorfqu'il fe vit arracher les feu-
es armes où il avoit mis toute fa
onfiance. Voici quel fut l'événe-
nent. Le Sénat ordonna, que
es biens dont Claffīcus joüiffoit
vant qu'il prît poffeffion de fon
Gouvernement, feroient féparez
le ceux qu'il avoit acquis depuis.
Les premiers furent adjugez à fa
ille; les autres furent abandonnez
aux peuples d'Andaloufie. On alla
plus loin: On ordonna, que les
créanciers qu'il avoit payez, ren-
droient ce qu'ils avoient reçû; &



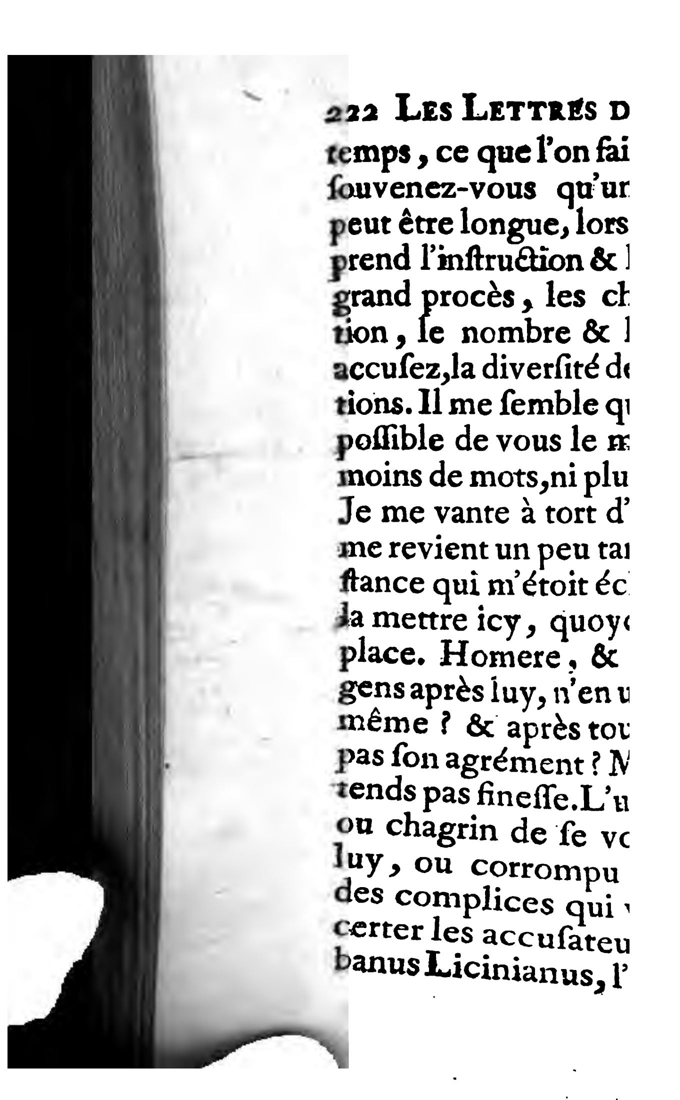
fut atroce dans la lutte. Pe
après, nous plaidâmes con
dius Fuscus, gendre de Cl
contre Stillonius Priscus,
commandé une cohorte
Le succès fut différent. P
banni de l'Italie pour d
Fuscus fut renvoyé absou
troisiéme audience, il nou
plus convenable, de r
grand nombre de comp
étoit dangereux qu'en fa
ner plus long-temps cett
le dégoût & l'ennuy ne
sent l'attention des Juge
lassâssent leur sévérité. F

;'on avoit contre elle assez d'indi-
es pour la soupçonner ; mais non
ssez de preuves pour la convain-
re. A l'égard de sa fille aussi ac-
usée, les soupçons même man-
uoient. Lors donc qu'à la fin de
ette audience, j'eus à parler d'el-
:, n'ayant plus à craindre, comme
: l'aurois eu au commencement,
'ôter à l'accusation quelque chose
e son poids, je crus qu'il étoit de
ı justice, de ne point opprimer
innocence. Je ne me contentay
as de le penser, je le dis librement,
c de plus d'une maniére. Tantôt
; demandois aux députez, s'ils
ı'avoient instruit de quelque fait,
u'ils se pûssent prometre de prou-
er contre elle. Tantôt je m'adres-
ɔis au Sénat, & le suppliois de
ıe dire, s'il croyoit qu'au cas que
eûsse quelque sorte d'éloquence,
me fût permis d'en abuser, pour
erdre une personne qui étoit in-



ra. Vous vous érigez donc
Non ; mais je n'oublie pa
suis un Avocat, tiré du n
Juges. Telle a été la fin
grande cause. Les uns o
sous ; la plûpart condan
bannis, ou à temps, ou à
té. Le décret du Sénat lo
mes fort honorables notre
notre application, notre
& cela seul pouvoit digne
compenser de si grands
Vous comprenez aisémen
point m'ont fatigué tant
doiries différentes, tant
tres disputes, tant de t

protecteurs déclarez d'un ſi grand nombre de coupables. En voici un exemple. Quelques-uns des Juges même, au gré de qui je preſſois trop un accuſé des plus accréditez, ne purent s'empêcher de s'écrier hautement, & de m'interrompre. *Eh! laiſſez-moy continuer*, leur dis-je; *cet homme n'en ſera pas moins innocent, quand j'auray tout dit.* Imaginez-vous par-là quelles contradictions il m'a fallu eſſuyer, quelles inimitiez je me ſuis attirées. Il eſt vray qu'elles ne dureront pas; car l'intégrité, qui dans le moment bleſſe ceux à qui elle réſiſte, devient bien-tôt l'objet de leur admiration & de leurs loüanges. Je ne pouvois pas vous expoſer plus clairement toute cette affaire. Vous allez me dire: Elle n'en valoit pas la peine; je me ſerois bien paſſé d'une ſi longue Lettre. Ceſſez donc de me demander de temps en



temps, ce que l'on fai
souvenez-vous qu'ur
peut être longue, lors
prend l'instruction & l
grand procès, les ch
tion, le nombre & l
accusez, la diversité de
tions. Il me semble qu
possible de vous le m
moins de mots, ni plu
Je me vante à tort d'
me revient un peu tar
stance qui m'étoit éc
la mettre icy, quoyc
place. Homere, &
gens après luy, n'en u
même ? & après tou
pas son agrément ? M
tends pas finesse. L'u
ou chagrin de se vo
luy, ou corrompu
des complices qui
certer les accusateu
banus Licinianus, l'

& des Commiſſaires, de prévariquer en ce qui regardoit Caſta femme de Claſſicus. Les Loix veulent, que l'on juge l'accuſation principale, avant que d'entrer en connoiſſance de la prévarication; parce que rien n'eſt plus propre à faire bien juger de la prévarication, que la maniére dont l'accuſation paroît avoir été inſtruite. Cependant, ni la diſpoſition des Loix, ni la qualité de Député, ni la fonction de Commiſſaire, ne purent garantir Norbanus, tant on avoit de haine & d'indignation contre cet homme. C'étoit un ſcélérat, qui, du temps de Domitien, avoit uſé de ſa faveur, comme la plûpart des autres, & que la Province avoit choiſi pour Commiſſaire; en vûë, non de ſa droiture & de ſon intégrité, mais de ſon inimitié déclarée contre Claſſicus, par qui il avoit été banni. Norbanus demanda un jour

temps, ce que l'on fait à Rome, souvenez-vous qu'une Lettre peut être longue, lors qu'elle comprend l'instruction & le détail d'un grand procès, les chefs d'accusation, le nombre & la qualité des accusez, la diversité des condamnations. Il me semble qu'il n'étoit pas possible de vous le mander, ni en moins de mots, ni plus exactement. Je me vante à tort d'exàctitude: il me revient un peu tard une circonstance qui m'étoit échapée. Je vais la mettre icy, quoyque hors de sa place. Homere, & tant d'habiles gens après luy, n'en usent-ils pas de même? & après tout, cela n'a-t-il pas son agrément? Moy, je n'y entends pas finesse. L'un des témoins, ou chagrin de se voir cité malgré luy, ou corrompu par quelqu'un des complices qui vouloit déconcerter les accusateurs, accusa Norbanus Licinianus, l'un des députez

& :s Commiſſaires, de prévari-
qu en ce qui regardoit Caſta
fe ie de Claſſicus. Les Loix veu-
le que l'on juge l'accuſation
pri pale, avant que d'entrer en
co iſſance de la prévarication;
pa que rien n'eſt plus propre à
fai ien juger de la prévarica-
tic que la maniére dont l'accuſa-
tio aroît avoir été inſtruite. Ce-
pe it, ni la diſpoſition des Loix,
ni ualité de Député, ni la fon-
cti le Commiſſaire, ne purent
ga r Norbanus, tant on avoit
de ie & d'indignation contre
ce ime. C'étoit un ſcélérat, qui,
du ps de Domitien, avoit uſé
de eur, comme la plûpart des
aut & que la Province avoit
ch our Commiſſaire; en vûë,
non ſa droiture & de ſon inté-
grit ais de ſon inimitié déclarée
cont Claſſicus, par qui il avoit été
banni Norbanus demanda un jour



miére. Il fallut répondre
moment. Il le fit. Son c
fourbe & méchant ne me
pas de décider, si ce fut av
ce ou avec fermeté : mais i
tain, que ce fut avec tout
sence d'esprit imaginable
chargea de beaucoup de
ticuliers, qui luy firent plu
que la prévarication. Po
Rufus & Libo Frugi, to
Consulaires, déposerent co
que du temps de Domitie
plaidé pour les accusateur
vius Liberalis. Norbanus
damné & relégué. Ainsi

nouvelle, & qui paroît renfermer contradiction. Les mêmes Juges qui avoient déclaré l'accusateur convaincu de prévarication, prononcerent l'absolution de l'accusée. Vous êtes curieux de sçavoir, quel parti nous prîmes dans cette conjoncture. Ce fut de remontrer au Sénat, que nous tenions de Norbanus seul toutes nos instructions ; & de soûtenir, que s'il étoit jugé prévaricateur, il falloit nous donner le temps de chercher & de rassembler de nouveaux mémoires. Après cela, pendant toute l'instruction de son procès, nous demeurâmes spectateurs. Pour luy, il continua d'être présent à tout ; & montra jusqu'à la fin, ou la même fermeté, ou la même audace. J'examine si je n'omets rien encore. Oüy : j'allois oublier, que le dernier jour Salvius Liberalis parla fortement contre tous les autres

Députez, comme s'ils avoient tra-
hi la Province, & qu'ils eûssen
épargné plusieurs personnes qu'il
avoient ordre d'accuser. Son es
prit, son feu, son éloquence, fi
rent grand' peur aux pauvres gen
Persuadé de leur vertu & de le
reconnoissance, je les défendis. I
publient que je les ay sauvez d'un
terrible tempête. Ce sera icy la fi
de ma Lettre. Je n'y ajoûteray pa
une syllabe, quand même je m'ap
percevrois que j'ay oublié que
que chose. Adieu.



LETTRE X.

A Spurinna & à Coccia.

SI les derniers jours que je passay chez vous, je ne vous dis point que j'avois composé un Ouvrage à la loüange de votre fils, deux raisons m'en ont empêché. L'une, que je ne l'avois pas composé pour vous le dire; mais pour satisfaire à ma tendresse, & pour soulager ma douleur. L'autre, que les mêmes personnes qui vous avoient parlé de mon Ouvrage, & qui en avoient oüy la lecture (comme vous-même, Spurinna, me l'avez dit), avoient dû, ce me semble, vous en apprendre le sujet. Je craignois d'ailleurs de prendre mal mon temps, si dans des jours destinez à la joye, j'eusse rappellé de

ſi triſtes idées. J'ay même encore un peu héſité aujourd'huy, ſi je me contenterois de vous envoyer la piéce que j'ay prononcée, & que vous exigez de moy; ou ſi je n'y ajoûterois point d'autres écrits, que je réſerve pour un recüeil ſéparé. Car il ne ſuffit pas à un cœur auſſi touché que le mien, de renfermer dans un petit livre la mémoire d'une perſonne ſi chére & ſi précieuſe. Il faut donner plus d'étenduë à ſa gloire. Elle l'aura, ſi divers ouvrages la répandent & la publient. Mais dans le doute ſi je vous envoyerois tout ce que j'ay composé ſur ce ſujet, ou ſi j'en retiendrois une partie; j'ay trouvé qu'il convenoit mieux à ma franchiſe, & à notre amitié, de vous envoyer tout, principalement après la promeſſe que vous me faites, d'en garder le ſecret entre nous deux, juſqu'à ce que l'envie me

renne de publier ces ouvrages. Il
e me reste plus qu'à vous de-
iander une grace : c'est de vou-
ɩir bien me dire avec la même
anchise, ce que je dois ajoûter,
ianger, supprimer. Je sçay bien
ue dans la douleur il est difficile
e conserver un esprit assez libre
our cela : mais, tout difficile qu'il
t, usez-en avec moy, comme
rec un Sculpteur, avec un Pein-
e, qui travailleroit à la statuë, au
ortrait de votre fils. Vous l'aver-
riez, qu'il n'a pas bien exprimé
ı trait ; qu'il doit retoucher l'au-
e. Ayez pour moy la même at-
ention. Soûtenez, conduisez ma
ume. Elle travaille, si l'on vous
ı croit, à une image que le temps
e doit jamais effacer. Plus cette
ıage sera naturelle, ressemblan-
, parfaite, plus elle sera dura-
e. Adieu.

Lettre XI.

A Genitor.

C'Est le caractere de notr ami Artemidore, d'exagére toûjours les services qu'on lu rend. Il est vray qu'il a reçû d moy celuy dont il vous a parlé mais il est encore plus vray, qu'i l'estime beaucoup plus qu'il n vaut. Les Philosophes avoient ét chassez de Rome. J'allay le trouve dans une maison qu'il avoit au portes de la Ville; & j'y allay dan une conjoncture, où ma visit étoit plus remarquable & plu dangereuse. J'étois Préteur. Il n pouvoit qu'avec une grosse somm acquitter les dettes qu'il avoit con tractées pour des sujets très-loüa bles. Quelques-uns de ses amis l

plus puiſſants & les plus riches, ne voulurent pas s'appercevoir de ſon embarras. Moy, j'empruntay la ſomme, & je luy en fis don. J'avois lieu pourtant de trembler alors pour moy-même. On venoit de faire mourir, ou d'envoyer en exil ſept de mes amis. Les morts étoient Senecion, Ruſticus, Helvidius. Les exilez, Mauricus, Gratilla, Arria, Fannia. La foudre tombée autour de moy tant de fois, qu'elle m'avoit comme brûlé, ſembloit me préſager évidemment un ſemblable ſort. Mais il s'en faut bien, que je croye avoir pour cela mérité toute la gloire qu'il me donne. Je n'ay fait qu'éviter l'infamie. J'ay eu, autant que la différence de nos âges le pouvoit permettre, une amitié pleine de tendreſſe & d'admiration pour Caïus Muſonius ſon beau-pere. Artemidore luy-même étoit de mes plus intimes amis, dès

le temps que j'étois Tribun dans l'armée de Syrie. C'est la premiére marque que j'aye donné d'un naturel heureux, de montrer du goût pour un Sage, ou du moins pour un homme qui ressemble si fort à ceux que l'on honore de ce nom. Car en vérité, entre tous ceux que l'on appelle Philosophes, vous en trouverez difficilement un ou deux aussi sinceres, aussi vrais que luy. Je ne vous parle point de son courage à supporter la rigueur des saisons. Je ne vous dis point qu'il est infatigable dans les plus rudes travaux; que les plaisirs de la table luy sont inconnus; & qu'il donne aussi peu de licence à ses désirs, qu'à ses yeux. Ces qualitez pourroient briller dans un autre. Chez luy, elles sont obscurcies par ses autres vertus. Il leur doit la préférence que Musonius luy donna sur des rivaux de tous états, lors qu'il le

choisit pour gendre. Je ne puis faire ces réflexions, sans être sensible au plaisir d'apprendre, qu'il me vante si fort, & principalement auprès de vous. Je finis cependant par où j'ay commencé. J'appréhende bien qu'il ne sorte des bornes, où son inclination bienfaisante ne luy permet guéres de se contenir. C'est son défaut, beau à la vérité; mais défaut important, & le seul que je connoisse à cet homme si sage d'ailleurs. Il voit toûjours dans ses amis plus de mérite qu'ils n'en ont. Adieu.

LETTRE XII.

A Catilius.

J'IRAY souper chez vous, mais je veux faire mon marché. Je prétends que le repas soit court &



jour, differents devoirs év
des gens, que Caton même
contra pas impunément.
ce propos le blâme d'une
qui le louë. Il dépeint da
grand embarras, ceux qui
trerent Caton yvre, qu'il
rent aussi-tôt qu'ils luy eu
couvert le visage. *On eut d*
te-t-il) *que Caton venoit de*
dre sur le fait; & non pas
noient d'y prendre Caton.
plus haute idée peut-on do
l'autorité que Caton avoit
que de le représenter si r
ble, tout enséveli qu'il ét

putation, où la médisance dans la bouche même de nos ennemis, soit notre éloge. Adieu.

LETTRE XIII.

A Romanus.

JE vous ay envoyé, comme vous le désirez, le remerciment que j'ay fait à l'Empereur au commencement de mon Consulat : vous l'auriez reçû, quand même vous ne me l'eussiez pas demandé. Ne faites pas moins d'attention, je vous prie, sur la difficulté, que sur la beauté du sujet. Dans la plûpart des ouvrages, la seule nouveauté suffit pour réveiller le Lecteur : icy, le sujet, tant de fois rebattu, semble épuisé. Il arrive de-là, que chacun, indifférent sur tout le reste, ne s'attache qu'aux tours & à

l'expreſſion, qui, dans un examen ainſi détaché, ſe ſoutiennent difficilement. Et plût à Dieu, que l'on s'arrêtât du moins au plan, aux liaiſons, aux figures du diſcours! Car enfin, les plus groſſiers peuvent quelquefois inventer heureuſement, & s'exprimer en termes pompeux: mais ordonner avec art, répandre une agréable variété, placer à propos les figures; c'eſt ce qui n'appartient qu'aux plus délicats. Il ne faut pas même affecter toûjours des penſées ſublimes & brillantes. Comme dans un Tableau, rien ne fait tant paroître la lumiére, que le mêlange des ombres; auſſi, dans une harangue, rien ne fait tant valoir le merveilleux, que le contraſte du ſimple. Mais j'oublie que je parle à un Maître. Je ne dois l'avertir, que de ne me pas épargner. C'eſt par la ſévérité de votre critique ſur les

endroits foibles, que je jugeray de la sincérité de votre approbation pour tout le reste. Adieu.

LETTRE XIV.

A Acilius.

LEs Esclaves de Largius Macedo, qui a été Préteur, viennent d'exercer sur luy les dernières cruautez. L'avanture est des plus tragiques, & telle qu'une simple Lettre ne suffit pas, pour en faire sentir toute l'horreur. Il étoit maître dur, inhumain; & qui se souvenoit peu, ou plûtôt ne se souvenoit point que son pere avoit été luy-même dans l'esclavage. Il prenoit le bain dans sa maison de Formies, lors que tout à coup ses Esclaves l'environnent. L'un le prend à la gorge, l'autre le

frappe au visage ; celuy-cy luy don-
ne mille coups dans le ventre &
dans l'estomac ; celuy-là dans des
endroits que la pudeur ne permet
pas de nommer ; & lors qu'ils cru-
rent l'avoir tué, ils le jetterent sur
un plancher fort chaud, pour voir
s'il ne vivroit point encore. Luy
soit qu'en effet il eût perdu le sen-
timent, soit qu'il feignît de ne rien
sentir, demeure étendu & immo-
bile, & les confirme dans la pen-
sée qu'il étoit mort. Aussi-tôt ils
l'emporterent, comme si la cha-
leur du bain l'eût fait évanoüir.
Ceux de ses Esclaves qui n'étoient
point complices, & ses concubines,
accourent avec de grands cris &
avec de grands gémissemens. Lar-
gius, réveillé par le bruit & rani-
mé par la fraîcheur du lieu, en-
tre-ouvre les yeux ; & par un petit
mouvement, donne quelques si-
gnes de vie : il le pouvoit alors

sans danger. Les Esclaves prennent la fuite. On arrête les uns, on court après les autres. Le maître, avec beaucoup de peine, n'a survécu que peu de jours. Avant que de mourir, il a eu la consolation de se voir vengé, comme l'on vange les morts. Voyez, je vous prie, à quel danger, à quelle insolence & à quel outrage nous sommes exposez. Il ne faut pas que personne se croye en sûreté, parce qu'il est doux & humain; car les Esclaves n'égorgent point leurs Maîtres, par raison, mais par fureur. C'en est assez sur ce sujet. N'y a-t-il plus rien de nouveau? Rien. Je ne manquerois pas de vous l'écrire. J'ay du papier de reste; j'ay du loisir; il est fête. J'ajouteray pourtant ce qui me revient fort à propos du même Macedo. Un jour qu'il se baignoit à Rome dans un bain public, il luy

arriva une avanture remarquable, & de très-mauvais augure, comme la suite l'a fait voir. Un Chevalier Romain, poussé doucement par un Esclave de Macedo, & averti de faire place, se tourna brusquement, & porta un si rude coup, non à l'esclave, mais au Maître, qu'il pensa le renverser. Ainsi le bain a été funeste à Macedo, comme par dégrez. La premiére fois, il y reçut un affront. La seconde fois, il y perdit la vie. Adieu.

LETTRE

LETTRE XV.

A Proculus.

VOus me priez de lire vos ouvrages dans ma retraite, & de vous dire s'ils sont dignes d'être publiez. Vous m'en pressez; vous autorisez vos prieres par des exemples; vous me conjurez même de prendre sur mes études une partie du loisir que je leur destine, & de la donner aux vôtres. Enfin, vous me citez Ciceron, qui se faisoit un plaisir de favoriser & d'animer les Poëtes. Vous me faites tort. Il ne faut ni me prier, ni me presser. Je suis adorateur de la Poësie; & j'ay pour vous une tendresse que rien n'égale. Ne doutez donc pas, que je ne fasse avec autant d'exactitude que de joye, ce

roiſſoit mortelle. Le fils mourut. C'étoit un jeune homme d'une beauté, d'une modeſtie, qui charmoient; & plus cher encore à ſon pere & à ſa mere par de rares vertus, que par le nom de Fils. Arria donna de ſi bons ordres pour les obſéques, que le pere n'en ſçût rien. Toutes les fois même qu'elle entroit dans la chambre de ſon mari, elle luy faiſoit entendre, que leur fils ſe portoit mieux. Souvent preſſée de dire comment il étoit, elle répondoit, qu'il n'avoit pas mal dormi; qu'il avoit mangé avec aſſez d'appétit. Enfin, lors qu'elle ſentoit qu'elle ne pouvoit plus retenir ſes larmes, elle ſortoit; elle s'abandonnoit à ſa douleur; & après l'avoir ſoulagée, elle rentroit les yeux ſecs, le viſage ſerein, comme ſi elle eût laiſſé ſon deüil à la porte. Rien n'eſt plus beau, je l'avouë, que ce

qu'elle fit en mourant. Quoy de plus glorieux, que de prendre un poignard, que de l'enfoncer dans son sein, que de l'en tirer tout sanglant; & de la même main le présenter à son mari, avec ces paroles immortelles & presque divines : *Mon cher Pétus, cela ne fait point de mal!* Mais après tout, la gloire & l'immortalité présentes dans ce moment à ses yeux, la soûtenoient. Combien faut-il plus de force & de courage, lors que dénuée d'un si puissant secours, elle fait rentrer ses pleurs, disparoître son désespoir, & qu'elle montre un visage de mere contente, quand elle n'a plus de fils? Scribonien avoit soulevé l'Illyrie contre l'Empereur Claude. Scribonien est défait & tué. Pétus, qui s'étoit attaché à luy, est pris & mené à Rome. On l'embarque. Arria conjure les Soldats qui l'escortent de la rece-

voir dans leur bord. *Vous ne pouvez*, leur disoit-elle, *refuser à un homme Consulaire quelques esclaves, qui luy servent à manger, qui l'habillent, qui le chaussent. Seule, je luy rendray tous ces services.* Les Soldats furent inéxorables : Arria loüë une barque de Pêcheurs ; & dans un si petit bâtiment, se met à la suite d'un gros Vaisseau. Arrivée à Rome, elle rencontre dans le Palais de l'Empereur, la femme de Scribonien, qui révéloit les complices, & qui voulut luy parler. *Que je t'écoute* (dit-elle), *toy qui as vû tuer ton mari entre tes bras, & qui vis encore ?* Vous pouvez juge[r] de-là, que ce ne fut pas sans réfle[-]xion, & par une aveugle impétuo[-]sité, qu'elle choisit une si glorieu[se] mort. Un jour, Thraseas son gen[-]dre, qui la conjuroit de quitter l[a] résolution où elle étoit de mou[-]rir, luy dit : Vous voulez donc

l'on me force à quitter la vie, que votre fille la quitte avec moy ? Elle luy répondit, sans s'émouvoir: *Oüy, je le veux, quand elle aura vécu avec vous aussi long-temps, & dans une aussi parfaite union que j'ay vécu avec Pétus.* Ce discours avoit redoublé l'inquiétude & l'attention de toute sa famille. On l'observoit de beaucoup plus près. Elle s'en apperçut. *Vous perdrez votre temps,* dit-elle. *Vous pouvez bien faire que je meure d'une mort plus douloureuse : mais il n'est pas en votre pouvoir, de m'empêcher de mourir.* A peine a-t-elle achevé ces paroles, qu'elle se leve précipitamment de sa chaise, va se heurter la tête avec violence contre le mur, & tombe comme morte. Revenuë à elle-même, *Je vous avois bien promis*, dit-elle, *que je sçaurois m'ouvrir les passages les plus difficiles à la mort, si vous me fermiez ceux qui sont aisez.* Ces

traits ne vous paroissent-ils point plus héroïques encore, que celuy-cy naturellement préparé par les autres : *Mon cher Pétus, cela ne fait point de mal ?* Cependant toute la terre parle de cette action. Celles qui l'ont préparée sont inconnuës. Concluez donc avec moy, qu'entre les actions des hommes illustres, les unes ont plus d'éclat, les autres plus de grandeur. Adieu.

LETTRE XVII.

A Severien.

A QUOY tient-il donc, que je ne reçoive de vos nouvelles ? Tout va-t-il bien ? ou quelque chose iroit-il mal ? Etes-vous accablé d'affaires ? ou joüissez-vous d'un doux loisir ? Les commoditez pour écrire sont-elles rares ? ou

vous manquent-elles ? Tirez-moy de cette inquiétude que je ne puis plus supporter ; & n'épargnez pas un courrier exprès. J'offre d'en faire la dépense. Je le payeray bien, s'il m'apprend ce que je désire. Pour moy, je me porte bien, si c'est se bien porter, que de vivre dans une cruelle incertitude ; que d'attendre de moment à autre des nouvelles qui ne viennent point ; que de craindre pour ce que j'ay de plus cher, tous les malheurs attachez à la condition humaine. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Severe.

LEs devoirs du Consulat m'ont engagé à remercier le Prince au nom de la République. Aprés

m'en être acquitté dans le Sénat, d'une maniére convenable au lieu, au temps, à la coûtume; j'ay crû qu'en bon citoyen, je devois jetter ſur le papier, les choſes que j'avois dites, & leur y donner plus d'étenduë. Ma premiére vûë a été de faire aimer encore davantage à l'Empereur ſes vertus, par les charmes d'une loüange naïve. J'ay voulu en même-temps tracer à ſes ſucceſſeurs, par ſon exemple mieux que par aucun précepte, la route de la ſolide gloire. S'il y a beaucoup d'honneur à former les Princes par de nobles leçons, il y a bien autant d'embarras dans cette entrepriſe, & peut-être encore plus de préſomption. Mais laiſſer à la poſtérité l'éloge d'un Prince accompli, montrer comme d'un phare aux Empereurs qui viendront après luy une lumiére qui les guide; c'eſt

tout-à-la-fois être aussi utile & plus modeste. Ce qui m'a fait le plus de plaisir, c'est que dans le dessein de lire cet ouvrage à mes amis, je ne les invitay point par des billets de cérémonie, selon l'usage. Je les fis seulement avertir, que je leur lirois ma piéce un certain jour, s'ils avoient du loisir de reste pour venir l'entendre. Vous sçavez qu'à Rome jamais on ne trouve de loisir pour ces sortes de choses. Cependant ils y sont tous accourus deux jours de suite, & par le plus mauvais temps du monde. Non contents de cela, lors que par discrétion je voulus cesser, ils exigerent absolument de moy, que le lendemain je leur donnâsse la lecture du reste. A qui dois-je croire que cet honneur a été rendu? Est-ce à ma personne? est-ce à l'amour des Lettres? J'incline bien plus à penser que c'est au dessein

de rallumer l'amour des Lettres presque éteint. Mais songez, je vous prie, quel est le sujet qui semble avoir si fort piqué leur curiosité. Comment se peut-il, que ce qui, sous d'autres Empereurs, nous ennuyoit dans le Sénat même, lors que la politique ne nous y demandoit qu'un moment d'attention, se fasse lire, se fasse écouter avec empressement pendant trois jours ? Ce n'est point qu'il entre aujourd'huy plus d'éloquence ; c'est qu'il entre plus de liberté dans ces discours. Rien ne sera donc plus glorieux pour notre auguste Empereur, que lors qu'on verra ces sortes de harangues, aussi odieuses que fausses sous d'autres regnes, devenuës sous le sien, aussi aimables que sincéres. Moy, je n'ay pas été moins charmé du goût de mes Auditeurs, que de leur empressement. Je me suis apperçû, que les

ndroits les moins fleuris, plai-
oient du moins autant que les au-
:és. Il eſt vray que je n'ay lû qu'à
eu de perſonnes cet ouvrage fait
our tout le monde. Je ne puis
'empêcher cependant d'être flat-
é de ces ſuffrages particuliers. Il
le ſemble qu'ils me répondent de
eux du Public. Je veux eſpérer,
ue comme la flatterie qui regnoit
ıſques ſur les Théâtres, avoit fait
e très-mauvais Muſiciens il n'y
pas long-tems, la liberté qui
:gne aujourd'huy par tout, en
eut faire d'excellents.* Tous ceux
ui n'écrivent que pour plaire,
: régleront toûjours ſur le goût
énéral. J'ay crû, qu'il m'étoit
ermis de traiter mon ſujet, avec
ı peu d'étenduë & de liberté.

* C'eſt une alluſion au regne de Neron, qui piquoit de chanter, & qui chantoit mal. falloit former ſon chant ſur le ſien, & l'ap- ouver.

J'ose dire même, que ce qu'il y a de sérieux & de serré dans mon ouvrage, paroîtra recherché & amené avec art, plûtôt que ce qu'il y a de vif & d'égayé. Je ne souhaite pas cependant avec moins d'ardeur que ce jour vienne, & fût-il déja venu ! où le stile mâle & nerveux bannira pour jamais le stile mou & efféminé, qui s'est établi parmi nous. Voilà ce que j'ay dit & ce que j'ay fait pendant trois jours. Je ne veux pas que votre absence vous dérobe rien des plaisirs que votre amitié pour moi & votre inclination pour les Belles-lettres vous eussent donné, si vous aviez été présent. Adieu.



LETTRE XIX.

A Calviſius.

J'AY, ſelon ma coûtume, recours
à vous, comme au chef de mon
onſeil. Une terre voiſine des mien-
es, & qui s'y trouve en quel-
ue ſorte enclavée, eſt à vendre.
lus d'une raiſon m'invite à l'a-
heter; plus d'une raiſon m'en dé-
oûte. L'agrément d'unir cette
erre à celle que je poſſede; pre-
iére amorce. Seconde tentation,
plaiſir, & tout-à-la-fois la com-
odité d'aller de l'une à l'autre
ut d'une traite, & ſans être obli-
é à double dépenſe; de les ré-
ir par un même Intendant, &
reſque par les mêmes Fermiers;
'embellir l'une, & de me conten-
r d'entretenir l'autre. Je compte

encore que je m'épargne de nou veaux meubles, des portiers, des ja diniers, d'autres semblables gens & des équipages de chasse. Il n'es pas indifférent d'avoir à faire cett dépense en deux lieux ou en u seul. D'un autre côté, voicy ce qu me tient en balance. Je crains qu' n'y ait quelque imprudence à me tre tant de biens sous un même cl mat, à les exposer aux mêmes acc dents. Il me paroît plus sûr de se pr cautionner contre les caprices de l fortune, par la différente situatic de nos terres. Ne vous semble-t- pas même, qu'il est agréable c changer quelquefois de terrein d'air; & que le voyage d'une ma son à l'autre a ses charmes? Ma venons au principal sujet de nos d libérations. Le terroir est gras, fe tile, arrosé: on y trouve des terr labourables, des vignes & des bc dont la coupe est d'un revenu m

dique à la vérité, mais certain. Malgré tous ces avantages, cette terre est en désordre par l'indigence de ceux qui la devoient cultiver. Son dernier maître a vendu plus d'une fois tout ce qui servoit à la faire valoir ; & pendant que par cette vente il diminuë dans le temps présent les arrérages dont les Fermiers étoient redevables, il leur ôte tous les moyens de se rétablir à l'avenir, & les surcharge de nouvelles dettes. * Il faut donc faire provision de plusieurs bons Fermiers. Parmi mes esclaves, je n'en ay point de propres à cela ; & il n'en reste aucun dans la maison dont il s'agit. Pour vous instruire du prix, il est de trois millions de sesterces. ** Il a été autrefois jus-

* Le texte me paroît icy corrompu ; & j'ay crû le rétablir, en changeant le mot de *rubus* en celuy de *rursùs*, comme il est dans l'édition d'Elzevir de 1659.

** Environ trois cent mille livres de notre monnoye.

qu'à cinq. * Mais la diminution du revenu causée, soit faute de bons Fermiers, soit par la misere des temps, a produit par une suite naturelle la diminution du fonds. Vous me demandez si j'ay trois millions de sesterces bien comptez. Il est vray que la plus grande partie de mon bien est en terres. J'ay pourtant quelque argent qui roule dans le commerce ; & d'ailleurs je ne me feray pas une peine d'emprunter. J'ay toûjours une ressource prête dans la bourse de ma belle-mere, où je prends aussi librement que dans la mienne. Ainsi que cela ne vous arrête point, si le reste vous plaît. Apportez-y, je vous en supplie, toute votre attention. Ca vous êtes le premier homme du monde en toutes choses, mais sur tout en œconomie. Adieu.

* Environ cinq cent mille liv. de notre monnoye.

LETTRE XX.

A Maxime.

VOus vous ſouvenez, ſans doute, d'avoir lû ſouvent quels troubles excita la Loy qui regle l'élection des Magiſtrats par ſcrutin; quels applaudiſſements, quels reproches elle attira d'abord à ſon auteur. Cependant elle vient de paſſer tout d'une voix dans le Sénat. Le jour de l'élection, chacun a demandé le ſcrutin. En vérité, la coûtume de donner tout haut ſon ſuffrage avoit banni de nos aſſemblées toute bienſéance. On ne ſçavoit plus ni parler à ſon rang, ni ſe taire à propos, ni ſe tenir en place. On n'entendoit de tous côtez, que de grandes clameurs. Chacun cou-

roit de toute part avec ceux don
il portoit les intérêts. Différente
troupes tumultuairement répan
duës au milieu du Sénat, n'y lai
soient plus voir qu'une confusio
indécente; tant nous nous étion
éloignez des mœurs de nos pere
chez qui l'ordre, la modestie,
tranquillité répondoient si bien
la majesté du lieu, & au respe
qu'il exige. Nous avons des vie
lards qui m'ont souvent racont
que les Magistrats étoient élûs
cette maniére. Celuy qui se pr
sentoit pour une charge, étoit a
pellé à haute voix. Il se faisoit
profond silence. Le Candidat p
noit la parole. Il rendoit comp
de sa conduite, & citoit pour
moins & pour garants, ou cel
sous les ordres de qui il avoit po
les armes, ou celuy dont il av
été Questeur, ou, s'il le pouvo
l'un & l'autre ensemble. Il no

noit quelqu'un de ses Protecteurs. Ceux-cy parloient en sa faveur avec autorité & en peu de mots ; & cela valoit mille fois davantage que toutes les sollicitations imaginables. Les concurrents avoient la liberté de relever les défauts de la naissance, de l'âge, des mœurs de son compétiteur. Le Sénat donnoit audience avec une gravité austere. Et de la sorte, le mérite presque toûjours l'emportoit sur le crédit. Ces loüables coûtumes, corrompuës par la chaleur des brigues, nous ont forcé de chercher un reméde dans les suffrages secrets ; & certainement il a eu son effet, parce qu'il étoit nouveau & imprévû. Mais je crains que dans la suite le reméde même ne nous attire d'autres maux ; & qu'à la faveur du scrutin, l'injustice & l'insolence, ne fassent leur coup plus sûrement. Combien se trou-

ve-t-il de perſonnes, ſur qui la probité garde autant d'empire en ſecret qu'en public ? Bien des gens craignent le dèshonneur, très-peu leur conſcience. Mais je m'allarme trop tôt ſur l'avenir. Cependant, graces au Scrutin, nous avons pour Magiſtrats les plus dignes de l'être. Il eſt arrivé dans cette élection, comme dans cette eſpéce de procès, où la nomination des Juges ne précéde le jugement, que du temps qu'il faut pour entendre les Parties. Nous avons été pris au dépourvû, & nous avons été juſtes. Quand je vous mande tout ce détail, c'eſt premiérement pour vous apprendre des nouvelles, & encore pour mêler la République dans nos entretiens. Nous devons d'autant plus profiter des occaſions qui s'offrent d'en parler, qu'elles ſont beaucoup plus rares pour nous,

lles ne l'étoient pour les an-
s. Franchement je suis dégoû-
e ces ennuyeuses phrases, qui
ennent sans cesse. *A quoy pas-*
vous le temps ? Vous portez-
bien ? Donnons à notre tour
peu plus de liberté à nos Let-
: tirons-les de cette indigne
esse, & ne les renfermons pas
tes dans nos affaires domesti-
s. Il est vray que l'Empire se
duit aujourd'huy par les mou-
nents d'un seul homme, qui
nd sur luy tous les soins, tous
travaux dont il soulage les au-
s. Il veut bien cependant quel-
efois, par un salutaire tempéra-
nt, nous y associer. Il découle
ques à nous des ruisseaux de
te source de toute-puissance :
non-seulement nous pouvons
iser dans ces ruisseaux, mais
faire passer quelque partie à
s amis par nos Lettres. Adieu.

LETTRE XX

A Priscus.

J'APPRENDS que
est mort ; & j'en ay be
de chagrin. C'étoit un espri
ble, délié, piquant ; & qui
parfaitement mêler le sel
mertume dans ses écrits, sa
en coûtât rien à la probité.
départ de Rome, je luy c
de quoy l'aider à faire son v
Je devois ce petit secours à
amitié ; je le devois aux ver
a faits pour moy. L'ancie
ge étoit d'accorder des r
penses utiles, ou honorab
ceux qui avoient écrit à la
des Villes, ou de quelques Pa
liers. Aujourd'huy, la mode
passée, avec tant d'autres, q

oient guéres moins de grandeur
t de noblesse. Depuis que nous
essons de faire des actions loüa-
les, nous méprisons la loüan-
e. Vous êtes curieux de sça-
oir, quels étoient donc les
Vers que je crus dignes de ma
econnoisance. Je vous renvoye-
ois au livre même, si je ne me
ouvenois de quelques-uns. S'ils
ous plaisent, vous chercherez
es autres, dans le recueil. Le
Poëte adresse la parole à sa Mu-
e. Il luy recommande d'aller à
na maison des Esquilies, & de
n'aborder avec respect. Voicy
comment :

Gardes-toy bien dans ton yvresse,
Muse, d'aller à contre-temps
Troubler les Emplois importants,
.. du soir au matin l'occupe sa sagesse.
Respecte les moments qu'il donne à des discours
Qui font les charmes de nos jours;

Et que tout l'avocat, admirant notre Pline,
Osera comparer aux Oracles d'Arpine.
Prends l'heure que les doux propos,
Enfants des verres & des pots,
Ouvrent tout l'esprit à la joye;
Qu'il se détend, qu'il se déploye;
Qu'on traite les Sages de fous;
Et qu'alors, en humeur de rire,
Les plus Catons te puissent lire.

Ne croyez-vous pas, que celu qui a écrit de moy dans ces termes ait bien mérité de recevoir de marques de mon affection à so départ, & de ma douleur à f mort ? Tout ce qu'il avoit d meilleur, il me l'a donné ; prêt : me donner davantage, s'il avoi pû : quoyqu'à juger sainement le don le plus précieux qu'o puisse faire, c'est le don de la gloire & de l'immortalité. Mais

ınt-être que les Poëſies de Mar-
ıl ne ſeront pas immortelles.
eut-être ; mais au moins les a-t-il
availlées dans la penſée qu'elles
ſeroient. Adieu.





LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

LIVRE QUATRIE'ME.

LETTRE PREMIERE.

A Fabatius.

VOUS souhaitez depuis long-temps, de nous voir ensemble, votre petite fille & moy. Rien ne peut nous faire plus de plaisir à l'un & à l'au-

tre. Nous ne le désirons pas avec moins de passion que vous ; & nous préparons tout pour notre départ. Nous hâterons notre marche, autant que les chemins le permettront : nous ne nous détournerons qu'une fois ; mais le détour ne sera pas long. Nous passerons par la Toscane, non pour voir l'état de nos biens en ce pays (car cela se peut remettre à notre retour), mais pour nous acquitter d'un devoir indispensable. Près de mes Terres est un Bourg, que l'on appelle Tiferne *, sur le Tibre. Je sortois à peine de l'enfance, que ses habitans me choisirent pour leur Avocat. Plus leur affection est aveugle, plus elle est vive. Ils fêtent mon arrivée ; ils s'affligent de mon départ ; ils font des réjoüissances publiques toutes les fois que l'on m'éleve à quelque nouvel

* Aujourd'huy *Citta di Castello*.

honneur. Pour leur marquer ma reconnoissance (car il est honteux de se laisser vaincre en amitié), j'ay fait bâtir en ce lieu un Temple à mes dépens. Comme il est achevé, il semble que l'on ne puisse, sans irréligion, en differer la Dédicace. Nous y séjournerons donc le jour destiné à cette cérémonie, que j'ay résolu d'accompagner d'un grand repas. Peut-être demeurerons-nous encore le jour suivant; mais cela-même redoublera notre diligence sur la route. Je souhaite seulement de vous trouver, aussi-bien que votre chere fille, pleins de santé. Je ne dis pas pleins de joye; car cela ne vous peut manquer, si nous arrivons heureusement. Adieu.

LETTRE II.

A Clemens.

REGULUS vient de perdre son fils ; c'est la seule disgrace qu'il pouvoit n'avoir pas méritée, parce que je doute qu'il la sente. C'étoit un enfant d'un esprit pénétrant, mais équivoque, & qui pouvoit se promettre d'avancer dans le chemin de la vertu, s'il eût pris soin de ne pas suivre les traces de son pere. Regulus l'émancipa, pour luy faire recueillir la succession de sa mere. * Après l'avoir acheté par ce bienfait (au moins c'est ainsi que le caractere de l'homme en faisoit parler), il briguoit les bonnes graces de son fils par une

* Elle avoit institué héritier son fils, au cas qu'il fût émancipé par son pere.

affectation d'indulgence, aussi rare que honteuse dans un pere. Cela vous paroît incroyable : mais représentez-vous Regulus. Cependant il le pleure immodérément. Cet enfant avoit de petits chevaux de main, & plusieurs attelages ; des chiens de toutes tailles, des rossignols, des perroquets & des merles. Regulus a tout fait égorger sur le bucher ; & ce n'étoit pas douleur, mais comédie. On court chez luy de tous les endroits de la Ville. Tout le monde le hait ; tout le monde le déteste ; & chacun s'empresse de luy rendre visite, comme s'il étoit l'admiration & les délices du genre humain : & pour vous dire en un mot tout ce que je pense, chacun à l'envi, en faisant sa cour à Regulus, l'imite. Il s'est retiré dans ses jardins au-delà du Tibre. Là, il remplit de grandes galeries, une vaste étenduë

de terrain, & borde tout le rivage de statuës. Il est le premier homme du monde pour loger ensemble la magnificence & l'avarice, l'infamie & la vanité. Il incommode toute la Ville, qu'il met en grand mouvement dans une très-fâcheuse saison; & c'est pour luy une consolation, que d'incommoder. Il dit, qu'il veut se marier; & il le dit artificieusement, comme mille autres choses. Préparez-vous à apprendre au premier jour les noces d'un homme en deüil; les noces d'un vieillard; les unes trop tôt, les autres trop tard célébrées. Demandez-vous ce qui me le persuade. Ce n'est point sur ce qu'il l'assûre très-affirmativement que j'en juge; car personne ne sçait mieux mentir: mais c'est parce qu'il est infaillible, que Regulus fera toûjours ce que l'on ne doit pas faire. Adieu.

LETTRE III.

A Antonin.

JE ne suis point surpris, ni que vous ayez plusieurs fois rempli le Consulat avec autant de gloire, que les Consuls de l'ancienne Rome ; ni que vous vous soyez conduit dans le Gouvernement d'Asie, d'une maniére qui n'a guéres d'exemples ; je dirois qui n'en a point, si votre modestie pouvoit me le pardonner : Je ne m'étonne point enfin, de ce que vous n'êtes pas moins le premier de Rome par votre intégrité, & par votre autorité, que par votre âge. Non que de si glorieux avantages ne méritent notre vénération. Mais je vous admire bien plus dans la vie privée. Car il est aussi beau que

difficile d'assaisonner tant de sévérité avec tant d'agrément; de mêler tant de politesse avec tant de gravité. C'est ce que vous faites admirablement, & dans vos entretiens & dans vos ouvrages. On ne peut vous entendre, sans se représenter ce vieillard d'Homere, dont les discours *Avoient je ne sçay quoy de plus doux que le miel*; ni lire ce que vous écrivez, sans s'imaginer que les abeilles y répandent le suc le plus pur des fleurs, & qu'elles en font le tissu. C'est ce qui m'est arrivé, quand j'ay lû vos Epigrammes Grecques & vos Vers iambes. Quelle naïveté! quelle élégance n'y ay-je pas trouvé? Que ces Poësies sont tendres! qu'elles sont galantes! Quel goût de l'antiquité! quelle finesse! quelle justesse! Je croyois lire Callimaque, Herode, ou d'autres Auteurs plus délicats.

encore, s'il y en a : car ce
ment ces deux Poëtes n'
excellé dans ces deux for
Poësies ; & l'un même n'a
posé qu'en un de ces genre
il possible qu'un homme né
me parle si bien Grec ? En
je ne crois pas que l'on p
bien la langue Attique dans
nes. Vous diray-je tout ce
pense ? Je ne pardonne poi
Grecs le choix que vous av
de leur langue préférableme
nôtre. Car il ne faut pas êt
vin, pour sçavoir quelles be
vos ouvrages eussent eu dan
tre langue naturelle, si vous
sçû leur en donner tant dan
langue étrangére. Adieu.

LETTRE IV.

A Sossius

J'AY toute la tendresse imaginable pour Calvisius Nepos. Il a de l'habileté, de la droiture, de l'éloquence : qualitez principales, selon moy. Il est proche parent de C. Calvisius, qui demeure en même maison que moy, & qui est votre intime ami. C'est le fils de sa sœur. Donnez-luy, je vous supplie, une Charge de Tribun Semestre, qui le releve à ses propres yeux & à ceux de son oncle. Vous obligerez notre ami Calvisius. Vous obligerez Nepos luy-même, qui certainement n'est pas un débiteur moins solvable, que nous pouvons vous le paroître. Vous avez souvent fait des graces : mais j'ose



Adieu.

LETTRE

A Sparsus.

ON DIT, qu'un jou
lut sa harangue
Demosthene aux Rhodie
prioient ; & que l'une &
cita de grandes acclama
applaudissements que le
ces excellents hommes
ne m'étonnent plus ; d
derniérement à la lect

e n'avois pas le charme ſecret, qui
e rencontre dans la comparaiſon
e deux piéces, & dans cette eſ-
éce de combat qu'elles forment
ntre-elles, & qui attache l'audi-
eur. Outre les beautez qu'avoient
es deux diſcours, les Rhodiens
toient piquez par le plaiſir de les
omparer. Le mien, quoyque de-
itué de ce dernier attrait, a ſçû
laire. Eſt-ce avec juſtice? Vous en
ugerez, quand vous aurez lû cet
uvrage, dont la longueur ne ſouf-
e pas une plus longue Préface.
l faut au moins une courte Lettre,
our faire mieux recevoir mon ex-
uſe d'avoir compoſé un ſi gros li-
re. Je ne crois pourtant pas avoir
aſſé les bornes de mon ſujet.
dieu.

LETTRE VI.

A Nason.

MEs terres de Toscane ont été grêlées. Celles d'au-delà du Pô ont été plus heureuses. Tout y abonde; mais aussi rien ne s'y vend. Je ne puis compter que sur le revenu de ma terre de Laurentin. Il est vray que je n'y posséde qu'une maison & un jardin: le reste n'est que sable. Le terrain n'est pourtant pas ingrat pour moy. J'y compose sans distraction; & si je ne puis y cultiver des terres que je n'ay pas, j'y cultive au moins mon esprit. Ailleurs, je vous feray voir des granges pleines: icy, des porte-feüilles bien remplis. Si donc un revenu solide & certain vous

ente, venez faire des acquisitions
ur ce rivage. Adieu.

LETTRE VII.

A Lepidus.

JE le répéte souvent : Regulus a plus de constance que l'on ne l'imagine. C'est une chose étonnante, que son ardeur pour tout ce qu'il entreprend. Il s'est mis en tête de pleurer son fils. Il le pleure mieux qu'homme du monde. Il luy a pris en gré d'en avoir des statuës & des portraits : vous ne voyez plus les Scupteurs & les Peintres occupez d'autre chose. Couleur, cire, cuivre, argent, or, yvoire, marbre ; on met tout en oeuvre pour nous représenter le fils de Regulus. Ces jours passez dans une nombreuse assemblée, il

sur la vie de son fils. Peu content d'en avoir répandu mille copies dans l'Italie, & dans toutes les Provinces de l'Empire; il a, par une espéce de Lettre circulaire, convié la plûpart des Villes, de choisir entre leurs Décurions le meilleur déclamateur, pour la lire au peuple. On l'a lûë. Que ne pouvoit-on pas attendre de cet homme, s'il eût tourné vers de dignes objets cette constante ardeur, ou si vous voulez, cet attachement opiniâtre pour tout ce qu'il désire? Ce n'est pas que les méchans n'ayent toûjours plus de fermeté que les bons. Comme l'ignorance inspire de la hardiesse, & que le sçavoir donne de la timidité; la modestie semble amollir l'honnête-homme, pendant que l'audace affermit le scélérat. Regulus en est un exemple. Il a la poitrine foible, l'air embarrassé, la langue épaisse, l'imagina-

tion pareſſeuſe ; il n'a point de mémoire ; enfin il n'a pour tous talens qu'un eſprit extravagant. Cependant, ſans autre ſecours que ſon extravagance & ſon effronterie, il s'eſt acquis auprès de bien des gens la réputation d'Orateur. C'eſt donc admirablement qu'Herennius Senecion, renverſant la définition faite par Caton au livre de l'Orateur, & l'appliquant à Regulus, dit que *l'Orateur eſt un méchant homme, qui ignore l'art de parler.* En vérité Caton n'a pas mieux défini ſon Orateur, que Senecion a caractériſé Regulus. Avez-vous de quoy payer cette lettre en même monnoye ? Votre payement eſt tout prêt, ſi vous me pouvez mander, que cet ouvrage lamentable a été lû dans votre Ville, par quelqu'un de mes amis, ou par vous-même, monté comme un charlatan ſur deux trétaux dans

la place publique ; que vous avez fait à haute voix cette lecture, & l'avez soûtenuë par un ton de confiance & d'autorité, pour parler le langage de Demosthene. Cette piéce est d'une impertinence à vous faire plus rire que pleurer. Elle vous paroîtra plûtôt faite par un enfant, que pour un enfant. Adieu.

LETTRE VIII.

A Arrien.

VOUS vous réjoüissez avec moy de ma promotion à la dignité d'Augure ; & vous avez raison. Il est toûjours glorieux d'obtenir, même dans les plus petites occasions, l'approbation d'un Prince aussi sage que le nôtre. D'ailleurs, ce sacerdoce est non-

seulement vénérable par son antiquité ; mais il a cet avantage sur les autres, qu'il ne se perd qu'avec la vie. Tous les sacerdoces, à peu près égaux dans leurs prérogatives, se peuvent ôter comme ils se donnent ; mais l'empire de la fortune sur celuy-cy se borne à le donner. Ce qui me le rend encore plus agréable, c'est d'avoir succédé à Julius Frontinus, homme d'un rare mérite. Sa constance depuis plusieurs années à m'honorer de son suffrage pour cette place, le jour que l'on déclaroit ceux qu'on en jugeoit les plus dignes, sembloit me désigner son successeur. L'événement a été si bien d'accord avec ses vœux, qu'il ne paroît pas que le hazard s'en soit mêlé. Mais ce qui vous plaît davantage, si j'en crois votre lettre, c'est que Ciceron fut Augure. Vous me voyez avec joye marcher dans la carrie-

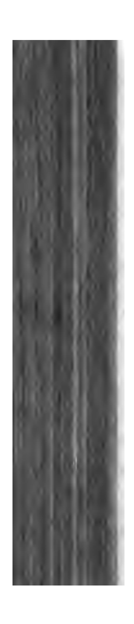
ré des honneurs, sur les traces d'un homme que je voudrois suivre dans celle des Sciences. Et plût au ciel, qu'après être parvenu, beaucoup plus jeune que luy au Consulat & au Sacerdoce, je pûsse, au moins dans ma vieillesse, posséder une partie de ses talens! Mais les graces dont les hommes disposent, peuvent bien venir jusqu'à moy & jusqu'à d'autres; celles qui dépendent des Dieux, il y auroit trop de peine à les acquérir, & trop de présomption à se les promettre. Adieu.



LETTRE IX.

A Ursus.

CEs jours passez, on a plaidé la cause de Junius Bassus, homme illustre par les traverses, & par es disgraces qu'il a souffertes. Il ut accusé par deux particuliers du emps de Vespasien. Renvoyé au énat pour se justifier, il y vit son ort long-temps incertain : enfin il e justifia pleinement & fut absous. l craignit Titus, parce qu'il étoit my de Domitien ; & Domitien uy-même le relegua. Rappellé par Nerva, il obtint le Gouvernement le Bithynie. A son retour, il fut accusé de malversation. Vivement oressé, fidélement défendu, il l'eût pas tous les Juges favorables. Le plus grand nombre pourtant



fut secondé par Théop
des députez, le chef
de l'accusation. Je con
défense de Bassus. Il m
gé de jetter les fondem
Apologie ; de faire va
la considération que
noient sa naissance &
heurs ; d'exagérer la c
des délateurs, qui vivo
indigne métier ; de
jour ce qui le rendoit
haine aux factieux, &
rement à Théophanes.
m'avoit rien tant reco
que de m'attacher à sa

Ce qui le chargeoit donc davantage, c'est que cet homme, d'une franchise ennemie de toute précaution, avoit reçu, comme une marque d'amitié, ce qu'il avoit plû aux gens de la Province de luy envoyer. Il n'étoit pas extraordinaire qu'il y eût fait des amis. Il y avoit été Questeur. Ses accusateurs appelloient cela des vols & des concussions ; luy l'appelloit des présens. Mais le point de la difficulté, c'est que la Loy défend de recevoir même des présens. Que faire dans cet embarras ? Nier le fait ? C'étoit reconnoître tacitement pour vol, ce que l'on n'osoit avoüer. Contester ce qui se trouvoit manifestement prouvé ? C'étoit aggraver le crime, loin de le détruire. D'ailleurs, Bassus n'en avoit pas laissé la liberté aux Avocats. Il avoit dit à plusieurs personnes, & même au Prince,

qu'il avoit reçû, & envoyé quelques bagatelles le jour de sa naissance & aux Saturnales. Devois-je donc recourir à la clémence? Je mettois le poignard à la gorge de l'accusé. On est criminel, dès que l'on a besoin de grace. Falloit-il soûtenir que son action étoit innocente? Sans le justifier, je me dèshonorois. Je crus qu'il étoit nécessaire de prendre je ne sçay quel milieu; & je m'imagine l'avoir trouvé. La nuit, qui d'ordinaire finit les combats, finit aussi mon discours. J'avois parlé pendant trois heures & demie. Il me restoit encore une heure & demie à remplir. Car, suivant la Loy, l'accusateur avoit six heures, & l'accusé neuf. Celuy-cy avoit partagé son temps de maniére, qu'il m'en avoit donné cinq heures, & quatre à celuy qui devoit me relever. Le succès de mon discours m'invi-

toit au silence. Car il y a de la témérité à ne se pas contenter de ce qui nous a réüssi. J'avois encore à craindre, que si je recommençois le jour suivant, les forces ne me manquâssent. Il est plus difficile de se remettre au travail, que de le continuer pendant que l'on est en haleine. Je courrois même un autre risque. L'interruption pouvoit rendre, ou languissant ce qui me restoit à dire, ou ennuyeux ce qu'il falloit répéter. Comme un flambeau conserve tout son feu dans l'agitation continuelle, & se rallume difficilement quand une fois il est éteint; l'action aussi lors qu'elle est continuée, entretient à la fois & la vivacité de l'Orateur & l'attention des Auditeurs: mais si quelqu'intervale coupe le discours, celuy qui parle se refroidit, & refroidit ceux qui l'écoutent. Bassus cependant s'ob-

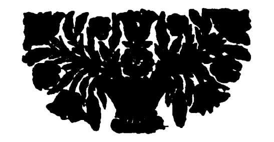
ſtinoit à me preſſer avec inſtance ; & preſque les larmes aux yeux, d'employer en ſa faveur ce qui me reſtoit de temps. J'obéis ; & je préféray ſon intérêt au mien. Je fus agréablement trompé. Je trouvay dans les eſprits une attention ſi neuve & ſi vive, qu'ils paroiſſoient bien plûtôt mis en goût, que raſſaſiez par le diſcours précédent. Lucius Albinus prit la parole après moy ; & entra ſi bien dans ce que j'avois dit, que nos plaidoyers eurent les agréments de deux piéces différentes, & ſemblerent n'en former qu'une. Herennius Pollio répliqua avec autant de force que de gravité ; & après luy, Théophane pour la ſeconde fois. Car pour comble de préſomption, il voulut encore étaler ſon éloquence, après deux hommes Conſulaires très-éloquents, & conſumer la plus grande partie de l'audien-

ce. Il plaida non-ſeulement juſqu'à la nuit, mais bien avant dans la nuit. Le lendemain, Titius Homulus & Fronton parlerent pour Baſſus, & firent des prodiges. Le quatriéme jour, les témoins furent examinez ; & on opina. Bébius Macer Conſul déclara Baſſus convaincu de péculat. Cépion fut d'avis, que ſans toucher à l'honneur de Baſſus, on civiliſât l'affaire, & qu'on la renvoyât devant des Juges ordinaires. On ne peut douter qu'ils n'eûſſent tous deux raiſon. Comment cela ſe peut-il, dites-vous ? C'eſt que Macer s'en tenoit à la lettre de la Loy ; & que, ſuivant la rigueur de la Loy, qui défend de recevoir des préſens, on ne pouvoit ſe diſpenſer de condamner celuy qui en avoit reçû. Cépion, au contraire, perſuadé que le Sénat peut étendre ou modérer la ri-

gueur des Loix, comme ef
vement il le peut, croyoit
droit de pardonner une prév
tion autorisée par l'usage. I
de Cépion l'emporta. Il fut r
prévenu dès qu'il se leva pou
ner, par ces acclamations q
se donnent qu'à ceux qui,
avoir opiné, reprennent leu
ce. Jugez des applaudisse
qui suivirent son discours
ceux qui le précédérent. C
dant sur cette affaire, Rome
pas moins partagée que le S
Les uns accusent Macer d'u
vérité mal entenduë; les
reprochent à Cépion un rel
ment, qui choque toutes les
séances. Comment compre
disent-ils, que l'on renvo
homme à des Juges ordi
pour luy faire son procès, &
même-temps on luy confe
place dans le Sénat? Valerius

nus ouvrit un troisiéme avis. Ce fut d'ajoûter à celuy de Cépion, que l'on informeroit contre Théophane, après qu'il auroit achevé sa commission. Paulinus soutenoit, que cet homme, dans le cours de l'accusation, avoit luy-même en plusieurs chefs contrevenu à la Loy, sur laquelle il vouloit faire condamner Bassus. Mais quoyque ce dernier avis plût fort à la plus grande partie du Sénat, les Consuls le laisserent tomber. Il fit pourtant à Paulinus tout l'honneur qu'il pouvoit attendre de sa justice & de sa fermeté. Le Sénat s'étant séparé, Bassus se vit de toutes parts abordé, environné avec de grands cris, & avec toutes les démonstrations d'une joye extrême. Un nom fameux par ses malheurs, le souvenir de ses périls passez rappellé par le nouveau danger qu'il venoit de courir, une

vieilleſſe abbattuë & comme accablée, & en même-temps un air noble & grand, luy avoient attiré les vœux de tout le monde. Cette Lettre vous tiendra lieu de préface. Quant à la piéce entiére, vous attendrez, s'il vous plaît; & vous ne vous laſſerez pas d'attendre. Vous comprenez bien par l'importance du ſujet, qu'il ne ſuffit pas d'y retoucher légérement & de la repaſſer en courant. Adieu.



LETTRE X.

A Sabinus.

VOus me marquez que Sabine, qui nous a fait ses héritiers, ne paroît par aucune disposition de son testament avoir afanchi Modestus son esclave, & ue cependant elle luy laisse un egs en ces termes: *Je legue à Moestus, à qui j'ay déja donné la liserté.* Vous me demandez mon vis. J'ay consulté nos maîtres. 'ous prétendent que nous ne deons à cet esclave, ni la liberté ui ne luy a point été donnée, ni e legs dont l'esclave du testateur, t qui reste son esclave, est incaable. Mais moy, je ne doute pas ue Sabine ne se soit trompée; & e suis persuadé, que nous ne de-

vons pas hésiter à faire ce que
ferions, si elle avoit écrit ce qu
croyoit écrire. Je m'assure
vous serez de mon sentiment,
qui faites profession d'être
gieux observateur de la vol
des morts. Elle tient lieu de to
les loix du monde à de digne
ritiers, dès qu'ils la peuvent c
voir. La bienséance n'a pas n
de pouvoir sur des personnes
me nous, que la nécessité su
autres. Laissons donc Mod
joüir de la liberté; laissons-le
de son legs, comme si la testa
avoit pris les précautions qu
Loy exige. C'est les prendre
tes, que de bien choisir ses l
tiers. Adieu.



LETTRE XI.

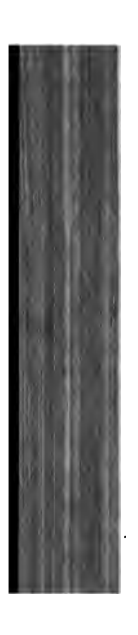
A Minutien.

AVEZ-VOUS oüy dire, que Licinien enseigne la Réthorique en Sicile? J'ay peine à croire que vous le sçachiez : car la nouvelle vient d'arriver. Il n'y a pas long-temps que cet homme, après avoir été Préteur, paroissoit dans le premier rang au Barreau. Quelle chûte! Le voilà, de Sénateur, devenu Banni! d'Orateur, devenu Rhéteur! Luy-même, dans le discours qu'il fit à l'ouverture de son école, en prit occasion de s'écrier, d'un ton aussi grave que lamentable : *Fortune! ce sont-là de tes jeux! Tu tire de l'école un Pédant, pour en faire un Sénateur; & tu chasses du Sénat un Sénateur, pour en faire un*

Pédant! Je trouve tant de bil
tant d'aigreur dans cette pensé
que j'ay bien du penchant à cr
re, qu'il n'a pris ce parti, que p
la débiter. Lors qu'il se fait en p
session de sa chaire, il parut vê
à la Grecque avec un mant
(car les Bannis perdent le dr
de porter la robe). Après s'êt
composé, après avoir jetté
yeux sur son habit: *Messieurs*, d
il, *je vais parler Latin*; & m
dans la suite de son discours; l
réflexions du monde les plus t
stes & les plus touchantes. Doi
on croire qu'il ait dèshonoré ta
d'érudition par un inceste? Il e
vray qu'il a avoüé ce crime; ma
on ne sçait encore si c'est la crai
te, ou la vérité, qui luy arrac
cet aveu. Domitien au dése
poir, haï, détesté de tout le mo
de, ne sçavoit à qui recourir. Il s'
toit mis en tête de faire enterr

vive Cornelie Maximille Vestale; & cela, dans l'extravagante pensée d'illustrer son siécle par un tel exemple. Il joint toute la fureur d'un Tyran à l'autorité d'un Souverain Pontife, pour convoquer les autres Pontifes, non pas dans son Palais, mais dans sa maison d'Albane.* Là, sans aucune formalité, & par un crime plus grand que celuy qu'il vouloit punir, il déclare incestueuse cette malheureuse fille, sans la citer, sans l'entendre; luy qui, non content d'avoir débauché sa niéce, avoit encore causé sa mort. Elle étoit veuve. Leur commerce eut les suites ordinaires du mariage. Elle voulut les prévenir & les cacher : il luy en coûta la vie. Aussi-tôt après ce barbare arrêt contre Cornelie, les Pontifes furent renvoyez pour le faire exécuter. Elle s'écrie,

* Aujourd'huy Albano.

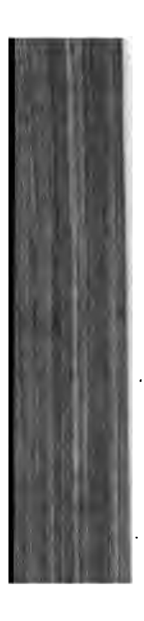


mations répété souvent

Quoy! Cesar me déclare
moy, dont les sacrifices l'on
cre, l'ont fait triompher?
pas trop bien, si par ces
le voulut flatter, ou insul
ce; si le témoignage de sa
ce, ou son mépris pou
reur, les luy suggéroien
y a de certain, c'est qu'el
de les répéter jusqu'au li
plice. Elle y arriva. Inno
n'en sçay rien : mais du n
duite en criminelle. Con
lut l'enfermer dans le ca
qu'en y descendant, sa n

ernir la pureté dont elle fai-
oit profession. Elle se souvint jus-
qu'à la fin, de ce qu'exigeoit d'el-
e la plus sévére bienséance.
lle eut grand soin de faire une chûte modeste. *
D'ailleurs, lorsque Celer, Cheva-
er Romain, que l'on donnoit pour
alant à Cornelie, fut battu de
erges, dans la place publique où
e font les Assemblées, on ne luy
ut jamais faire dire autre chose,
non: *Qu'ay-je fait? Je n'ay rien
it.* L'on reprochoit donc haute-
ient à Domitien l'injustice & la
ruauté de son arrêt. Il se rabat
ır Licinien, & le fait poursuivre,
ous prétexte que dans une de ses
erres, il avoit caché une affran-
hie de Cornelie. Des émissaires
crets prirent soin de l'avertir,
u'il n'y avoit qu'un aveu qui
pût garantir & luy obtenir
grace. Il le fit. Senecion

* Vers d'Euripide.



D'Avocat, je suis dev
Licinien s'est retiré. Cel
de plaisir à Domitien,
le trahit, & luy fit di
transports : *Licinien no*
ment absous. Il ne faut
ta-t-il, *pousser à bout s*
Il luy permit d'empor
qu'il pourroit de ses bi
qu'ils fussent vendus à
luy assigna pour son exil
plus commodes, comm
sa complaisance. La bor
va l'a depuis transféré
Là, il tient école aujo

ſe paſſe à Rome, mais encore des nouvelles étrangéres, avec tant d'exactitude, que je les reprends dès leur origine. Comme vous étiez abſent dans le temps que cette affaire s'eſt paſſée, je me ſuis imaginé que vous auriez ſeulement appris, qu'on avoit banni Licinien pour inceſte. La renommée rapporte bien les faits en gros; rarement elle ſe charge du détail. Je mérite bien, ce me ſemble, qu'à votre tour vous preniez la peine de m'écrire ce qui ſe paſſe, ſoit dans votre ville, ſoit aux environs; car il ne laiſſe pas d'y arriver quelquefois des événements remarquables. Enfin écrivez tout ce qu'il vous plaira, pourvû que votre Lettre ſoit auſſi longue que la mienne. Je vous en avertis, je ne compteray pas ſeulement les pages, mais juſqu'aux ſyllabes. Adieu.

LETTRE XII.

A Arrien.

VOus aimez Egnace Marcellin, & vous me le recommandez ſouvent : vous l'aimerez & vous me le recommanderez encore davantage, quand vous ſçaurez ce qu'il vient de faire. Il étoit allé exercer la charge de Queſteur dans une Province. Son commis mourut, avant que ſes appointements fuſſent échûs. Marcellin auſſi-tôt ſe réſolut à rendre ſes appointements, qui luy avoient été payez d'avance pour ce commis. A ſon retour, il ſupplie l'Empereur, & enſuite, par ordre de l'Empereur, le Sénat, de luy marquer l'uſage qu'il devoit faire de ce fonds. La queſtion étoit peu im-

portante, mais c'étoit toûjours une question. Les héritiers d'un côté, de l'autre les trésoriers publics, le réclamoient. La cause a été fort bien plaidée de part & d'autre. Strabon a opiné pour le Fisc. Bébius Macer pour les héritiers. L'avis de Strabon a été suivi. Il ne vous reste qu'à donner à Marcellin les loüanges qu'il mérite. Moy, je l'ay payé comptant. Quoyque l'approbation publique du Prince & du Sénat ne luy laissent rien à désirer, je m'assure que la vôtre luy fera plaisir. C'est le caractere de tous ceux que possede l'amour de la véritable gloire : l'applaudissement, de quelque part qu'il vienne, a pour eux des charmes. Jugez de l'impression que vos éloges feront sur Marcellin, qui n'a pas moins de vénération pour votre personne, que de confiance en votre discernement. Il ne pour-

ra jamais apprendre, que le br
de ſon action ait pénétré juſqu
dans le pays où vous êtes, ſa
être ravi du chemin que ſa rép
tation aura faite. Car je ne ſç
pourquoy les hommes ſont pl
touchez d'une gloire étenduë, q
d'une grande gloire. Adieu.



LETTRE XIII.

A Corneille Tacite.

JE me réjoüis que vous ſoyez de retour à Rome en bonne ſanté. Vous ne pouviez jamais arriver pour moy plus à propos. Je ne reſteray que fort peu de jours dans ma maiſon de Tuſculum *, pour achever un petit ouvrage que j'y ay commencé. Je crains que ſi je l'interromps, je n'aye beaucoup de peine à le reprendre. Cependant, afin que mon impatience n'y perde rien, je vous demande d'avance par cette Lettre une grace, que je me promets de vous demander bien-tôt de vive voix. Mais avant que de vous expoſer

* Aujourd'huy Freſcati.

le sujet de ma priere, il faut vou dire ce qui m'engage à vous prie Ces jours passez, comme j'étois Côme, lieu de ma naissance, u jeune enfant, fils d'un de mes com patriotes, vint me saluer. Vou étudiez, luy dis-je? Il me répond qu'oüy. En quel lieu? A Milan Pourquoy n'est-ce pas dans ce lieu cy? Son pere, qui l'accompagnoi & qui me l'avoit présenté, prend la parole. Nous n'avons poin (dit-il) icy des maîtres. Et pourquoy n'en avez-vous point? Il vous étoit fort important à vous autres peres (cela venoit à propos; grand nombre de peres m'écoutoient) de faire instruire icy vos enfants. Où leur trouver un séjour plus agréable que la Patrie? Où former leurs mœurs plus sûrement que sous les yeux de leurs parents? Où les entretenir à moins de frais que chez vous? A combien croyez-

vous que vous reviendroit le fonds néceſſaire pour avoir icy des Profeſſeurs ? Combien pour établir ce fonds, vous faudroit-il ajoûter, à ce que vos enfants vous coûtent ailleurs, où il faut payer voyage, nourriture, logements, achetter toutes choſes, car tout s'achete lorſqu'on n'eſt pas chez ſoy ? Moy qui n'ay point encore d'enfans, je ſuis tout prêt en faveur de ma patrie, pour qui j'ay un cœur de fils & de pere, à donner le tiers de la ſomme que vous voudrez mettre à cet établiſſement. J'offrirois le tout : mais je craindrois, que cette dépenſe qui ne feroit à charge à perſonne, ne rendît tout le monde moins circonſpect dans le choix des maîtres ; que la brigue ſeule ne diſpoſât de ces places ; & que chacun de vous ne perdît tout le fruit de ma libéralité. C'eſt ce

que je vois en divers lieux où il y a des Chaires de Professeurs fondées. Je ne sçay qu'un moyen de prévenir ce desordre. C'est de ne confier qu'aux peres le soin du choix; & de les obliger à bien choisir, par la nécessité de la contribution, & par l'intérêt de placer utilement leur dépense. Car ceux qui peut-être ne seroient pas fort attentifs au bon usage du bien d'autruy, le feront certainement à ne pas mal employer le leur; & n'oublieront rien pour mettre en bonnes mains le fond que j'auray fait, si le leur l'accompagne. Prenez donc une sage résolution à l'envy l'un de l'autre, & reglez vos efforts sur les miens. Je souhaite sincérement que mon contingent soit considérable. Vous ne pouvez rien faire de plus avantageux à vos enfants, rien de plus agréable à votre patrie. Que vos
enfants

enfants reçoivent l'éducation dans le même lieu où ils ont reçû la naissance. Accoûtumez-les dès l'enfance à se plaire, à se fixer dans leur pays natal. Puissiez-vous choisir de si excellents maîtres, que leur réputation peuple vos écoles; & que par une heureuse vicissitude, ceux qui voyent venir vos enfants étudier chez eux, envoyent à l'avenir les leurs étudier chez vous! Voilà ce que je leur dis; & j'ay crû que je ne pouvois mieux vous faire entendre combien je serois sensible au bon office que je vous demande, qu'en reprenant dès la source les raisons que j'ay de le désirer. Je vous supplie donc; dans cette foule deSçavants, que la réputation de votre esprit attire de toutes parts auprès de vous, jettez les yeux sur ceux qui peuvent être les plus propres à l'employ que je vous propose: mais

ne m'engager plus. Mon intention est de laisser les péres maîtres absolus du choix. Je leur abandonne l'examen & la décision; je ne me réserve que la dépense & le soin de leur chercher des sujets. S'il s'en trouve donc quelqu'un, qui se fie à ses talents jusqu'au point de s'embarquer dans ce voyage sans autre garentie, il peut l'entreprendre, & compter uniquement sur son mérite. Adieu.

LETTRE XIV.

A Paternus.

VOus avez bien l'air de me demander à votre ordinaire quelque plaidoyer, & de vous attendre à le recevoir ; mais moy je vous présente mes amusements, comme des curiositez étrangeres. Vous recevrez dans ce pacquet de petits vers, que j'ay faits en chaise, dans le bain, à table. Ces enfants de mon loisir me feront paroître tour à tour plaisant, badin, amant, chagrin, plaintif, colere. Tantôt mes descriptions sont plus simples, tantôt plus nobles. J'essaye de satisfaire, par cette varieté, les différents goûts ; & même de répandre dans mon ouvrages quelques

beautez, qui puissent plaire à to
le monde. Si par hazard vous tro
vez des endroits un peu libres ;
sera du devoir de votre éruditio
de vous rappeller, que non-seul
ment les grands hommes & l
plus austeres qui ont écrit dans
genre, n'ont pas choisi leurs suj
au gré d'une Lucrece ; mais qu'
ont même, sans scrupule, appe
chaque chose par son nom. C'
une liberté que je ne me don
pas : non que je me picque d'ê
plus sage (car de quel droit?), ma
parce que je suis plus timide. Il r
semble d'ailleurs, que la véritab
régle pour cette espéce de poë
est renfermée dans ces petits ve
de Catulle.

Le Poëte doit être sage :
Pour ses vers, il importe peu :
Ils n'auroient ni grace, ni feu,
Sans un air de libertinage.

Le parti que je prends, d'

poser l'ouvrage entier à votre censure, plûtôt qùe de mendier vos loüanges par des endroits détachez & choisis, doit vous apprendre l'opinion que j'ay de votre discernement. En effet, les morceaux d'une piéce, qui séparez peuvent plaire, perdent souvent cet avantage, quand on les trouve en compagnie de plusieurs autres, qui leur ressemblent trop. Le Lecteur, pour peu qu'il soit habile & délicat, sçait qu'il ne doit pas comparer ensemble des Poësies de différents genres; mais les examiner chacune, par rapport aux régles particuliéres à son espéce. Selon cette méthode, il se gardera bien de censurer comme plus mauvais, ce qui a le point de perfection qui luy convient. Mais pourquoy tant discourir? Prétendre, par une longue préface, justifier, ou faire valoir

des badineries, c'est, de toutes les badineries, la plus ridicule. Je crois seulement vous devoir avertir, que je me propose d'intituler ces bagatelles, *Hendecasyllabes*, titre qui n'a de rapport qu'à la mesure des vers. Vous les pouvez donc appeller Epigrammes, Idylles, Eclogues; ou, comme plusieurs ont fait, Poësies : enfin, de tel autre nom qu'il vous plaira. Je ne m'engage, moy, qu'à vous donner des hendecasyllabes. J'exige seulement de votre sincérité, que vous me disiez de mon livre, tout ce que vous en direz aux autres. Ce que je vous demande, ne vous doit rien coûter. Si ce petit ouvrage étoit le seul qui fût sorti de mes mains, ou qu'il fût le plus considérable, il y auroit peut-être de la dureté à me dire : Cherchez d'autres occupations. Mais vous pouvez, sans blesser la politesse, me

lire : Eh ! vous avez tant d'autres occupations ! Adieu.

LETTRE XV.

A Fundanus.

SI mon discernement paroît en quelque chose, il se montre sur tout dans mon amitié particuliére pour Asinius Rufus. C'est un homme rare, qui aime passionnément les gens de bien comme vous. Eh ! pourquoy ne me mettois-je pas du nombre ? Il est aussi ami de Corneille Tacite. Quel homme ! vous le sçavez. Si vous avez donc quelque estime pour luy et pour moy, vous ne pouvez en refuser à Rufus ; puisque rien n'est plus propre à faire naître l'amitié que la ressemblance des moeurs. Il a plusieurs enfants ; car il a com-

pté entre les autres obligations d'un bon citoyen, celle de donner des sujets à l'Etat; & cela dans un siécle, où les soins que l'on rend à ceux qui n'ont point d'enfants, dégoûtent même d'un fils unique. Ces honteuses amorces l'ont si peu tenté, qu'il n'a pas craint d'être ayeul. Il a des petits-fils de Saturius Firmus son gendre, homme que vous aimerez autant que je l'aime, quand vous le connoîtrez autant que je le connois. Voyez, je vous prie, quelle nombreuse famille vous obligerez à la fois par une seule grace. Nous vous la demandons; parce que nos désirs, & d'heureux présages, nous persuadent que vous serez bien-tôt en état de l'accorder. Nous vous souhaitons le Consulat; & nous prévoyons, que l'année prochaine il ne vous peut manquer. Nos augures, nos garants sont vos vertus,

& le discernement du Prince. Les mêmes raisons vous donnent pour Questeur Asinius, Bassus l'aîné des fils de Rufus. C'est un jeune homme..... je ne sçay ce que je dois dire. Le pere veut que je dise & que je pense que son fils vaut mieux que luy; la modestie du fils me le défend. Vous qui n'hésitez jamais à me croire, luy croirez difficilement sans le voir, l'habileté, la probité, l'érudition, l'esprit, l'application, la mémoire que l'expérience vous fera découvrir en luy. Je voudrois que notre siécle fut assez fecond en bons sujets pour vous en donner un, digne d'être préféré à Bassus. Je serois le premier à vous avertir, à vous presser d'y regarder plus d'une fois, & de peser long-temps avant que de faire pencher la balance. Par malheur aujourd'huy.... Mais je ne veux pas vous vanter

trop mon amy. Je vous diray seulement qu'il mériteroit, que, selon la coûtume de nos ancêtres, vous l'adoptassiez pour votre fils. Ceux qui comme vous se distinguent par une haute sagesse, devroient prendre dans le sein de la République leurs enfants, tels qu'ils voudroient les avoir reçûs de la nature. Ne vous sera-t-il pas honorable lorsque vous serez Consul, d'avoir pour Questeur le fils d'un homme qui a exercé la Préture, & le proche parent de plusieurs Consulaires, à qui, tout jeune qu'il est, il donne de leur propre aveu autant d'éclat qu'il en reçoit d'eux. Ayez donc quelque égard à mes prieres, ne négligez pas mes avis, & surtout pardonnez à une sollicitation prématurée. L'amitié ne sçait point attendre. Elle anticipe les temps par ses desirs. D'ailleurs, dans une ville où il semble que tout soit

fait pour celuy qui le premier s'en empare, on trouve que le temps d'agir est passé, si l'on attend qu'il soit venu. Enfin il est doux de goûter par avance le plaisir des succès que l'on desire. Que déja Bassus vous respecte comme son Consul. Vous, aimez-le comme votre Questeur. Pour moy qui vous aime également l'un & l'autre, je commence à sentir une double joye. Car dans la tendre amitié qui m'attache à vous, & à Bassus, je suis prêt à mettre tout en œuvre, soins, amis, crédit, pour élever aux charges, ou Bassus, quel que soit le Consul dont il sera Questeur; ou le Questeur que vous aurez choisi, quel qu'il puisse être. J'auray un sensible plaisir si mon attachement aux intérêts de votre Consulat, & mon amitié pour Bassus, rassemblent tous mes vœux en une même personne : si

enfin je vous ay pour second dans mes sollicitations ; vous dont les avis sont d'une si grande autorité, & le témoignage d'un si grand poids dans le Sénat. Adieu.



LETTRE XVI.

A Valerius Paulinus.

REJOUISSEZ-vous pour vous, pour moy, pour notre siécle. On aime encore les sciences. Ces jours passez je devois plaider devant les Centumvirs. Je me présentay. Mais la foule étoit si grande, qu'il me fut impossible de me faire d'autre passage pour aller au Barreau, qu'au travers du Tribunal même où les Juges sont assis. Il se trouva un jeune homme de qualité dont une partie des habits fut déchirée, comme il arrive souvent dans la presse; il demeura pourtant couvert de sa seule veste sept heures entieres: car je parlay pendant tout ce temps avec beaucoup de fatigue, & avec

luy ; & il arriva, contre l'ordinaire, que je ne l'admiray jamais tant, que lorſque je le connus plus à fonds ; & on ne pouvoit plus à fonds le connoître. Il n'avoit point de ſecret pour moy. Il partageoit avec moy ſes amuſements, ſes affaires, ſa joye, ſes peines. J'étois encore tout jeune, & non ſeulement il avoit pour moy de l'honnêteté, mais (j'oſe le dire) la même conſidération que pour un homme de ſon âge. Je n'ay point demandé de charge, qu'il n'ait été mon ſolliciteur, & ma caution. Je n'ay pris poſſeſſion d'aucune qu'il ne m'ait conduit, qu'il ne m'ait accompagné ; je n'en ay point exercé, que par ſes avis & avec ſon ſecours. En un mot, toutes les fois qu'il a été queſtion de mes intérêts, il a paru toûjours à la tête de mes amis, tout caſſé, tout infirme qu'il étoit.

Quel ſoin ne prenoit-il pas de me faire une réputation, ſoit en particulier, ſoit en public, ſoit à la Cour? Un jour, chez l'Empereur Nerva, la converſation tomba ſur les jeunes gens de grande eſpérance. La plûpart dirent mille biens de moy. Corellius, après avoir quelque temps gardé le ſilence, qui donnoit un nouveau poids à ſes paroles : *Pour moy*, dit-il de ce ton grave que vous luy connoiſſiez, *je ſuis obligé de loüer Pline plus ſobrement ; car il ne fait rien que par mes conſeils.* Par-là, il me donnoit plus de gloire, que je n'en oſois déſirer. Il faiſoit entendre que toutes mes démarches, ſous un auſſi bon guide, ne pouvoient manquer d'être ſûres. Enfin, mourant, il dit pour dernier adieu à ſa fille, qui le répéte ſouvent : *Je vous ay dans le cours d'une longue vie fait grand*

nombre d'amis ; mais ne comptez sur aucun, tant que sur Pline & sur Cornutus. Je ne puis m'en souvenir, sans comprendre l'obligation où je suis d'agir de maniére, qu'il ne paroisse pas que j'aye en rien trompé la confiance d'un homme, dont le jugement étoit si sûr. Je suis donc prêt d'épouser avec toute l'ardeur imaginable les intérêts de Corellie, & de m'exposer pour son service aux plus vifs ressentiments. Lors même que, pour autoriser ma conduite, ou pour me faire honneur, j'auray donné à tout ce que je viens de vous dire cette étendue que demande un plaidoyer, & que ne permet pas une Lettre; peut-être Cecilius, qui, selon vous, ne hazarde ce procès, que dans l'espérance de n'avoir affaire qu'à une femme, ne pourra se défendre, non-seulement de me le par-

lonner, mais encore de m'en
oüer. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Antonin.

J'AY essayé de traduire en Latin quelques-unes de vos Epigrammes Grecques. Puis-je mieux vous prouver à quel point j'en suis charmé ? J'ay bien peur de les voir gâtées, soit par la foiblesse de mon génie, soit par la stérilité, ou, pour parler comme Lucrece, par la pauvreté de notre Langue. Que si vous croyez appercevoir quelque agrément dans la traduction qui est Latine & de ma façon; imaginez-vous les graces de l'original, qui est Grec & de votre main. Adieu.

LETTRE XIX.

A Hispulla.

COMME je suis persuadé que vous êtes d'un très-bon naturel ; que vous aimiez autant votre frere qu'il vous aimoit ; que sa fille * n'a pas seulement trouvé en vous une amitié de tante ; mais toute la tendresse du pere qu'elle a perdu : je vais vous dire des choses qui vous plairont infiniment. Votre niéce ne dégénere point. Chaque jour elle se montre digne de son pere, digne de son ayeul, digne de vous. Elle a beaucoup d'esprit, beaucoup de retenuë, beaucoup de tendresse pour moy ; ce qui est un gage bien sûr de sa vertu. D'ailleurs, elle aime les

* C'étoit la femme de Pline.

Lettres ; & c'eſt l'envie de me plaire, qui a tourné ſes inclinations de ce côté-là. Elle a continuellement mes ouvrages entre les mains ; elle ne ceſſe de les lire ; elle les apprend par cœur. Vous ne pouvez vous imaginer, ni ſon inquiétude avant que je plaide, ni ſa joye après que j'ay plaidé. Elle charge toûjours quelqu'un, de venir en diligence luy apprendre quels applaudiſſements j'ay reçûs, quels ſuccès a eu la cauſe. S'il m'arrive de lire quelque piéce en public, elle ſçait ſe ménager une place, où, derriére un rideau, elle écoute avidement les loüanges que l'on me donne. Elle chante mes vers : & inſtruite par l'amour ſeul, le plus excellent de tous les maîtres, elle fait redire à ſa Lyre ce qu'exprime ſa voix. J'ay donc raiſon de me promettre que le temps ne fera que cimenter de plus en plus notre union. Car el-

Ie n'aime en moy ni la jeuneſſe, ni la figure, qui dépériſſent chaque jour ; mais la gloire, qui ne périt jamais. Eh! que pouvois-je attendre autre choſe d'une perſonne élevée ſous vos yeux, formée par vos leçons, qui n'a rien pris que de vertueux & d'honnête dans votre commerce, & dont les éloges perpétuels qu'elle vous entendoit faire de moy ont fait naître l'amour? Vos ſentiments pour ma mere, que vous reſpectiez comme la vôtre, & la part que vous preniez à mon éducation, vous ont accoûtumée à me vanter dès ma plus tendre enfance, & dès-lors, à promettre de moy tout ce que ma femme s'en imagine aujourd'huy. Nous vous remercions à l'envi ; moy, de ce qu'elle eſt ma femme ; elle, de ce que je ſuis ſon mari : tous deux, de ce que vous avez uni deux perſonnes faites l'une pour l'autre. Adieu.

LETTRE XX.

A Maxime.

A MESURE que j'ay achevé de lire chaque partie de votre ouvrage, je vous en ay mandé mon sentiment : Il faut vous dire aujourd'huy ce que je pense de l'ouvrage entier. Il m'a paru beau, solide, varié, délicat, élégant, poli, sublime, plein de figures agréables, & d'une étenduë qui ne fait que contribuer à la gloire de l'auteur. Votre esprit & votre douleur ont ensemble déployé toute leur force, & se sont réciproquement soûtenus. L'esprit y donne de la magnificence & de la majesté à la douleur ; & la douleur donne de la vivacité & de la véhémence à l'esprit. Adieu.

LETTRE XXI.

A Velius Cerealis.

QUE le ſort des Helvidies eſt triſte & funeſte ! Ces deux ſœurs ſont mortes en couche, toutes deux après avoir mis au monde une fille. Je ſuis pénétré de douleur ; & je ne puis l'être trop, tant il me paroît cruel de perdre par une malheureuſe fécondité ces deux aimables perſonnes dans la fleur de leur âge. Je plains de pauvres enfants, à qui le même moment donne le jour & ôte leur mere. Je plains les maris. Je me plains moy-même. J'aime le pere des Helvidies, tout mort qu'il eſt ; & je l'aime avec une conſtance, dont mes diſcours & mes livres

ſont

ſont de fidéles témoins. Je ne puis, ſans un extrême chagrin, voir qu'il ne luy reſte qu'un ſeul de ſes trois enfants; & que ſa maiſon, auparavant ſoûtenuë de tant d'appuis, n'en ait plus qu'un. Ce me ſera pourtant une douce conſolation, ſi la fortune nous conſerve au moins ce fils, pour nous rendre en ſa perſonne ſon ayeul & ſon pere. Sa vie & ſes mœurs me donnent d'autant plus d'inquiétude, qu'il eſt devenu unique. Vous qui connoiſſez ma foibleſſe & mes allarmes, vous ne ſerez pas ſurpris de me voir tant craindre, pour un jeune homme de qui l'on a tant à eſpérer. Adieu.



LETTRE XXII.

A Sempronius.

J'Ay été appellé au Conse de l'Empereur, pour dire avis sur une question singul On célébroit à Vienne des publics fondés par le testa d'un particulier. Trebonius finus, homme d'un rare mérit mon ami, les abolit pendant étoit Duumvir. L'on soût qu'il n'avoit pû s'attribuer autorité. Il plaida luy-mê avec autant de succès que d quence. Ce qui donna plus clat à son action, c'est que da propre cause il parla en Rom en bon Citoyen, avec beauc de sagesse & de dignité. Lors q prit les voix, Junius Mauricus,

la fermeté & la ſincérité n'ont rien d'égal, ne ſe contenta pas de dire, qu'il ne falloit pas rétablir ces ſpectacles à Vienne. Il ajoûta : *Je voudrois auſſi que l'on les ſupprimât à Rome.* C'eſt, dites-vous, montrer beaucoup de hardieſſe & de force ; mais cela n'eſt pas ſurprenant dans Mauricus. Ce qu'il dit à la table de Nerva n'eſt pas moins hardi. Cet Empereur ſoupoit avec un petit nombre de ſes amis. Vegenton, célébre Adulateur, étoit le plus près de luy, & penché ſur ſon ſein. C'eſt tout vous dire, que de vous nommer le perſonnage. La converſation tomba ſur Catullus Meſſalinus, qui, cruel naturellement, avoit en perdant la vûë, achevé de perdre tout ſentiment d'humanité. Il ne connoiſſoit ni l'honneur, ni la honte, ni la pitié. Il étoit entre les mains de Domitien, comme un trait toûjours prêt à être

emporté par une impétuosité aveugle, & que cet Empereur barbare lançoit souvent contre les plus gens de bien. Chacun, pendant le souper, s'entretenoit de la scélératesse de Messalinus & de ses avis sanguinaires. Alors Nerva prenant la parole : *Que pensez-vous,* (dit-il) *qu'il lui arrivât, s'il vivoit encore? De souper avec nous*, répondit hardiment Mauricus. Je me suis trop écarté; mais non pas sans dessein. On prononça la suppression de ces Jeux, qui n'avoient fait que corrompre les mœurs de Vienne, comme nos jeux corrompent les mœurs de l'univers. Car les vices des Viennois sont renfermez dans leurs murailles : les nôtres se répandent par toute la terre. Et dans le corps politique, comme dans le corps humain, la plus dangereuse de toutes les maladies, c'est celle qui vient de la tête. Adieu.

LETTRE XXIII.

A Pomponius Bassus.

J'APPRENDS avec plaisir par nos amis communs, que dans un séjour délicieux, vous usez de votre loisir en homme sage ; que souvent vous vous promenez sur terre & sur mer ; que vous donnez beaucoup de temps aux dissertations, aux conférences, à la lecture ; & qu'il n'est point de jour, que vous n'ajoûtiez quelque nouvelle connoissance, à cette grande érudition que vous avez déja. C'est ainsi que doit vieillir un homme, non moins distingué dans les fonctions de la Magistrature, que dans le commandement des armées, & qui s'est tout dévoüé au service de la Républi-

que tant que l'honneur l'a voulu. Nous devons à la Patrie notre premier & notre second âge ; mais nous nous devons le dernier à nous-même. Les Loix semblent nous le conseiller, lors qu'à soixante ans elles nous rendent au repos. Quand auray-je la liberté d'en joüir? Quand l'âge me permettra-t-il d'imiter une retraite si honorable ? Quand la mienne ne pourra-t-elle plus être appellée paresse, mais une glorieuse oisiveté ? Adieu.



LETTRE XXIV.

A Valens.

CEs jours passez, comme je plaidois devant les Centumvirs, les quatre Chambres assemblées, je me souvins que la même chose m'étoit arrivée dans ma jeunesse. Mes réflexions à l'ordinaire, m'emporterent plus loin. Je commençay à rappeller dans ma mémoire ceux qui, comme moy, suivoient le Barreau dans le temps de la premiére cause, & ceux qui le suivoient dans le temps de celle-cy. Je m'apperçûs, que j'étois le seul qui se fût trouvé à l'une & à l'autre, tant les loix de la nature, tant les caprices de la fortune, font de révolutions dans le monde. Les uns sont morts, les autres bannis.

L'âge, ou les infirmités, ont condamné celuy-cy au ſilence: la ſageſſe ménage à celuy-là une heureuſe tranquillité. L'un commande une armée; la faveur du Prince diſpenſe l'autre des emplois pénibles. Moy-même à quelles viciſſitudes n'ay-je point été ſujet? Les Belles-lettres m'ont élevé d'abord, abaiſſé dans la ſuite, enfin relevé. Mes liaiſons avec les gens de bien m'ont été fort utiles, puis très-préjudiciables, à la fin très-avantageuſes. Si vous ſupputez les années, où ſont arrivées tant de révolutions, le temps vous paroîtra court; ſi vous faites attention ſur les événements, vous croirez parcourir un ſiécle. Tant de changements ſi rapidement amenés, ſont bien propres à nous apprendre, qu'on ne doit déſeſpérer de rien, ne compter ſur rien. J'ay coûtume de vous communi-

quer toutes mes penſées ; de vous faire les mêmes leçons, de vous propoſer les mêmes exemples qu'à moy-même. C'eſt l'intention que j'ay dans cette Lettre. Adieu.

LETTRE XXV.

A Maxime.

JE vous avois bien dit, qu'il étoit à craindre que le ſcrutin n'amenât quelque déſordre. C'eſt ce qui vient d'arriver à la derniére élection des Magiſtrats. Dans pluſieurs billets, on a trouvé des plaiſanteries ; en quelques-uns, des impertinences groſſiéres ; dans un entr'autres, à la place du nom des Candidats, le nom des Protecteurs. Le Sénat plein d'indignation fit grand bruit, & ſouhaita que toute la colére de l'Empereur

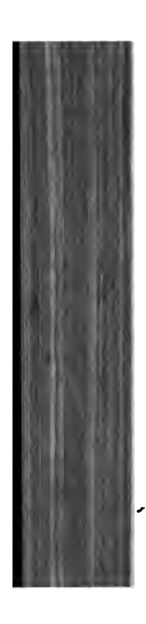
pût tomber ſur l'auteur de cette inſolence. Mais il a échappé à tous ces reſſentimens, & s'eſt caché; peut-être étoit-il un de ceux qui crioient le plus haut. Quelle liberté, à votre avis, ne ſe donne pas chez luy cet homme, qui, dans une affaire ſérieuſe, en une occaſion de cette importance, oſe faire ainſi le farceur, & qui bouffonne & turlupine au milieu du Sénat? Un tel homme ſe dit à luy-même: *Eh! qui le ſçaura?* Cette penſée produit ſeule cette audace dans les ames baſſes. Demander du papier, prendre la plume, baiſſer la tête pour écrire, ne craindre point le témoignage des autres, mépriſer le ſien propre; voilà quelle eſt la ſource d'où coulent ces bons mots dignes du théâtre & des halles. De quel côté ſe tourner? Quelque remède que l'on employe, le mal ſur-

monte le reméde. Mais ce soin regarde quelqu'autre puissance, au zéle & aux travaux de qui notre mollesse & notre licence préparent de jour en jour de nouveaux sujets de réforme. Adieu.

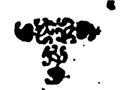
LETTRE XXVI.

A Nepos.

VOUS voulez que je charge quelqu'un de relire & de corriger avec exactitude l'exemplaire de tous mes ouvrages, que vous avez acheté. Je le feray. Quel soin plus agréable pourrois-je prendre, principalement à votre priére ? Lorsqu'un homme de votre importance, si sçavant, si éloquent, par-dessus tout cela si occupé, & qui va gouverner une grande Province, a si bonne opi-



de ſon bagage ne l'emba
comme inutile ? Je feray
ſorte, que cette comp
vous ſoit pas à charge ;
en prépareray une recru
retour. Car rien ne peut t
gager à de nouvelles
tions, qu'un Lecteur tel
Adieu.



LETTRE XXVII.

A Falcon.

IL y a trois jours que j'entendis avec beaucoup de plaisir, & même avec admiration, la lecture des ouvrages de Sentius Augurinus. Il les appelle petites Poësies. Il y en a de délicates, de simples, de nobles, de galantes, de tendres, de douces, de piquantes. Si l'amitié que je luy porte, ou les loüanges qu'il m'a données, ne m'ont point ébloüi, il ne s'est rien fait de plus achevé dans ce genre depuis quelques années. Le sujet de la piéce qu'il a fait pour moy, roule sur ce que je m'amuse quelquefois à faire des vers badins. Vous allez vous-même juger de mon jugement, si le second vers de

cette piéce me revient; car je tien les autres. Bon! le voilà revenu.

Ma Muse enjoüée & badine
Imite Catulle & Calvus;
Mais je veux n'imiter que Pline:
Luy seul les vaut tous deux, s'il ne vaut enco plus.
Qui sçait mieux dans un tendre ouvrage
Parler un amoureux langage?
Quoi! ce Pline si sérieux
Et si grave. . . . Oüi, ce Pline, épris de deu beaux yeux,
Fait quelquefois des vers où regne la tendresse.
Il célébre l'amour. Caton en fit autant.
Vous qui vous piquez de sagesse,
Refusez d'aimer maintenant.

Vous voyez quelle finesse, que le justesse, quelle vivacité. Le l vre entier est écrit dans ce goû Je vous en promets un exemplai dès qu'il aura vû le jour. Aim toûjours ce jeune homme par vance. Réjoüissez-vous pour n tre siécle, illustré par un esprit

rare, & à qui les vertus qui l'accompagnent donnent un nouveau prix. Il paſſe ſa vie, tantôt auprès de Spurinna, tantôt auprès d'Antoine, allié de l'un, intime ami de tous les deux. Jugez par-là du mérite d'un jeune homme, que des vieillards ſi vénérables aiment tant. Car rien n'eſt plus vray que cette maxime :

D'ordinaire, on reſſemble à ceux que l'on fréquente. *

Adieu.

* Vers d'Euripide.



LETTRE XXVIII.

A Severe.

HERENNIUS SEVERUS, très-sçavant homme, se fait un grand honneur de placer dans sa Bibliothéque les portraits de deux de vos compatriotes; Cornelius Nepos, & Titus Cassius. Il me prie de luy en faire faire des copies, s'ils se trouvent dans le lieu où vous êtes, comme il y a apparence qu'ils y sont. Trois raisons m'engagent à vous charger de ce soin. L'une, c'est que votre complaisance & votre amitié ne laissent jamais languir mes moindres désirs. L'autre, votre passion pour les Belles-lettres, & votre amour pour ceux qui les cultivent. Enfin votre dévoüement aux intérêts de

ótre Patrie, & de toutes les per-
onnes qui luy ont fait honneur,
t pour qui vous n'avez guéres
noins de respect & de tendresse
ue pour elle. Je vous supplie donc
e choisir le plus excellent Peintre.
Car s'il est extrémement difficile
'attraper la ressemblance dans un
riginal, combien l'est-il d'avanta-
e dans une copie? Faites, je vous
rie, qu'elle ne s'en écarte en rien,
as même pour faire mieux. Adieu.

LETTRE XXIX.

A Romanus.

HOLA, paresseux; ne manquez pas de vous ranger à
otre devoir, & de venir faire vo-
e métier de Juge, à la premiére
udience qui se tiendra. Ne com-
ez pas que vous puissiez vous en

reposer sur moy. On ne s'e
pense pas impunément. L
Nepos, Préteur, homme fe
sévére, vient de condamne
mende un Sénateur même.
nateur a plaidé sa cause dan
nat; mais il a plaidé en hom
demande grace. Il a été déc
mais il a prié; mais il en a
peur; mais il a eu besoin c
don. Tous les Préteurs,
vous, ne sont pas si mé
Vous vous trompez. Il faut
sévérité pour établir, ou p
mener de tels exemples:
quand ils sont une fois étal
ramenez, l'esprit le plus dou
aisément les suivre. Adieu.

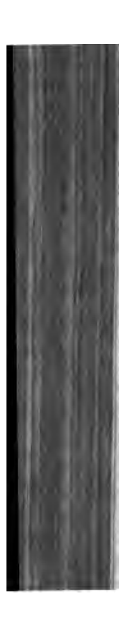
LETTRE XXX.

A Licinius.

JE vous ay rapporté de mon pays pour présent, de quoy exercer ette vaste érudition à qui rien 'échape. Une fontaine prend sa ource dans une montagne, coule ntre des rochers, passe dans une etite sale à manger faite auprès, arrête quelque temps, & enfin ombe dans le Lac de Cosme. Ce ui rend cette fontaine merveil-euse, c'est qu'elle a un flux & un eflux; qu'elle hausse & baisse ré-lément trois fois le jour. Ce jeu e la nature est sensible aux yeux; : on ne le peut voir sans un ex-rême plaisir. Vous pouvez vous sseoir sur les bords de cette fon-aine, y manger, boire même de

son eau ; car elle est très-fraî
& vous voyez cependant, ou q
le monte peu à peu, ou qu'in
blement elle se retire. Vous
tez un anneau, ou ce qu'il
plaît, en un endroit de son li
est à sec: l'eau, qui revient
peu, gagne l'anneau, le mo
& le couvre tout-à-fait. Quel
moments après, l'eau, qui b
peu à peu, découvre l'anneau
à la fin l'abandonne. Si vous o
vez long-temps ces mouvem
divers, vous verrez la même
se arriver jusqu'à deux & troi
par jour. Quelque vent renf
dans le sein de la terre, ouvri
il, ou fermeroit-il quelquefo
source de cette fontaine, selon
ce vent ou revient plûtôt, ou
a été plus avant poussé ; à
près comme il arrive dans
bouteille, dont l'ouverture e
peu étroite ? Quoyque vous la

verſiez, l'eau qui en ſort ne coule pas également : mais, comme ſi l'air qui fait effort pour entrer la retenoit, elle ne tombe que par de fréquents élans, qui ne reſſemblent pas mal à des ſanglots. La même cauſe qui fait croître & décroître la mer ſi régulièrement, feroit-elle le mouvement réglé de cette fontaine ? Ne feroit-ce point auſſi, que comme les fleuves emportez par leur pente vers la mer, ſont forcez quelquefois de remonter, par des vents, ou par un reflux, qui s'oppoſent à leurs cours ; de même il ſe rencontre quelque obſtacle interne, qui ſucceſſivement arrête & renvoye l'eau de cette fontaine ? N'y auroit-il point plûtôt une certaine capacité dans les veines qui fourniſſent cette eau, & qui fait que lors qu'elles ſe ſont épuiſées, & qu'elles en raſſemblent de nouvelles, la fontaine



vite, dès que ces mé
remplies renvoyent la
eau qu'elles ont ramaſſ
ſe feroit-il quelque ba
ſecret dans le lieu qu
ces eaux, en ſorte que le
moins rempli, il en faſſ
chement plus libre ; &
traire, lors qu'il eſt plus
faſſe plus difficilement
boüillons ? C'eſt à vou
vrir, & à nous apprend
tables cauſes de ce pro
le pourroit mieux ? Pou
ſuis content, ſi je vous
poſé le fait. Adieu.

TABLE DES LETTRES contenuës en ce premier Volume.

LIVRE PREMIER.

TABLE

Lettre

LIVRE SECOND.

TABLE

DES LETTRES.

LIVRE TROISIÉME.

LIVRE QUATRIÉME

DES LETTRES.

TABLE DES LETTRES.

Fin de la Table du premier Volume.

De l'Imprimerie de MOREAU.

PRIVILEGE DU ROY.

OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conseillers, les ens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requês ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de aris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autes nos Justiciers qu'il appartiendra; Salut. Notre cher & ien amé LOUIS DE SACY, Ecuyer, Avocat en nos onseils, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise, ous a fait très-humblement remontrer, qu'il désireroit ire imprimer un Livre intitulé, *Traité de la Gloire*, & imprimer d'autres Livres; sçavoir, *Les Lettres de Pline jeune*, & *Le Traité de l'Amitié*; pour l'impression desuels il avoit déja obtenu nos Lettres de Privilèges, qui ont expirées; pourquoy il Nous supplioit très-humbleent de luy accorder nos Lettres de Privilége sur ce neessaires: A ces causes, voulant traiter favorablement Exposant, Nous luy avons permis & accordé, permetns & accordons par ces Presentes de faire imprimer ledit *raité de la Gloire*, & réimprimer *Les Lettres de Pline jeune* & *le Traité de l'Amitié*, en tels Volumes, markes, caracteres, & autant de fois que bon lui semblera; & e les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, endant le temps de douze années consécutives, à compter u jour de la date des Presentes. Faisons défenses à toutes ortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'els soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aun lieu de notre obéïssance; & à tous Imprimeurs, Liraires & autres, d'imprimer & faire imprimer, vendre, aire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres, en out ou en partie, sans la permission expresse & par écrit de 'Exposant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine e confiscation des exemplaires contrefaits, & de quinze ens livres d'amende contre chacun des contrevenants, pplicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Pais, & l'autre tiers à l'Exposant; & de tous dépens, domnages & interêts: à la charge que ces Presentes seront enegistrées tout au long sur le Registre de la Communauté les Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois le la date d'icelles; que l'impression desdits Livres sera aite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier

& beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie ; & qu'avant que de les exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Voysin, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir & user l'Exposant, & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenuë pour dûëment signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Sécretaires, foy soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'execution des Présentes tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires : Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles, le deuxiéme jour de Janvier, l'an de Grace mil sept cent quinze, & de notre Regne le soixante & douze. Par le Roy en son Conseil. *Signé*, NOBLET.

JE reconnois avoir cédé le droit du présent Privilége, pour le débit & réimpression des *Lettres de Pline* & du *Traité de l'Amitié*, dès-à-présent & pour toûjours, à Messieurs Hilaire Foucault, Michel David, Michel Clouzier, Jean-Geoffroy Nyon, Michel-Estienne David, & Nicolas Gosselin, tous Marchands Libraires à Paris ; & consens qu'à l'expiration du présent Privilége, ils puissent obtenir tel autre Privilége pour les deux mêmes Livres qu'il leur plaira ; le tout suivant l'accord fait entre lesdits Sieurs & moy ce même jour : à la réserve du *Traité de la Gloire*, pour lequel je me suis réservé le present Privilége, pour en disposer ainsi que bon me semblera. Fait à Paris, ce vingtiéme jour de Janvier 1715.

Registré, ensemble la Cession, sur le Registre III. de la la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 903, n. 1139, conformément aux Reglements, & notamment à l'Arrêt du treiziéme Août 1703. A Paris, le 28 Janvier 1715. Signé, *ROBUSTEL, Syndic.*

